This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

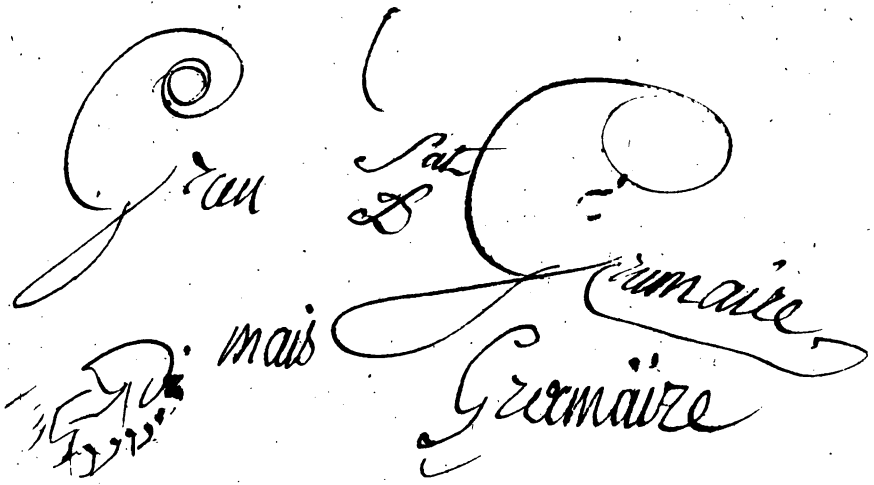
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

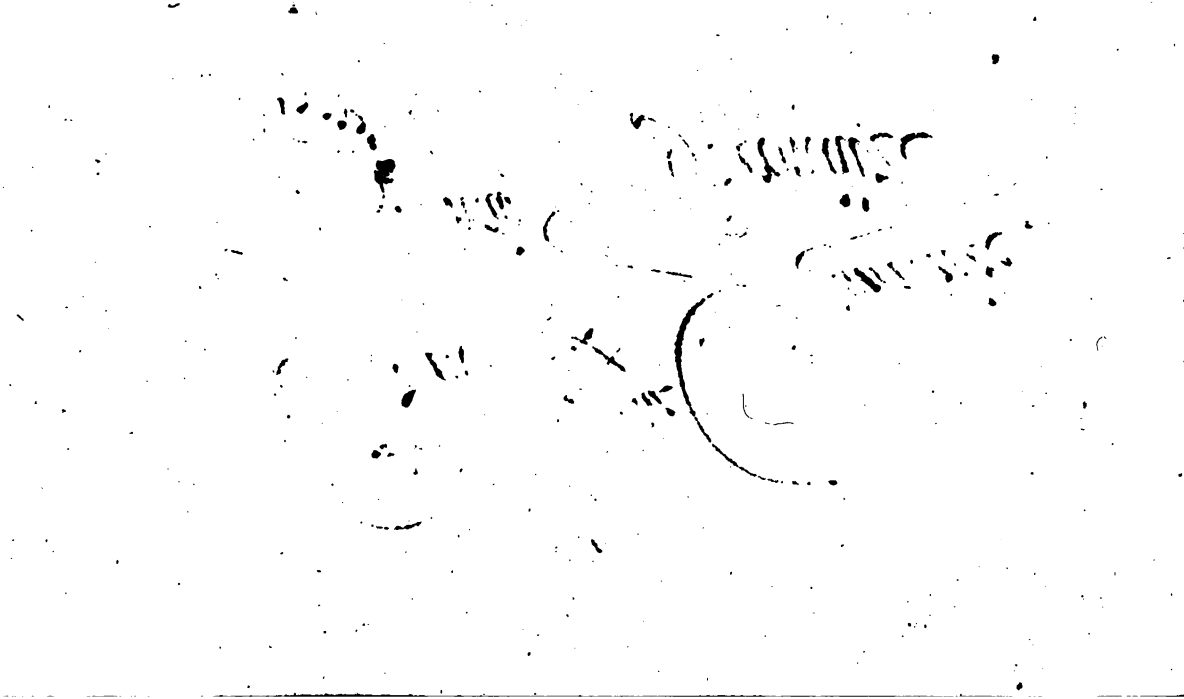
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX-LIBRIS
Capitaine
GIMON

Vet. Fr. II A. 148





Sluyter de. & Sculp.

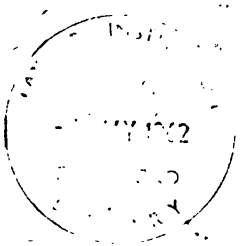
TRAITÉ
DES
LANGUES,

Où l'on donne des Principes & des Règles pour juger du mérite & de l'excellence de chaque Langue, & en particulier de la Langue Françoise.

Par Mr. FRAIN DU TREMBLAY,
de l'Académie Royale d'Angers.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'Estienne Roger Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique, qu'il vendra toûjours à meilleur marché que qui que ce soit quand même il devroit la donner pour rien.

M. DCC. IX.



AVERTISSEMENT.

LA diſpute qui s'éleva il y a quelques années entre les Savans, ſur le mérite des Anciens & des Modernes, me fit naître l'envie d'écrire ſur le même ſujet. Je mis la main à la plume, & l'Académie Royale d'Angers, dans les Aſſemblées de laquelle j'ai lû ce Traité à meſure que je le compoſois, en aprouva le deſſein.

J'avois remarqué que ce qui fait ordinairement que les diſputes n'ont point de fin, que chacun n'y prend parti que par préjugé, par humeur, ou par toute autre raiſon que celle de la juſtice & de la verité; c'eſt que l'on n'a pas ſoin d'établir des règles dont

les deux partis ſoient obligez de convenir, par leſquelles on puiſſe ſûrement connoître de quel côté eſt la raiſon. On ſe jette dans la déclamation, on ſe reproche de part & d'autre les mêmes préventions ou la même ignorance; ce qui au lieu de terminer les différens, ne ſert preſque jamais qu'à aigrir les eſprits.

Je m'étois encore aperçû que la préférence que l'on donne aux Anciens ſur les Modernes, procedoit en partie de celle que l'on donne au Grec & au Latin ſur le François; ce qui me fit croire que les premieres règles dont il faloit convenir pour juger ce différent, étoient celles qui regardent les Langues: car s'il eſt vrai que les qualitez qui font la beauté & le prix des Langues, ſe peuvent trouver dans la nôtre auſſi-bien que dans les anciennes, les Anciens n'auront plus rien au deſſus de nous du côté des Langues qu'ils ont parlé. Or c'eſt ce que j'ai tâché de montrer dans ce Traité.

Pour

AVERTISSEMENT.

Pour avoir toutes les lumieres néceſſaires pour décider la queſtion avec équité, il faudroit encore ſe former des idées plus juſtes des belles Lettres & du bon goût, que celles que l'on en a ordinairement. Car pendant que l'on s'imaginera que ces Lettres ſont toutes renfermées dans les Auteurs profanes, & que pour ſe faire le goût il ne faut lire que leurs ouvrages, on ne poûra manquer d'être prévenu en faveur de ceux à qui l'on ſera redevable de ce que l'on croira avoir de ſcience, de lumiere & de bon goût; au lieu que ſi l'on étoit perſuadé que les belles Lettres ne tiennent leur nom que de ce qu'elles ſervent à parer l'homme des lumieres & des vertus; en un mot, de cette urbanité, qui eſt l'aſſemblage de toutes les qualitez qui font de l'homme de belles Lettres l'ornement de la ſocieté civile; on croiroit aiſément qu'elles ſe doivent chercher encore ailleurs que chez les Payens, qui n'ont eu que des lumieres trompeuſes & des vertus aparentes.

Si l'on étoit perſuadé que le bon goût de l'eſprit ne nous doit faire ſentir de plaiſir que dans les choſes qui ſont capables d'éclaircir nôtre ame, de la rendre ſaine, forte & genereuſe; comme le bon goût du corps ne nous fait aimer que les viandes propres à le noûrir, à augmenter ou à entretenir ſes forces & ſa ſanté; on ne croiroit pas le pouvoir aquerir par la ſeule lecture des Payens.

Peut-être un jour quelqu'un travaillera-t'il ſur ce deſſein. En attendant, ce Traité poûra toûjours commencer à déſabuſer le monde ſur les loüanges outrées dont on acable les Anciens au préjudice des Modernes; & faire voir que ce n'eſt pas avec autant de fondement que l'on penſe, que leurs admirateurs paſſionnez regardent les autres avec tant de mépris & de hauteur. Ou plutôt il fera comprendre que l'on ne ſauroit guere diſputer ſur un ſujet moins digne de l'aplication des Savans; parce que, quand même on convien-

viendroit des règles par leſquelles ſe doit terminer la queſtion, il faudroit un Juge déſintereſſé pour en faire l'aplication ; & c'eſt ce qui manque, chacun ayant pris parti.

Lorſque je travaillois à ces Diſcours, je n'avois point vû la nouvelle Verſion de quelques Dialogues de Platon par M**, ni celle de quelques Pieces de Demoſthenes par M***. Ces deux Traductions ne me ſont tombées entre les mains que depuis que mon Ouvrage a été aprouvé. Mais je prie ces Meſſieurs de ne point trouver mauvais, ſi je dis que quand je les aurois vûës, elles ne m'auroient pas fait changer de ſentiment au ſujet des Anciens.

La Traduction de M** ne me paroît pas faire plus d'honneur à Platon, que celles de M^rs. de Giry & Maucroix, pour ne rien dire de plus: & il eſt difficile de comprendre, ou que ces Verſions ayent été inconnuës à M**, ou que les ayant connuës, il en ait entrepris une nouvelle.

Je

Je dirai la même choſe de la derniere Verſion de Demoſthenes. Les grands changemens que le Traducteur y a faits, & qui la rendent ſi différente de la premiere, ſont plus à ſa gloire qu'à celle de ſon Auteur; puiſque s'il a crû que Demoſthenes ne pouvoit ſoûtenir dans nôtre Langue tous les éloges qu'on lui a donnez, ſans faire de ſes Pieces une Paraphraſe plutôt qu'une Verſion; c'eſt une forte preuve que ces grands éloges doivent quelque choſe à la prévention, & que nôtre goût pour l'éloquence eſt meilleur & plus ſûr que celui des Anciens.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Deſſein de l'Ouvrage*, Page 1

CHAP. II. *Ce que c'eſt qu'une Langue.* 7

CHAP. III. *On fait voir le peu de ſolidité qu'il y a dans la penſée de quelques Philoſophes, ſur l'origine des Langues.* 13

CHAP. IV. *Que c'eſt à Dieu même qu'il faut raporter l'origine des Langues.* 18

CHAP. V. *De la perfection de la premiere Langue.* 25

CHAP. VI. *De la multiplication des Langues, & de leur changement.* 34

CHAP. VII. *De la perfection, & de la décadence des Langues.* 41

CHAP. VIII. *Quand une Langue eſt arivée à ſa perfection, & quand elle eſt abſolûment perduë.* 46

CHAP. IX. *De la Langue Gréque, de la Latine, & de la Françoiſe.* 56

CHAP. X. *De la clarté du Diſcours.* 64

CHAP. XI. *De la pureté du Diſcours.* 70

CHAP. XII. *De la netteté du Diſcours.* 75

CHAP. XIII. *De l'abondance des Langues.* 81

CHAP. XIV. *De l'énergie ou de la force des Langues.* 89

CHAP.

CHAP. XV. *Des causes qui ont fait croire que le Grec & le Latin avoient plus de force que le François.* 97

CHAP. XVI. *Que c'est une question problématique de savoir si l'énergie des Langues est une perfection ou un vice.* 104

CHAP. XVII. *Du nombre & de l'harmonie des Langues.* 115

CHAP. XVIII. *De la sublimité ou de la grandeur du Discours.* 127

CHAP. XIX. *Que toutes les Langues seront capables de toutes sortes de compositions, de Proses, de Vers, de Descriptions, de Devises, &c. Observations sur la Versification des Latins, & sur la nôtre.* 135

CHAP. XX. *Des causes qui ont produit d'un côté l'estime excessive du Grec & du Latin, & de l'autre le mépris des Langues vivantes ou naturelles.* 144

CHAP. XXI. *On fait voir que les fondemens sur lesquels on s'apuye pour préférer les Anciens aux Modernes, sont moins solides que l'on ne pense.* 150

CHAP. XXII. *Que les Langues considerées selon leur état, & selon le genie des peuples qui les parlent, ont chacune en particulier quelques avantages au dessus des autres.* 164

Fin de la Table des Chapitres.

TRAI-

TRAITÉ DES LANGUES.

Où l'on donne des Principes & des Règles pour juger du mérite & de l'excellence de chaque Langue, & en particulier de la langue Françoise.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de l'Ouvrage.

IL est difficile que les hommes qui s'apliquent à cultiver leur langue naturelle, n'en conçoivent assez bonne opinion pour l'égaler au moins à celles que l'on estime le plus, comme le Grec & le Latin. Mais d'un autre côté les langues ne pouvant se polir & se perfectionner sans

les Sciences, & les hommes n'étudiant ordinairement les Sciences que dans le Grec & dans le Latin, il eſt difficile auſſi qu'ils ne regardent ces deux langues comme ſuperieures à toutes les autres. Ce ſont ces differens tours d'imagination qui ont partagé les ſentimens ſur le mérite de la langue Françoiſe. Quelques-uns l'ont même élevée au deſſus de la langue Latine; & quelques autres, ou pour mieux dire le plus grand nombre, car il ne faut point le diſſimuler, l'ont tellement miſe au deſſous, qu'ils ont crû qu'il n'y avoit pas ſeulement de comparaiſon à faire entr'elles.

Cette diſpute devint fameuſe il y a quelques années, au ſujet des Inſcriptions des Monumens publics. Les partiſans de la langue Latine ſoûtenoient qu'elle étoit ſeule digne de conſerver, par ces Inſcriptions, la memoire des grandes choſes qui ſe ſont faites de nos jours; & leurs adverſaires croyoient que la langue Françoiſe pouroit réüſſir dans ce genre de compoſition comme dans tous les autres; & que nous l'y devions employer par l'eſtime que nous en devons faire, & par l'envie que nous devons avoir de lui procurer les mêmes beautez & les mêmes perfections que les Grecs & les Romains ont procurées à celles qu'ils parloient.

L'ocaſion s'étant préſentée d'examiner avec quelque ſoin les raiſons de ceux qui ravaloient ſi fort la langue Françoiſe, je trouvai qu'ils ne ſe fondoient que ſur les préjugez qui reſtent preſque à tous ceux qui ont été au College, des grands ſentimens d'eſtime & de reſpect que les Maîtres prennent ſoin de leur inſpirer pour le Grec & pour le Latin, au préjudice du François. En effet, comment la raiſon & la nature pouroient-elles produire un ſentiment que l'on peut apeller dénaturé, puiſque l'on peut dire qu'il n'eſt pas moins contre la nature de prendre parti contre ſa langue, que de le prendre contre ſa patrie?

Je

Je trouvai même en aprofondiſſant les choſes, que l'on n'entreprend de faire des paralleles des langues que ſur des préjugez, & qu'en conſultant la raiſon & la nature, on demeure perſuadé qu'il eſt impoſſible de faire de ces ſortes de paralleles avec aſſez d'exactitude, pour porter un jugement aſſuré du mérite de chacun en particulier, & des avantages qu'elles ont les unes au deſſus des autres; puiſque pour y réüſſir, il faudroit avoir non ſeulement une connoiſſance égale des unes & des autres, mais encore un modèle de perfection auquel on les pût comparer, & un modèle dont tout le monde convînt; mais ſur tout il faudroit être ſans interêt & ſans affection plus pour l'une que pour l'autre.

Or il eſt certain qu'aucun homme ne ſauroit ſe trouver dans ces diſpoſitions. Tous tant que nous ſommes, nous avons chacun plus d'affection pour une certaine langue que pour les autres, & celle que nous aimerons le plus nous paroîtra toûjours la plus belle. Nous ne les connoiſſons point également, & nous devons préferer aux autres celle que nous connoiſſons le mieux. Enfin quand nous ſerions ſans prédilection. & que nous aurions des connoiſſances égales, à quelle règle poûrions-nous les meſurer, pour ajuger ſûrement à l'une d'elles la préference au deſſus des autres?

A la verité ſi les Anges parloient une langue ſenſible & intelligible aux hommes, comme les paroles de ſaint Paul ſemblent le marquer; cette langue poûroit être le modèle de la perfection de toutes les nôtres: & celle des hommes qui en aprocheroit le plus, mériteroit ſans doute le premier rang entre toutes les autres langues. Mais ce modèle nous manque; & ſi à ſon défaut on veut qu'une langue ſoit arrivée à la ſouveraine perfection dont les langues ſont capables, quand elle eſt devenuë propre à traiter toutes ſortes de matieres dans les ſtiles de

tout genre, avec toutes les beautez & toutes les richeſſes de l'éloquence la plus exquiſe; je dirai qu'il n'y en aura point qui ne ſoient ſuſceptibles de cette ſouveraine perfection autant qu'aucune autre, autant que la Grecque & que la Latine; pourvû qu'elles ſoient autant cultivées, & par des hommes auſſi ſavans & auſſi ſpirituels que l'ont été les Grecs & les Romains: & que par conſéquent les langues conſiderées en elles-mêmes & ſelon leur nature, ſont parfaitement égales.

Il eſt certain que les langues en elles-mêmes ne peuvent rien avoir qui les faſſe préferer les unes aux autres; que la plûpart des raiſonnemens des différens partis, regardent moins les langues, que les hommes qui les parlent. On le peut voir dans les Lettres de Meſſieurs Sleuſe & le Laboureur. Le fort de leur diſpute ſur la préference entre le Latin & le François, roule ſur la Poëſie de chacune de ces langues: Mais quand ils auroient raiſon l'un ou l'autre de faire plus de cas de la Poëſie de l'une ou de l'autre de ces langues; qui eſt-ce qui empêche que l'une ne ſoit capable de la Poëſie de l'autre? Le François n'auroit-il pas pû avoir des longues & des breves, & le Latin des rimes? C'eſt donc proprement diſputer de ce que les hommes ont fait en leur langue, & non pas de ce que l'on peut faire des langues, ou de ce que les langues peuvent faire.

C'eſt pourquoi, afin de terminer ces diſputes, les plus frivoles qui puiſſent occuper des hommes, il faut reduire toutes les langues à l'égalité. C'eſt le deſſein que je me propoſe: & pour l'executer avec quelque méthode j'examinerai les langues, premierement ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes, ſelon leur origine, leur progrez, leur decadence, & leur entiere extinction. Je viendrai enſuite à toutes les qualitez qui les rendent recommandables, comme la pureté & l'élegance des termes, & la

nobleſſe

noblesse des expressions, le nombre & la cadence des periodes. Et par cette discussion j'espere que l'on demeurera convaincu que c'est sans aucun fondement raisonnable que l'on éleve certaines langues si haut au dessus des autres.

La langue Françoise me servira d'exemple : car ce que je dirai d'elle se poûra dire de toutes, quelque pauvres, grossieres, barbares & disgraciées qu'elles nous paroissent.

Avant que d'entrer en matiere, il est bon d'avertir encore, que je ne consulte que la nature & la raison ; & que l'oreille ni l'imagination ne doivent avoir aucune part à la décision qui se doit faire ici, parce que l'une & l'autre sont toûjours nécessairement prévenues en faveur de quelque langue. Car il est certain que l'oreille & l'imagination ne sauroient être parfaitement informées de la prononciation & de la cadence que d'une seule langue ; qu'ainsi elles ne sauroient goûter le nombre & l'harmonie des autres langues, ni par conséquent en juger au moins sûrement.

Je ne doute point que bien des gens ne s'élevent d'abord contre ce que je dis. Quoi, exclure l'oreille & l'imagination du jugement des langues ? Qu'y a-t-il qui soit plus de leur compétence ? Mais leur jurisdiction a ses bornes ; elle s'étend sur les termes & les expressions de la langue qu'elles savent goûter, & sur les stiles des différens Auteurs de cette langue ; c'est-à-dire, proprement de la langue qui leur est naturelle : car c'est la seule dont elles peuvent être bien informées. Ces décisions sont veritablement de leur ressort, & la raison seule n'en doit pas être crue : mais lorsqu'il s'agit de parler des langues en général, c'est à la raison seule à prononcer, parce qu'elle seule peut être sans interêt & sans prévention ; & que de plus elle peut seule avoir des lumieres suffisantes pour le faire avec

juſtice ; & que ſon jugement ſera d'autant plus équitable, qu'il ſera pour l'égalité comme je l'eſpere.

On trouvera peut-être étrange que je ſoutienne l'égalité des langues, ſans les comparer entr'elles ; ou que je les compare ſans les connoître : Mais je répondrai, que je ne compare point les langues les unes avec les autres. J'ai déja dit que c'eſt une choſe qui me paroît impoſſible ; que cependant je croi pouvoir conclure cette égalité des notions générales de ce qui conſtituë une langue, de ce qui fait ſon mérite & ſon excellence. Je ne connois point les autres hommes en particulier, je ne me connois pas bien moi-même ; & néanmoins, de l'idée générale que j'ai de la nature humaine, je puis conclure que toutes les Nations ſont égales en ce qui appartient à cette nature ; qu'elles ſont également capables des Sciences & des Arts, des vertus & des vices.

Mais (me dira-t-on) comme il y a des hommes en particulier qui ſont plus ſavans que d'autres ne le ſauroient être, & plus ſuſceptibles des maximes de toutes les vertus, il y a auſſi des langues plus ſuſceptibles que non pas les autres de toutes les beautez du langage. Je réponſ, que quoi qu'un homme ne puiſſe pas devenir auſſi éloquent & auſſi beau parleur que tout autre homme, non plus qu'il ne peut pas devenir ni auſſi ſavant, ni porter la vertu à un auſſi haut dégré ; parce que Dieu qui forme les hommes, leur diſtribuë à un chacun les talens naturels ſelon la meſure qu'il lui plaît, la langue d'une Nation peut pourtant recevoir toute la politeſſe & toute la beauté des langues des autres Nations.

Il s'agit (me repliquera-t-on) des perfections réelles & actuelles des langues, & non de celles qui ſont poſſibles & imaginaires. Je dirai, qu'au contraire il s'agit des perfections poſſibles ; puiſque l'on

l'on ne peut préferer une langue à une autre langue pour certains genres de compoſition, que dans la ſupoſition que cette autre langue ne ſauroit jamais être portée à un état de perfection capable de réuſſir dans ce genre de compoſition. Car ſi on étoit perſuadé qu'elle y pût devenir propre, on ne feroit point de difficulté de l'y employer, afin qu'elle aquît par l'uſage l'aptitude qu'elle n'a peut-être pas encore. Et c'eſt contre cette opinion deſavantageuſe que nous avons de la capacité de nôtre langue, que je me ſuis propoſé d'écrire ce petit Traité. Il faut être prévenu en faveur de ſa langue, afin d'avoir le courage de la cultiver. Si les Grecs & les Romains n'avoient pas fait de leurs langues plus d'eſtime que quelques Savans font de la nôtre, ils ne les auroient pas fait monter à ce haut degré de perfection qui les fait admirer de tous les Savans. Mais que chaque Nation ſoit perſuadée qu'elle peut faire de ſa langue ce qu'une autre Nation aura fait de la ſienne, chaque Nation s'apliquera avec plaiſir à la perfectionner.

CHAPITRE II.

Ce que c'eſt qu'une Langue.

QUoi qu'il n'y ait guéres de matieres dont on ait plus écrit que des langues, & dont on parle davantage tous les jours, je n'ai pourtant point encore vû d'Auteur qui nous en ait donné une idée préciſe, c'eſt-à-dire qui nous ait définie que c'eſt que langue en général. Car ce que nous dit Monſieur de Furetiere, que langue ſignifie *la ſuite des paroles, dont quelques peuples ſont convenus pour ſe faire entendre les uns aux autres, n'eſt pas*

une définition parfaite. Je ferai voir dans la ſuite, qu'il n'eſt rien de moins vrai que cette prétenduë convention. On peut dire la même choſe de ce qui en eſt dans le Dictionnaire de Meſſieurs de l'Académie, ſauf le reſpect qui eſt dû à cet Illuſtre Corps, & l'eſtime que l'on doit faire d'un ſi bel Ouvrage: *Idiome, termes ou façons de parler dont ſe ſert une Nation*; ne renferme pas, ce me ſemble, tout ce qui conſtitue une langue. J'oſerai donc ajouter quelque choſe à ces définitions, ſoumettant néanmoins toûjours ce que je dirai au jugement des plus habiles, particulierement des perſonnes qui joignent l'autorité à la ſcience, comme Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

Ce que l'on apelle langue eſt une ſuite ou un amas de certains ſons articulez propres à s'unir enſemble, dont ſe ſert un peuple pour ſignifier les choſes, & pour ſe communiquer ſes penſées; mais qui ſont indifférens par eux-mêmes à ſignifier une choſe ou une penſée plutôt qu'une autre.

Il faut expliquer cette définition: Je dis qu'une langue eſt un amas de ſons articulez, parce que ces ſons qui ſont renfermez dans les Dictionnaires, n'ont pas naturellement plus de liaiſon entr'eux que les pierres qui forment un monceau, & qu'ils n'en aquierent que par la compoſition; comme les pierres ne forment un bâtiment que par l'arrangement que leur donne le Maçon.

Je dis de ſons articulez, pour les diſtinguer des cris que font les bêtes & les hommes mêmes émus de quelque paſſion; qui n'ont point d'articulation, parce qu'ils ſe font avec une même ouverture de la bouche, un même mouvement de l'organe, & par une même impulſion de l'air; & qui par conſéquent ne ſauroient ſignifier que certains mouvemens naturels, ou certaines paſſions: au lieu que les ſons articulez ſe forment par les divers mouvemens

mens de l'organe, & en briſant diverſement l'air pour produire ou les différentes ſyllabes, qui ſont comme les articles dont ces ſons ſont compoſez, ou les différentes lettres néceſſaires pour compoſer les ſyllabes, car les lettres ſont les articles des ſyllabes. Il en faut pourtant excepter les voyelles qui ſont des ſons tout unis, & qui ſe pouſſent comme les cris, plutôt qu'elles ne ſe prononcent.

Il faut que ces ſons ſoient propres à s'unir enſemble, parce qu'autrement ils ne pourroient jamais faire un tout, tel qu'il eſt néceſſaire pour former un diſcours. Et cette proprieté conſiſte ſoit dans la conformité de la prononciation des mots & de leur terminaiſon, ſoit dans celle de l'inflexion des verbes & des noms; ce qui fait ce que l'on apelle ordinairement l'analogie d'une langue. Sans ces conformitez les mots ne pourroient s'unir entr'eux d'une maniere facile & agréable, facile à prononcer, & agréable à entendre.

On pourroit faire la preuve de ce que je dis, en alliant enſemble des mots de diverſes langues, dont les unes demandaſſent une prononciation plus forte, & les autres une prononciation plus douce. Et toutes les langues ſont ainſi opoſées entr'elles, car il n'y en a point qui n'ayent des prononciations différentes & contraires. On trouveroit que cet aſſemblage de mots ſeroit d'une prononciation difficile, & par conſéquent deſagréable à l'oreille. On ſentiroit à les prononcer les mêmes peines que l'on auroit à monter ou à décendre un eſcalier, dont toutes les marches ſeroient d'une épaiſſeur ou d'une largeur inégale. Comme à chaque marche il ſeroit néceſſaire d'étendre ou de reſſerrer plus ou moins ſes pas, ce qui ne ſe pourroit faire ſans aplication & ſans fatigue: auſſi dans un diſcours compoſé comme je viens de le dire, il faudroit qu'à chaque mot les

organes de la voix changeassent de tention; qu'ils fissent effort pour prononcer un mot d'une prononciation forte & dure, & qu'ils se relâchassent aussi-tôt pour en prononcer un autre d'une prononciation plus douce & plus facile; ce qui ne pourroit manquer de fatiguer également & celui qui parleroit, & celui qui écouteroit: car celui qui écoute sent toûjours la peine de celui qui parle.

Ces mots auroient encore un autre desagrément, en ce qu'ils seroient toûjours en dissonance, & ne pourroient par conséquent former cette cadence ni cette harmonie qui sont nécessaires pour plaire à l'oreille. Il en seroit comme d'un ouvrage d'Architecture composé de pieces de différens ordres; cet ouvrage ne pourroit être agréable à la vûë, parce que ses parties n'auroient point de juste proportion. Ce sont là quelques-unes des raisons pourquoi les sons qui composent une même langue, doivent avoir de l'analogie par la conformité de leur articulation & de leur terminaison.

Il y en doit avoir de même dans l'inflexion des verbes & des noms; puisque si chacun, pour exprimer ses pensées, tournoit à sa fantaisie les verbes & les noms, les hommes ne se pourroient pas entendre les uns les autres; & il n'y auroit proprement point de langue, parce qu'il n'y en auroit point de commune à un certain peuple, à une certaine nation.

J'ai ajoûté, que ces sons étoient par eux-mêmes indifférens à signifier toutes sortes de choses & de pensées; puisqu'on ne sauroit rendre de raison pourquoi un terme signifie plutôt une chose ou une pensée, que toute autre chose ou toute autre pensée: il faut avoir recours à l'usage qui l'a ainsi voulu, & cet usage s'est établi par un certain enchaînement de causes, auquel la prudence humaine n'a presque point eu de part.

On

On peut dire qu'il en eſt des ſons articulez à l'égard des choſes & des penſées qu'ils ſignifient, comme de ces figures que l'on apelle Lettres à l'égard de ces ſons : Ce n'eſt que par l'uſage qu'une telle figure ſignifie un tel ſon ; & s'il avoit plû à l'uſage, cette même figure auroit ſignifié un ſon tout différent. Par exemple, cette figure *A* auroit pû ſignifier ce que ſignifie cette autre figure *B* : De même ce ſon *haïr* auroit pû ſignifier ce que ſignifie ce ſon *aimer*, & au contraire : Ainſi de tous les autres, excepté quelques ſons que l'on a formez ſur certains cris & certains mouvemens naturels, afin de les exprimer, comme *bêler*, *hennir*, *&c.*

La raiſon de ceci eſt, que ces ſons articulez qui compoſent les langues, ne ſont point proprement la parole, ils ſont ſeulement la voix de la parole, comme le dit ſaint Auguſtin en quelqu'endroit, *vox verbi*. La parole veritable eſt toute ſpirituelle, parce qu'elle n'eſt autre choſe que la penſée. Et elle devient ſenſible & s'incarne en quelque maniere avec ces ſons articulez auſquels on la joint, pour la faire paſſer dans l'eſprit de ceux dont les oreilles ſont frapées par ces ſons ; ou pour mieux dire, afin de l'y faire naître, & de rendre préſentes à l'eſprit de l'auditeur les mêmes idées. Et on a donné à ces ſons articulez le nom de Parole, parce qu'ils en ſont le ſigne ou la voix, à peu près comme l'on donne le nom de Roi au portrait du Roi.

C'eſt pour cette raiſon que l'on met ordinairement ces ſignes entre les ſignes d'inſtitution, leſquels l'on opoſe aux ſignes naturels. Mais il me ſemble que s'ils ne ſont pas des ſignes veritablement naturels, ils ne ſont pas auſſi des ſignes purement d'inſtitution ; & on peut dire qu'ils tiennent en effet de l'un & de l'autre, de l'inſtitution

& de la nature. Aulugelle parle d'un Grammairien qui vouloit que ce fussent des signes naturels & non positifs, *non positiva sed naturalia*; mais les raisons qu'il en donnoit ne prouvoient pas.

Arnobe * au contraire disoit, qu'ils étoient l'ouvrage de la raison, *humana ista sunt placita*. Scaliger prenoit un milieu, & vouloit que les premiers mots eussent été faits par hazard, *temere orta*; & que les autres fussent l'ouvrage de la reflexion : Mais il y a encore dans ces sentimens quelque chose qui n'est pas vrai.

Je croirois qu'il y auroit plus de raison à dire que ces signes sont positifs ou d'institution, en ce qu'un terme est différent par lui-même à toutes sortes de significations, & qu'ils sont naturels, en ce qu'ils se sont établis sans la prudence & le conseil des hommes. C'est pourquoi ceux qui parlent des langues ne me paroissent pas assez exacts, lorsqu'ils supposent une convention entre les hommes pour se servir de certains termes, afin de signifier certaines choses, pour conjuguer les verbes, & decliner les noms de certaine maniere, comme fait Monsieur Furetiere, l'Auteur de la Grammaire raisonnée, & Monsieur de Vaugelas, ou plutôt tous ceux presque qui parlent ou qui écrivent de langue. Jamais il n'y eut ni déliberation ni convention sur ce chapitre. Je croi que l'on en demeurera persuadé par la recherche que je vais faire de l'origine des langues, & de leurs changemens.

Voilà ce qui m'est venu dans l'esprit de plus exact sur l'idée de ce qu'on apelle langue. Je suis prêt à renoncer à mes pensées lorsque l'on m'en fera voir de plus justes.

CHA-

* *Lib. 2. de Caus. Ling. Lat. lib. 3. c. 68.*

CHAPITRE III.

On fait voir le peu de solidité qu'il y a dans la pensée de quelques Philosophes, sur l'origine des Langues.

LEs Philosophes ont recherché l'origine des langues ; mais la plupart n'ont pas mieux réussi dans cette recherche, que dans celle qu'ils ont faite de l'origine des hommes. Ce qu'en ont dit Epicure, Lucrece, Diodore de Sicile, Vitruve, & quelques autres, ne peut être regardé que comme une rêverie toute pure ; & l'on ne sauroit assez s'étonner, qu'il y ait aujourd'hui des personnes d'esprit, qui trouvent de la probabilité dans leur sentiment. Mais il est très-ordinaire, que l'on aprouve des pensées que l'on n'a jamais examinées.

Voici ce qu'ont imaginé ces Philosophes. Ils ont cru que les hommes, soit qu'ils fussent les ouvrages du hazard, ou de quelque cause intelligente, d'abord ne parloient point ; mais que se sentant avoir besoin les uns des autres, & voulant se communiquer leurs pensées & leurs volontez pour se faire donner des secours qu'ils desiroient, ils se servirent premierement de quelques gestes des mains, de la tête, des yeux, &c. comme de signes pour se faire entendre ; & qu'enfin ayant senti de la facilité à mouvoir la langue en tout sens pour en former toutes sortes de sons, ils jugerent plus à propos de se servir de ces sons pour s'exprimer, & se composerent ainsi une langue dans la suite des temps. Voilà l'imagination de ces Philosophes : & l'Auteur même de la Grammaire raisonnée parle selon cette imagination,

lorſqu'il dit : *Qu'on a trouvé que les plus commodes de ces ſignes étoient les ſons & les voix* ; car ce langage ſupoſe, que les hommes après avoir eſſayé pluſieurs manieres de ſe faire entendre, s'étoient enfin arrêtez aux ſignes de la voix comme aux plus commodes.

Mais il ne faut pas long-temps mediter ſur cette penſée, pour être perſuadé que l'on n'en peut guéres avoir de moins ſolide ; & qu'il auroit été impoſſible que les hommes fuſſent jamais parvenus à ſe faire une langue par cette voye : Car l'on ne ſauroit nous expliquer comment des hommes qui ne ſavent point encore parler, pourroient jamais convenir entr'eux des mots pour parler. Nous pouvons bien nous autres aprendre nôtre langue à des enfans qui ne ſavent pas encore parler, parce que nôtre langue eſt certaine & conſtante entre-nous ; & que ceux qui parlent aux enfans ou en préſence des enfans, ſe ſervent toûjours des mêmes termes pour ſignifier les mêmes choſes & les mêmes penſées. Ce qui fait qu'enfin les enfans s'acoûtument auſſi à ſe ſervir des mêmes termes pour marquer les mêmes choſes & les mêmes penſées.

Ceux qui ſavent une langue pourroient même en inventer une autre toute entiere par le moyen de celle qu'ils ſavent. Mais des hommes qui ne parleroient point encore, ne pourroient en aucune maniere déterminer les ſons dont ils voudroient ſe ſervir pour parler. La parole eſt la voye par laquelle les hommes conviennent de tout ; ils ne ſauroient donc convenir de la parole même ſans la parole. Si l'on ne ſauroit faire de lunettes ſans voir, l'on ne ſauroit non plus faire de langue ſans parler.

Pour être aſſuré de ce que je dis, repréſentons-nous que cette multitude d'hommes ſans parole, ſortis tout d'un coup de la terre comme des champignons, ou tombez des nuës comme des grenoüil-

noüilles, & tous déja dans un âge parfait, car c'eſt une néceſſité de les ſupoſer à cet âge, ſe trouvent tous enſemble, afin qu'ils puiſſent ſe compoſer une langue. Ces hommes ſans doute ſeroient bien étonnez de ſe voir; & il eſt bien difficile de concevoir ce qu'ils penſeroient: Mais enfin, puiſqu'il s'agit de leur faire compoſer une langue, il faut ſupoſer qu'ils ſe voudroient parler, & il y a raiſon de le croire; car ces hommes ſeroient faits comme nous; & la premiere envie que nous avons à la rencontre de quelque homme que nous n'avons jamais vû, c'eſt de lui parler. Mais de quoi voudroient-ils parler, ils ne ſavent encore rien? On me dira qu'ils voudroient parler de leurs beſoins; c'eſt-à-dire, qu'ils n'auroient envie de parler que quand ils auroient faim ou ſoif, froid ou chaud, ou quelqu'autre beſoin dont ils chercheroient à ſe ſoulager. Supoſons donc ce beſoin déja tout venu: que feront ces hommes pour ſe faire entendre les uns aux autres, & pour s'entre-demander des ſecours mutuels? Ils pouſſeront, non des ſons articulez, mais des cris comme les animaux, ou comme les perſonnes muettes; & chacun pouſſera ces cris ſelon ſa fantaiſie. C'eſt ce que dit Arnobe en quelque endroit de ſes livres contre les Gentils, en ſe moquant de la penſée dont je parle ici. Un homme qui n'auroit jamais oüi de voix articulée, ne ſauroit jamais faire autre choſe que crier: * *Nonne vocem ſi fueris neceſſitate aliquâ coactus emittere, ut ſolemne eſt multis inarticulatum neſcio quid, ore hiante clamabit?*

Je dis donc que ces hommes tout frais faits pouſſeroient des cris plutôt qu'ils ne formeroient des paroles; parce qu'ils n'auroient aucune facilité d'articuler leur voix, non plus que les enfans. Puiſque nôtre propre experience nous fait voir que la fa-

* *Lib.* 2.

facilité de l'articulation ne se contracte que par imitation. Les enfans s'habituent à articuler leur voix en imitant celle de leur nourrice & de leurs parens ; & s'ils n'entendoient jamais aucune voix articulée, ils n'articuleroient jamais la leur.

Les muets sont une preuve démonstrative de cela, puisqu'il est certain qu'ils ne sont muets que parce qu'ils sont sourds. Cette verité passe tellement pour constante, que ce que l'on dit de ce Roi qui vouloit découvrir quelle étoit la langue naturelle de l'homme, en faisant élever des enfans par des muets dans un lieu desert ; & de ce que ces enfans prononcerent un certain son articulé qui signifioit en langue Phenicienne du pain, n'est regardé que comme une fable. Des enfans ainsi nourris ne feroient que les cris des bêtes qu'ils auroient entendues.

Ces hommes sans langue n'entendant donc aucuns sons articulez qu'ils pussent imiter, ne pourroient faire autre chose que crier. Ils crieroient toûjours, & ne parviendroient jamais à former aucun mot articulé & déterminé pour marquer leurs volontez & leurs pensées : Car enfin, quel cri ou quel son est-ce qui l'emporteroit par-dessus tous les autres cris pour signifier une telle ou une telle chose ? & qui obligeroit les autres à employer le son qu'auroit prononcé celui-ci ou celui-là, pour signifier cette chose plutôt que celui d'un autre homme ? Il faudroit auparavant supposer entre ces hommes sans langage, un acord, par lequel ils seroient convenus que l'on se rapporteroit à quelqu'un d'eux en particulier de donner des noms à toutes les choses & à toutes les idées ; & de se servir tous des mêmes mots que ce particulier auroit inventez. Sans cet acord il y auroit autant de langues qu'il y auroit d'hommes ; c'est-à-dire, qu'il n'y auroit proprement point de langue, puisque

les

les hommes dans cet état n'auroient aucuns termes communs pour s'exprimer & se faire entendre les uns aux autres, comme je l'ai dit dans le chapitre precedent.

Toutes ces raisons suffisent pour faire comprendre combien il y a peu d'apparence dans la pensée de ces Philosophes sur l'origine des langues. Lactance dit, que des hommes raisonnables ne penseront jamais qu'il se soit trouvé une assemblée d'hommes sans langue. * *Nulla igitur in principio facta est ejusmodi congregatio, nec unquam fuisse homines in terra qui propter infantiam non loquerentur, intelliget, cui ratio non deest.* Et je n'ai pû voir, sans être surpris, que le plus fameux des Critiques de ce temps, je veux dire Monsieur Simon, y ait trouvé de la vrai-semblance. Il est vrai qu'il s'appuye de l'autorité de saint Gregoire de Nysse: mais outre que ce n'est pas le vice de ce Critique de déférer aveuglément aux sentimens des Peres; c'est qu'il n'est pas certain que saint Gregoire soit du sentiment que Monsieur Simon lui attribuë, puisque le P. Thomassin prétend que ce Saint combat ce sentiment dans l'endroit même que cite Monsieur Simon. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel a raison de ces deux Auteurs; si on le vouloit on feroit voir par d'autres endroits de saint Gregoire, que le P. Thomassin l'a mieux entendu que M. Simon, cela soit dit en passant.

Platon † propose la maniere dont les hommes se seroient efforcés de s'exprimer, s'ils étoient nez sans parole. Et enfin il abandonne ses conjectures, parce qu'il s'aperçoit que quand les hommes pourroient parvenir à se faire entendre les uns aux autres sur les choses sensibles & familieres, il leur seroit impossible de le faire à l'égard des idées purement spirituelles & intelligibles. Et enfin pour tran-

* *De vera cultu. c. 20.* † *In Cratyle.*

trancher toutes les difficultez sur l'institution du langage, il a recours à la Divinité. En effet, toute autre pensée sur l'origine des langues n'a ni aparence ni raison, non plus que sur l'origine des hommes.

CHAPITRE IV.

Que c'est à Dieu même qu'il faut raporter l'origine des langues.

NOus n'avons pas besoin nous autres Chrétiens de grandes recherches pour trouver l'origine de toutes les langues ; assurez que nous sommes que Dieu avoit créé l'homme avec toutes les perfections qui apartiennent à sa nature ; nous ne devons pas douter que l'homme n'eût reçû de Dieu le don de la parole, & la parole même au moment de sa création ; car si nous ne pouvons pas douter qu'il ne fût créé pour la societé, la parole étant le premier & le plus nécessaire des liens de cette societé, il devoit avoir la faculté de parler dès le moment qu'il fut formé.

Mais s'il fut rempli de toutes les lumieres naturelles dont la nature humaine est capable, & qui furent telles selon saint * Augustin, qu'elles surpassoient autant celles des plus grands esprits qui se voyent, que le vol des oiseaux surpasse le pas des tortuës ; c'auroit été un grand défaut en lui, s'il n'avoit pû parler de tout ce qu'il savoit, ni s'expliquer sur tout ce qu'il pouvoit penser aussitôt qu'il fut sorti des mains de Dieu. Puisqu'il auroit eu besoin de temps, de travail & d'aplication pour se composer une langue, ce qui auroit été éga-

* *Contra Pelag.*

également indigne de la sageſſe & de la juſtice de ſon auteur, de ſa sageſſe de faire l'homme défectueux, & de ſa juſtice de le condamner à une peine qu'il n'ayoit pas encore méritée.

Ceux qui ne ſont pas de ce ſentiment, pour le tourner en ridicule, prétendent que nous faiſons de Dieu un maître d'Ecole ou un Grammairien qui enſeigne aux hommes à parler : Mais par ce petit trait, ils ne font que montrer qu'ils ont des idées bien groſſieres de la puiſſance de Dieu, & de ſa ſageſſe. Dieu n'a pas beſoin de s'abaiſſer aux voyes dont ſe ſervent les hommes, pour leur aprendre ce qu'il veut qu'ils ſachent. Il le fait par des moyens qui ſont dignes de lui ; & voici comment il a enſeigné au premier homme la premiere langue.

L'homme penſa auſſi-tôt * qu'il fut créé ; car que ſeroit-ce qu'un homme qui ne penſeroit point ? & auſſi-tôt qu'il penſa il eut envie de parler ; puiſqu'étant né pour la ſocieté, il ne peut avoir de penſées qu'il ne veuille en même-temps les communiquer. C'eſt pourquoi, auſſi-tôt qu'il penſa, ſes penſées furent ſuivies de certains traits dans ſon imagination, propres à donner du corps à ſes penſées ; & de certaines diſpoſitions dans les organes de la voix, propres à former les ſons qui devoient ſervir à les exprimer, de maniere que toutes ſes penſées dans tout le cours de ſa vie, étoient revêtuës de toutes les images & de toutes les expreſſions néceſſaires pour les faire concevoir aux autres auſſi nettement & auſſi noblement qu'il les concevoit lui-même. Et tout cela ſe faiſoit par la direction de Dieu, & par une ſuite néceſſaire des deſſeins de ſa ſageſſe dans la formation de l'homme.

Mais comme ce n'eſt pas encore aſſez qu'un homme parle pour compoſer une langue, & qu'il faut de plus que les autres entendent & comprennent

* *M. Simon.*

nent ce qu'il dit : Dieu faiſoit qu'au même-temps que ce premier homme parloit pour déſigner certaines choſes, & pour exprimer certaines idées, ſa femme & ſes enfans, lorſqu'il en eut, qui l'entendoient parler, avoient en même-temps dans l'eſprit les mêmes idées, dans le cerveau les mêmes images, & dans les organes de la voix les mêmes diſpoſitions à prononcer les mêmes ſons : ce qui faiſoit qu'ils concevoient ſes penſées, qu'ils lui parloient & répondoient à propos. Et toutes ces choſes, comme je l'ai dit, s'acompliſſoient par les loix de la ſageſſe de Dieu pour l'execution de ſes deſſeins, afin d'orner les hommes de toutes les perfections qui ſont dûes à leur nature.

Si on vouloit pointiller ſur ce que j'ai dit que l'homme ne ſauroit avoir aucune penſée, qu'il n'ait la volonté de la communiquer, j'aurois pluſieurs choſes à répondre. Je dirois premierement, que c'eſt ce que nous ſentons nous-mêmes tous tant que nous ſommes. En ſecond lieu, je dirois que ſi l'homme pécheur doit cacher beaucoup de ſes penſées pour ſon propre honneur, & pour celui des autres, l'homme innocent n'en pourroit avoir qui ne méritaſſent d'être ſûes. 3. Comme l'homme eſt un Etre compoſé d'eſprit & de corps, il doit auſſi avoir le pouvoir de donner un corps à toutes ſes penſées ; & qu'ainſi la faculté de la parole eſt un des apanages de ſa nature, qu'enfin étant né pour la ſocieté, il doit toûjours être en état de lier cette ſocieté. Or le vrai lien de cette ſocieté, c'eſt la communication des penſées.

C'eſt ce qui fait qu'un homme a tant de peine à garder le ſecret, & à vivre dans la ſolitude, que Ciceron dit quelque part dans ſes Offices, que quand un homme ſeroit abondamment pourvû de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, il ne ſe contenteroit pas de la contemplation, il chercheroit avec

qui

qui parler. * *Socium sui studii quærens, tum docere, tum discere vellet; tum audire, tum dicere.*

Il est si vrai, que la nature ne sert de rien sans la parole pour former la societé, qu'il n'y a rien qui divise plus les hommes que la diversité des langues, comme le dit saint † Augustin dans les livres de la Cité de Dieu. Si deux hommes qui ne s'entr'entendent point parler se rencontrent (dit ce Pere) & qu'ils soient obligez de demeurer ensemble; deux animaux, même d'espèce différente, s'associeront plutôt que ces deux voyageurs, quelque ressemblance de nature qu'il y ait entr'eux; & un homme aimera mieux être avec son chien, qu'avec un étranger dont il n'entendra point la langue. En effet, c'est la diversité des langues qui rend les hommes barbares les uns aux autres, & incapables de s'entr'assister. Les termes du Pseaume 113. *Lorsqu'Israël sortit du milieu d'un peuple barbare*, sont autrement traduits; *Par un peuple d'une langue différente.* Et l'Apôtre apelle de même barbares ceux qui ne s'entr'entendent pas. Ainsi la nature, l'amour de la societé, le sentiment de nos besoins produisent incessamment dans l'homme le desir de parler.

C'est donc de cette maniere que se forma la premiere langue. Toutes les pensées d'Adam se joignirent à certains sons pour les signifier, & ces sons rendirent présentes à l'esprit de ceux qui l'écouterent, les mêmes pensées qu'il avoit lorsqu'il formoit ces sons. Il donna premierement les noms à tous les animaux; & dans le cours de sa vie, s'entretenant avec sa femme, & avec ses enfans & petits-enfans de toutes choses, des Arts & des Sciences, dont il avoit reçu de Dieu une connoissance aussi pleine qu'un homme la sauroit avoir, tous les mots qui servirent à leurs conversations composerent

* *Offi.* † *L.* 19. *c.* 17.

rent la premiere langue, les idées des choſes & des ſentimens demeurerent jointes aux mots, & ſe préſenterent toûjours depuis de compagnie à l'entendement & à l'imagination. Voilà, ce me ſemble, la méchanique par laquelle a été formée la langue d'Adam: Et je ne croi pas que l'on puiſſe chercher ailleurs l'origine des langues ſans enfanter des chimeres.

C'eſt donc Dieu qui eſt veritablement l'auteur de la premiere langue, comme il l'eſt du premier homme. Nous avons vû que Platon s'étoit bien aperçû de la néceſſité de recourir au principe de tous les Etres, pour y trouver le principe des langues. Quintillien s'en eſt aperçû de même: Qui doute, dit ce Rheteur ‡ que les hommes n'ayent reçû la parole même de celui dont ils avoient reçû l'être, & même auſſi-tôt qu'ils l'eurent reçû? *Nam cui dubium eſt quin ſermonem ab ipſa rerum natura geniti protinus homines acceperint?*

Ce n'eſt pas un petit myſtére, que la liaiſon des idées purement ſpirituelles & intelligibles, avec ces ſons corporels & ſenſibles; & comment il s'eſt pû faire qu'un tel ſon ait excité pour la premiere fois dans l'ame une telle penſée: Ce myſtére a étonné Platon §; & un ſi grand Philoſophe n'a pas entrepris de le pénétrer. Il déclare ſeulement que nous ne connoiſſons pas ces idées par ces ſons, mais par elles-mêmes: mais nous ſommes aſſurez du fait de cette union par une experience continuelle. Et nous ſommes aſſurez par la raiſon, que c'eſt Dieu même qui a fait cette union; puiſque tout autre que Dieu ne l'auroit pû faire.

Voilà donc où je croi que ſe doit borner toute nôtre curioſité ſur la recherche de l'origine des langues. Et la premiere non ſeulement vient immediatement de Dieu, mais encore toutes celles qui ſe forme-

§ *Lib. 3. c. 2.* § *In Cratyl.*

formerent à la Tour de Babel, comme nous le verrons dans la ſuite.

Par cette hiſtoire de l'origine de la premiere langue, ou ſi l'on ne veut pas que ce ſoit hiſtoire, par ces conjectures, mais raiſonnables, puiſqu'elles ſont fondées ſur l'idée de la ſageſſe de Dieu, & ſur celle de l'ordre des choſes; puiſque les Payens ‡ les ont euës comme nous, & que les hommes les plus verſez dans ces matieres n'en ont point d'autres; Par cette hiſtoire, dis-je, ou ces conjectures, on voit quelle part peut avoir la prudence humaine dans l'établiſſement des langues: car ſi la premiere langue n'eſt pas ſon ouvrage, les autres ne le ſont gueres plus.

Lorſque les premiers hommes parloient, les mots ſortoient de leur bouche ſans déliberation & ſans choix, ſans qu'ils les euſſent prévus ni voulus; & à peu près comme les cris que la douleur ou quelqu'autre paſſion tire de la bouche des animaux; & en cela ces mots ſont ſemblables aux ſignes naturels: Mais parce que ces mots ſont indifférens par eux-mêmes à ſignifier ce qu'ils ſignifient, & que Dieu qui dirigeoit les organes de ces hommes pour former ces mots, auroit pû leur en faire prononcer d'autres pour ſignifier les mêmes choſes, ces ſignes ſont ſemblables en cela aux ſignes arbitraires, leſquels ne ſignifient point par eux-mêmes, mais par l'inſtitution de quelque agent libre & raiſonnable.

On peut donc dire, que les mots ne ſont proprement ni ſignes naturels, ni ſignes arbitraires, à prendre ces mots *naturel* & *arbitraire* dans leur étroite ſignification; mais qu'ils ont quelque choſe des uns & des autres: & cela ſe doit dire de même de tout ce qui regarde l'analogie des langues, les inflexions des verbes & des noms, leurs prononciations

‡ *Vult. de Ling. nat. & orig. Thomaſſin.*

tions & leurs terminaisons. Car toutes ces choses auroient pû se tourner autrement, quoi que ce ne soit point par une volonté déliberée qu'elles ayent été tournées comme elles le sont. *J'ai aimé* auroit pû signifier ce que signifie *j'aimerai*, & au contraire *j'aimerai* signifier ce que signifie *j'ai aimé*: ce qui désigne le masculin désigner le feminin, &c. Quoi que ce ne soit point avec réflexion que l'on se soit déterminé à l'un pour marquer le temps passé, & à l'autre pour marquer le temps à venir; à un tel article pour marquer le masculin, & à un tel autre article pour marquer le feminin: Tout cela est l'effet de certaines combinaisons de causes que la sagesse humaine n'a point dirigées.

Il en faut seulement excepter certaines règles générales qui ne sauroient jamais changer, parce qu'elles sont absolument fondées dans la nature; comme les règles des constructions des noms avec les verbes, & des noms entr'eux; puisque sans ces règles le discours ne signifieroit rien. La parole étant l'expression de la pensée, & la pensée consistant dans la liaison ou la separation de certaines idées, ces idées doivent paroître ou liées ou separées dans le discours, sans quoi il ne représenteroit pas les pensées. On pourroit joindre à ces règles la position des mots: car il n'est nullement indifférent de les placer comme l'on veut. Toutes les règles qui regardent l'ordre de ces idées, sont donc tellement essentielles au discours, qu'elles se trouvent nécessairement dans toutes les langues, & ne sauroient dépendre du caprice ni de la fantaisie des hommes; & elles sont aussi naturelles au dehors, qu'il est naturel au feu de produire la fumée.

De cette maniere on peut acorder les différens sentimens que les hommes ont eu du langage. Il dépend de la nature dans les règles, qui ne sauroient changer. Ainsi il sera naturel, selon le Philoso-

losophe Hermogene dans Platon, & selon les Stoïciens. Il dépend de la fantaisie des hommes dans les choses qui changent: ainsi il sera arbitraire selon Cratyle le Philosophe chez le même Platon, selon Arnobe & toute la foule des Grammairiens. Le P. Besnier dans sa savante Preface sur le grand Etymologicon de Monsieur Ménage, croit que le système des langues est en même-tems composé de signes naturels & d'artificiels; & il dit que ce parti est le plus sûr & le moins déraisonnable qu'un Grammairien Philosophe puisse prendre. C'est aussi celui auquel je m'arrête.

CHAPITRE V.

De la perfection de la premiere Langue.

IL ne sera peut-être pas inutile de traiter de la perfection de la premiere langue; on en connoîtra mieux en quoi consiste celle de toutes les autres: car on fait bien de faux raisonnemens sur ce sujet. Il me semble que l'on ne doit pas douter que la premiere langue n'ait eu dès son origine toutes les beautez dont les langues sont capables. Comme il ne manquoit à Adam aucune des perfections qu'exigeoit sa nature; qu'il possédoit & tous les Arts & toutes les Sciences dans un aussi haut degré que l'homme les peut posseder: Nous devons aussi être assurez, qu'il ne manquoit rien à la langue qu'il parla; c'est-à-dire, que comme Adam pouvoit parler sur toutes sortes de sujets avec toute l'éloquence possible, nous devons croire que sa langue pouvoit lui fournir tous les termes & toutes les expressions nécessaires pour en parler avec cette éloquence.

Il a pû employer tous les stiles; & je ne crain-

drai point même de dire, qu'il les a employez: Car pouvons-nous douter qu'il n'ait instruit ses enfans, premierement de tout ce qu'ils devoient faire pour mériter la protection de Dieu, & ensuite de tous les Arts & de toutes les Sciences; en un mot de tout ce qu'il savoit & du passé & de l'avenir? Pouvons-nous douter qu'il n'ait tâché de leur rendre agréable tout ce qu'il leur disoit; & qu'il n'ait pas employé toute la force, la vehemence & la sublimité du langage pour les rendre sensibles aux grandes & terribles veritez qu'il leur enseignoit? La seule qualité de pere suffiroit pour nous en assurer; la tendresse paternelle ne sauroit manquer à ces instructions, & elle étoit d'autant plus grande dans ce premier homme, qu'il étoit la cause de la misere de ses enfans; & que les sentimens de la nature le portoient à leur enseigner tous les moyens de l'adoucir & de la diminuer.

Quelque homme a-t-il jamais eu des sujets pareils pour le grand & pour le sublime? La création de l'Univers, sa formation par les mains de Dieu, son bonheur dans son innocence, sa chute, sa condamnation & celle de tout le genre humain dans la sienne, les rigueurs de la justice de Dieu dans la condamnation des méchans; enfin, les effets de sa misericorde dans la reparation du genre humain, & dans le bonheur de ses élûs pour l'éternité. Que peut-on trouver de comparable à ces choses dans tous les Ecrivains profanes? & qui en a jamais pû parler avec un cœur plus pénétré que lui, qui par sa faute avoit tant de part aux unes, & qui avoit reçû le premier la revelation des autres? Si * Quintilien a dit, qu'il n'y avoit rien plus honête que d'enseigner aux autres ce que l'on savoit; il y avoit dans Adam encore des obligations plus fortes; ce qu'il devoit à Dieu, ce qu'il devoit à ses enfans,

ce

* Lib. 12. c. ult. a.

qu'il devoit à tout le genre humain l'obligeoit à leur aprendre tout ce qu'il avoit apris de Dieu; & à les engager par tout ce qu'il savoit de plus puissant à la croyance & à la pratique de toutes les veritez qu'il leur disoit. *Quid honestius quam docere quod optime scias?* N'y a-t-il donc pas raison de croire, que la langue qu'il a parlé étoit aussi riche, aussi noble & aussi éloquente que le peut-être une langue?

L'Auteur du Traité de l'excellence de la Langue Françoise, dit que la Langue Hebraïque fut dans son plus haut point de perfection au temps de David & de Salomon. Ces paroles peuvent être vrayes en les entendant par raport à ce qu'avoit été cette langue depuis le temps d'Adam: (car je supose que la Langue Hebraïque est celle d'Adam, comme il y a beaucoup de raison de le croire, nonobstant les conjectures de quelques Modernes.) Je suis persuadé que cette langue étoit beaucoup déchûë de sa premiere perfection, par la barbarie de tous les hommes, lesquels ocupez de leurs besoins, & emportez par leurs passions, négligeoient presque tous les Arts & toutes les Sciences; & perdirent par cette négligence ce que leur langue avoit de plus grand & de plus beau. En un mot leur langue devint aussi barbare que leurs mœurs. Or elle commença de recouvrer une partie de ce qu'elle avoit perdu, quand le peuple de Dieu commença de vivre dans une societé règlée: & il y a aparence que du temps de David & de Salomon, auquel ce peuple fut dans sa plus grande prosperité, la langue fut aussi dans sa plus grande splendeur depuis sa décadence. Quoi que je ne puisse croire qu'elle ait recouvré dans ce temps-là tout ce qu'elle avoit de richesses dans son origine, à moins que l'on ne veüille que Salomon ait eu toutes les connoissances qu'avoit Adam; ce que je ne saurois croire, & ce qu'il n'y a pas

lieu de croire, encore que l'Ecriture lui attribuë tant de connoissances.

Quelques-uns ont pensé que cette langue avoit une si grande énergie, que les noms exprimoient la nature des choses, & en étoient comme des définitions abregées. De sorte que selon eux, il ne faudroit que bien entendre cette langue pour être un très-excellent Philosophe. Mais en cela il me semble que l'on étend un peu trop loin l'excellence de cette langue, & que l'on lui attribuë ce qu'une langue ne sauroit avoir : Car je ne saurois comprendre qu'un mot simple exprime de lui-même la nature d'une chose, & autrement qu'à raison de la liaison accidentelle qui a été faite de l'idée de cette chose avec ce son. Car si cela étoit, les mots qui composent cette langue seroient autant de signes naturels, dont on trouveroit une liaison nécessaire avec les choses ; ce que l'on ne voit point être possible.

S'il y a dans cette langue quelques termes qui signifient les choses par eux-mêmes, ce sont des termes composez à ce dessein, comme ceux d'Adam & d'Eve, & autres semblables. Mais les termes simples qui entrent dans la composition des autres, ne signifient point d'eux-mêmes ; & sont indifférens à toutes sortes de significations. Si Adam signifie *fait de terre*, & Eve *la mere des vivans*, c'est que l'un est un composé du mot qui signifie terre, & l'autre de ceux qui signifient mere & vivre. Mais les mots qui signifient terre, mere & vivre, pourroient signifier tout autre chose : & toutes sortes d'autres sons auroient pû être employez pour signifier ces choses.

Il n'y a point de langue qui n'ait un grand nombre de noms composez, pour signifier certaines choses, certains métiers & certains ministéres. Chacun en peut trouver des exemples par tout : Mais

Mais on trouvera que les mots simples, qui sont comme les élemens de ces composez, n'ont par eux-mêmes d'autre valeur que celle qu'on leur a donnée. Et les composez ne présentent naturellement l'idée de la chose qu'ils signifient, qu'à ceux qui ont l'intelligence des primitifs par la connoissance de la langue.

C'est de ces noms composez seuls, que l'on peut dire que quand on les connoît on connoît les choses, comme le dit Platon * dans son Dialogue de la raison des noms. Car à l'égard des simples on ne les sauroit connoître que l'on ne connoisse auparavant les choses, comme le dit encore le même Philosophe; ce que l'on ne sauroit trop remarquer. Les noms composez font connoître les choses, & les choses font connoître les noms simples.

Il est dit dans l'Ecriture, que chacun des animaux porta le nom qu'Adam lui avoit donné; ‡ *Omne quod vocavit Adam anima viventis, ipsum est nomen ejus.* Cela ne signifie nullement que ce nom exprimât sa nature. Et ceux qui entendent ainsi ce passage, me semblent y vouloir trouver un sens qui n'y est point du tout. Peut-être que ce préjugé leur est venu de ce que quelques Philosophes, comme Platon dans le Livre dont je viens de parler, & Pythagore au raport de Ciceron, ont crû que l'imposition des noms étoit l'ouvrage d'une souveraine Sageſſe. Sur ce fondement les Philosophes Chrétiens ont pensé que Dieu, qui est en effet la souveraine Sageſſe, avoit inspiré à Adam des noms qui portoient avec eux comme empraintes les notions des choses, & qui en désignoient parfaitement la nature; parce que Dieu connoissant parfaitement cette nature, ne pouvoit avoir manqué d'inspirer à Adam un nom qui lui fût conforme. C'est ce que croient les Hebreux, ou pour

* *In Cratylo.* ‡ *Gen.* 2.

mieux dire, les Cabaliſtes & les Rabbins. Mais j'avouë que je n'ai pas aſſez d'eſprit pour comprendre cette penſée; & je ne puis voir d'autre raiſon de la ſignification des noms que la volonté de celui qui les a impoſez, je parle toûjours des noms ſimples. S'il y en a d'autres, c'eſt un myſtére que l'eſprit humain ne ſauroit pénétrer.

Les Critiques produiſent pluſieurs exemples, pour montrer que les premiers noms des animaux ſignifioient par eux-mêmes la nature de ces animaux. Les bêtes, ſelon eux, ſont apellées brutes, parce qu'elles ſont ſtupides & ne diſent rien, *bruta à ſilentio & ſtupore*. Le Chameau eſt ainſi apellé, parce qu'il eſt vindicatif: *Camelus à rependendo, quod eſt injuriarum memor*. Le Milan tire ſon nom de la ſubtilité de ſa vûë; & le Pelican de ce qu'il vomit la noûriture qu'il a priſe. *Milvus à viſu acutiſſimo, Pelicanus à vomitu*, & ainſi des autres que l'on peut voir dans les Critiques.

Mais ces exemples ne prouvent rien contre ce que je dis. Car quand il ſeroit vrai que ces noms compoſez ſignifieroient en effet ce que veulent ces Critiques, ce qui n'eſt peut-être pas trop aſſuré, ils ne ſignifieroient toûjours qu'à raiſon de leur compoſition; & pour les entendre, il faudroit chercher la ſignification des ſimples qui les compoſent. Or on trouveroit que ces ſimples ne ſignifient point par eux-mêmes ni le ſilence, ni la ſtupidité, ni la vengeance, ni la vûë ſubtile, ni le vomiſſement. Or c'eſt ce qu'il faudroit prouver pour montrer que les termes de la premiere langue ſignifient la nature des choſes.

Le nom même ineffable de quatre lettres ne ſignifie que par la force de ſa compoſition. Et il n'y a point de langue où on n'en pût compoſer un ſemblable; s'il avoit plû à Dieu d'inſpirer à Adam la

la langue que nous parlons, il auroit pû se nommer à Moïse en François d'un nom pareil à celui dont il se nomma à lui en Hebreu, on peut dire la même chose de tous les noms divins.

Si les noms que je viens de raporter veulent dire en effet ce que prétendent les Critiques, Adam en les imposant a voulu faire entendre quelque chose de la nature de ces animaux. Je dis quelque chose; car ce n'est pas en avoir une grande connoissance que d'en savoir ce que désignent ces noms. Mais il n'est pas sans aparence que les Critiques n'ayent trouvé ces significations dans les noms Hebreux, que parce qu'ils savoient ces choses d'ailleurs. Car si nous avons quelque certitude de la signification des noms Hebreux, c'est seulement de ceux dont l'Ecriture elle-même rend la raison.

On ne sauroit mieux faire entendre comment valent les mots que par la maniere dont valent les chiffres. Ces chiffres 1. 2. 3. ne valent point par eux-mêmes, ni un, ni deux, ni trois; mais parce que telle a été la volonté des hommes. Mais supposé cette volonté, & supposé encore qu'il leur ait plû qu'ils valussent toûjours dix fois davantage à chaque rang qu'ils avanceroient de la droite à la gauche, ces trois chiffres joints ensemble 123 vaudroient nécessairement cent vingt-trois. Ainsi valent les mots composez, supposé la valeur des simples. Cette comparaison est de Platon, qui après avoir recherché la raison des noms dans son Cratyle, est enfin contraint de demeurer d'acord qu'ils ne valent que comme les chiffres.

On me pourra dire que Dieu, qui selon ce que j'ai avancé, est en effet l'auteur de la premiere langue, ne pouvant rien faire qu'avec une souveraine sagesse, ne sauroit avoir manqué d'imposer les noms avec raison. C'est ce que dit Platon

même dans le Dialogue que j'ai déja tant cité, que pour trancher court la difficulté de l'impoſition des noms, il faut avoir recours à la Divinité, & dire que les noms ont été ſagement donnez; parce qu'ils l'ont été par les Dieux.

J'avouë que la ſouveraine Sageſſe qui preſide dans tous les ouvrages de Dieu, a preſidé dans la langue qu'il a inſpirée à Adam; mais les raiſons qu'il a euës de lui inſpirer cette langue plûtôt qu'une autre, ne nous ſauroient être connuës; & c'eſt une temerité & un amuſement inutile de le rechercher, comme le font les Cabaliſtes qui atribuent à l'efficace de ces noms les miracles de Moïſe & des Prophetes. C'eſt aparemment ſuivant ce ſentiment de la Cabale, lequel n'étoit pas ignoré de Platon, que ce Philoſophe tâche dans ſon Cratyle de découvrir les raiſons naturelles des noms. On peut au moins croire qu'il n'a cherché dans ce Dialogue les étymologies des noms des Heros & des Dieux dont parle Homere, que pour imiter Moïſe, qui rend raiſon des noms preſque de tous les hommes dont il écrit la naiſſance.

Mais ſans donner à cette langue une énergie qu'elle n'avoit point, & que je ne comprens point que puiſſe avoir aucune langue, cela n'empêche pas qu'elle n'ait eu toute la force, toutes les richeſſes, en un mot toute l'excellence dont une langue eſt capable, & même dès ſon origine, à la différence de toutes les autres langues, qui ne ſe perfectionnent que par un long uſage & par l'étude des Arts & des Sciences.

On la traite de pauvre cette langue, mais on n'a pas raiſon. A la verité comme nous n'avons dans cette langue qu'un ſeul livre, & un livre qui n'eſt deſtiné à autre choſe qu'à nous rendre ſavans dans nôtre Religion, & à nous édifier dans la pieté; ce livre ne peut nous avoir conſervé qu'u

ne-

ne très-petite partie des termes & des façons de parler de cette langue, & par conséquent il ne nous en sauroit faire connoître toutes les richesses. Mais elle n'étoit pas pauvre, quoi que toutes ses richesses ne nous soient pas connuës.

Les Critiques mêmes avec toutes leurs études ne, la connoissent que par raport à ce livre, & des connoissances qu'ils tirent de ce livre, ils ne sauroient rien conclure de certain de ce que cette langue étoit en effet en elle-même. Par exemple, si on trouve dans ce livre une grande confusion des temps dans les verbes, on ne sauroit raisonnablement en conclure que ce fût la même chose dans le discours ordinaire ou dans les autres livres écrits en cette langue, comme ceux des Guerres du Seigneur & des Regnes des Rois d'Israël & de Juda. Car le moyen que les hommes eussent pû s'entendre les uns les autres s'ils eussent exprimé le passé comme le present ou le futur, & s'ils se fussent servis indifféremment de tous les temps ? Si les choses sont ainsi dans l'Ecriture, c'est parce que c'est un livre prophetique dont le stile lui est tellement particulier, qu'il ne sauroit convenir à aucun autre. On jugera par cette reflexion, si on peut avec raison se vanter de connoître la langue Hebraïque, & de discourir pertinemment de sa nature par les notions que nous fournit l'Ecriture.

Mais enfin exceptons cette langue des règles communes ; puisque Dieu s'en est voulu servir pour des desseins ausquels il n'a pas voulu employer les autres. Elle étoit toute divine dans son origine, toute mystérieuse & toute prophetique dans sa fin : ainsi elle a dû être au dessus du genie, de la force & de la grandeur de toutes les autres langues. Il ne faut donc point se servir de ce que nous trouvons dans cette langue

d'extraordinaire & de surnaturel pour raisonner des autres langues.

Nous avons vû que la premiere langue vient de Dieu. * Voyons à present comment toutes les autres sont venuës de cette premiere, soit que toutes celles d'aujourd'hui en soient dérivées, comme le croient quelques-uns, ou qu'elles ne le soient pas, comme le croient quelques autres Savans.

CHAPITRE VI.

De la multiplication des Langues & de leur changement.

JUsqu'à la Tour de Babel les hommes parloient tous une même langue, comme le marque l'Ecriture, & cette langue étoit la premiere. Nous ne pouvons même douter que si l'homme n'avoit point péché, tout le genre humain n'auroit parlé que cette seule langue, parce que les hommes alors étant tous parfaitement & unis à Dieu & unis entr'eux, n'auroient composé en effet qu'une seule famille. Ce ne fut donc que pour punir leur orgueil & leur revolte contre Dieu que Dieu les rendit barbares les uns aux autres, en confondant leur langage; c'est-à-dire, en multipliant leurs langues, ensorte qu'ils ne s'entr'entendissent plus les uns les autres.

Il ne faut pourtant pas croire que chaque homme parlât une langue particuliere. On fixe le nombre de ces langues ordinairement à soixante-douze, à peu près selon le nombre des familles principales, qui composoient alors tout le genre humain;

* *Vualt. l. Prolog. Thom. de l'origine des Langues.*

main : de sorte que chaque famille commença alors d'avoir sa langue particuliere ; mais à l'égard de ce nombre chacun peut suivre ses conjectures. Ce fut cette diversité de langage qui empêcha ces hommes de continuer leur superbe dessein, & les obligea de se separer les uns des autres, & de s'en aller chacun de son côté habiter de différens païs : ainsi se peupla la terre.

Ce fut donc à la Tour de Babel que les hommes devinrent barbares ; c'est-à-dire, comme inconnus & étrangers les uns aux autres, & incapables de se secourir mutuellement faute de s'entendre, comme le marque l'Apôtre par ces termes. * *Si je n'entens point le sens des paroles que l'on prononce je serai barbare à celui qui parle, & celui qui parle me sera barbare.* Et Dieu menaçant son peuple d'une dure captivité, lui dit ‡ qu'il le rendra esclave d'un peuple dont il n'entendra point le langage. C'est donc la différence du langage qui fait la barbarie des hommes les uns à l'égard des autres, comme on l'a déja marqué ci-dessus.

Mais il faut examiner de quelle maniere ont pû se former ces nouvelles langues : ma pensée est que Dieu disposa alors les organes de ces hommes de telle maniere, que lorsqu'ils voulurent prononcer les mots dont ils avoient coûtume de se servir, ils en prononcerent de tout différens pour signifier les choses dont ils voulurent parler. En sorte que ceux dont Dieu voulut changer la langue, se formerent des mots tout nouveaux, en articulant leur voix d'une autre maniere qu'ils n'avoient acoûtumé de le faire. Et en continuant ainsi d'articuler leurs voix d'une maniere nouvelle toutes les fois qu'ils parlerent, ils firent une langue nouvelle : car toutes leurs idées se trouve-

* 1. *Cor.* 14. 11. ‡ *Deuter.* 28.

rent jointes aux termes de cette nouvelle langue, au lieu qu'elles étoient jointes aux termes de la langue qu'ils parloient auparavant. Il y a même lieu de croire qu'ils oublierent tellement leur langue ancienne, qu'ils ne se souvenoient pas même de l'avoir parlée, & qu'ils ne s'aperçurent du changement que parce qu'ils ne s'entr'entendoient pas tous comme auparavant.

C'est ainsi que je conçois que s'est fait ce changement. Et supposé la puissance de Dieu sur sa creature, je ne voi pas en cela un grand mystére, ni pourquoi les Rabbins * se tourmentent tant pour trouver la maniere de ce changement, ni enfin qu'il faille avoir recours à la Foi, comme quelques Docteurs le prétendent; à moins que l'on veüille que nous ne puissions connoître que par la Foi la toute-puissance du Createur sur sa creature.

Les langues qui se formerent à la confusion de Babel viennent donc de Dieu comme la premiere, puisque c'est Dieu lui-même qui en a formé tous les termes par une direction speciale de organes de la voix de ces hommes. Mais ne pourroit-on point dire que ces langues nouvelles tenoient toutes de la premiere, comme le François, l'Espagnol & l'Italien tiennent toutes du Latin? Quelques-uns le croient, le P. Thomassin entreprend de le montrer dans le Traité, où il prétend faire venir toutes les langues de l'Hebreu; & il faut avouër que ses raisonnemens ne manquent pas de probabilité. Mais cette question est peu importante pour mon sujet, il me suffit que ces nouvelles langues soient encore l'ouvrage de Dieu, & non celui de la prudence des hommes.

Mais cette confusion des langues ayant été la punition de ceux qui se trouverent coupables de l'in-

* *Vualt. 1. Prolog. 7.*

l'insolente entrepriſe de la Tour de Babel; ſi tous ne le furent pas, auſſi le langage de tous ne fut pas confondu. Et beaucoup de Peres & d'Interpretes croient que l'ancienne langue ſe conſerva dans la famille d'Heber, qui n'avoit pas conſpiré comme les autres à ce deſſein temeraire; de ſorte que la premiere langue qui juſques-là n'avoit point eu de nom, commença d'en avoir un pour la diſtinguer des autres, & il y a aparence qu'elle le prit d'Heber, dans la famille duquel elle ſe conſerva: car encore que cette étymologie ſoit conteſtée, les meilleurs Critiques la trouvent pourtant la plus vrai-ſemblable.

Les langues ayant été ainſi une fois multipliées par un miracle, elles n'en ſont pas demeurées à cette premiere multiplication; elles ſe ſont multipliées depuis comme naturellement, & dans un ſi grand nombre d'autres, que l'on ne ſauroit ni les compter ni les connoître. La premiere diviſion des langues cauſa la premiere diviſion du genre humain; & cette diviſion du genre humain a été à ſon tour la cauſe de la diviſion de ces langues, parce que les hommes ſe diviſant de plus en plus, ils ont diviſé de plus en plus leur langage. S'il n'y eut d'abord que ſoixante-douze familles qui firent ſoixante-douze peuples, combien les peuples ſe ſont-ils multipliez depuis ce temps-là par de nouvelles diviſions & ſubdiviſions, & combien de peuples diviſez ſe ſont-ils unis & diviſez encore après s'être unis?

Mais non ſeulement elles ſe ſont diviſées, elles ſe ſont même changées en de nouvelles langues, & les anciennes ſe ſont perduës. Pluſieurs cauſes ont produit ces changemens: La premiere eſt le changement de climat; car la temperature de l'air influant dans le temperament des hommes, & par conſéquent ne pouvant pas manquer de cauſer du changement dans les organes de la voix &. de

l'ouïe, en a auſſi néceſſairement cauſé dans la prononciation des lettres & des mots, & même dans leur terminaiſon; & ces changemens dans la prononciation & dans la terminaiſon ont enfin produit celui de la langue entiere. Ainſi les premieres peuplades s'étant diviſées en d'autres qui s'avancerent dans des païs plus éloignez & d'un climat différent, leurs langues ſe changerent peu à peu en de nouvelles; car le changement des lettres les unes dans les autres cauſe enfin celui des langues.

Une ſeconde cauſe du changement des langues, ce ſont les mélanges qui ſe ſont faits des peuples qui s'étoient diviſez, ſoit par les conquêtes qu'ils ont faites les uns ſur les autres, ſoit par les tranſmigrations, ſoit par le commerce: ainſi des anciennes langues de ces peuples mêlez & confondus, il s'en eſt formé de nouvelles. Et cela arivera toûjours ainſi par les inclinations que les hommes ont à s'imiter les uns les autres, afin de s'unir, ils prendront toûjours inſenſiblement des langues les uns des autres ſans même y faire de réflexion.

Une troiſiéme cauſe de ce changement, c'eſt l'inconſtance des hommes. On croiroit que la langue devroit être toûjours la même dans un Etat qui ſe conſerve depuis long-temps ſans aucun mélange des autres nations: cependant nous voyons par experience que les mots & les expreſſions y vieilliſſent; que d'autres y prennent inſenſiblement leur place, & que la tyrannie de la mode s'exerce dans le langage comme ſur les habits & ſur les meubles. Inſenſiblement par la complaiſance des hommes les uns pour les autres, & par l'amour de la nouveauté, l'ancienne langue ſe change, & il en naît une toute différente, quoi que ſouvent on l'apelle du nom de l'ancienne. Nous parlons aujourd'hui une langue toute autre que celle que l'on parloit il y a cinq ou ſix cens ans, & cependant nous

l'a-

l'apellons du même nom de langue Françoise.

Ainſi toutes les premieres langues ſe ſont perduës preſque entierement dans de nouvelles; & quoi que par le ſecret de l'art étymologique on trouve le moyen de faire voir en beaucoup de choſes leur reſſemblance avec les anciennes; elles leur reſſemblent pourtant encore ſi peu, que ſi quelques-uns des anciens qui ont parlé ces langues revenoient au monde, des François, par exemple, ils ne nous entendroient point, & nous ne les entendrions point.

Ces changemens ſont des ſuites ſi néceſſaires de l'inconſtance & des hommes & des choſes du monde, des peuples & des Empires, que rien ne les ſauroit empêcher. Quelques efforts que faſſent les Savans & les prudens du ſiecle, ils n'arêteront point la mutabilité des choſes qui doivent paſſer.

Les Dictionnaires mêmes ne remedieront point à ce mal: ils poûront bien conſerver à la poſterité une bonne partie de la connoiſſance du langage d'aujourd'hui; mais ils ne l'empêcheront pas de ſe ſentir de l'impreſſion des temps, de vieillir, & de laiſſer enfin la place à quelqu'autre langage. Les remarques que l'on a faites depuis quarante ans pour en montrer le bel uſage, ſe ſentent déja en quelque choſe de cette fatalité; & on ne parle déja plus tout-à-fait ſelon cet uſage. Enfin, n'eſt-ce pas aſſez que les langues vivantes dépendent de l'uſage, pour être aſſuré que rien ne les ſauroit garentir du changement, puiſqu'il eſt certain que l'uſage n'eſt qu'un perpetuel changement?

Quand on en eſt venu à ce point de perfection, que l'on a aquis le ſimple & le naturel, on s'en laſſe comme des modes: on avoit cherché dans les perruques le commode & le naturel, on n'y fut pas plutôt arivé que l'on y chercha le luxe & la vanité

nité qui nous éloigna du commode & du naturel; c'eſt ce que l'homme fait en tout, & ce qui arivera toûjours dans les langues.

Feu Monſieur Ménage diſoit qu'il y avoit cinquante ans qu'il étudioit ſa langue, & qu'il ne la ſavoit pas encore; c'eſt qu'il voyoit changer l'uſage; & que ce qui change n'eſt pas en effet une matiere de ſcience: car ce que vous avez ſû n'étant plus ce qu'il étoit, vous ne le ſavez plus.

Ces changemens ſont même arivez en partie à la premiere langue. Car je ne ſaurois croire que la langue Hebraïque du temps de Moïſe fût tout-à-fait ſemblable à ce qu'elle étoit au temps d'Adam & même des Patriarches Abraham, Iſaac & Jacob; parce que ſans parler de ce qu'elle avoit perdu beaucoup de ſon abondance, il s'étoit écoulé trop de temps depuis ſa naiſſance, elle avoit paſſé en trop de climats divers, & s'étoit mêlée parmi trop de différentes nations pour n'avoir pas ſouffert une partie des changemens qui ſont arivez à toutes les autres.

On nous dit que la langue des Chinois a été un temps conſidérable ſans changer, mais cela eſt bien difficile à croire. Les Chinois ſont hommes, & par conſéquent inconſtans comme les autres hommes; puiſque l'inconſtance de l'homme eſt l'effet de la corruption qui a infecté tout le genre humain: mais ſi ceux qui nous veulent perſuader ce paradoxe nous avoient bien voulu aprendre pourquoi cette langue aprés avoir demeuré ſi long-temps dans un même état, avoit pourtant enfin changé, ils auroient peut-être trouvé que les cauſes de ce changement n'étant pas nouvelles, il n'y avoit point de raiſon de croire qu'elles n'euſſent point agi auparavant, & que la viciſſitude des choſes de ce monde eût été pour un temps ſuſpenduë en faveur de cette langue.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la perfection & de la décadence des Langues.

LA prudence des hommes n'influë aucunement dans les changemens dont nous venons de parler ; ils ſe font par une certaine ſuite de cauſes ordonnées par la providence de Dieu pour des fins qu'il n'eſt pas poſſible à l'homme de pénétrer. Mais il s'en fait d'autres qui ſont proprement l'ouvrage de leur habileté & de l'induſtrie ; & ce ſont les changemens qui ſe font en mieux & en avançant vers la perfection. C'eſt ainſi que les Grecs & les Romains ont changé leurs langues en les enrichiſſant de beaucoup de termes, en poliſſant leur conſtruction & les ennobliſſant par beaucoup d'expreſſions figurées, ſublimes & magnifiques ; enfin en leur formant des ſtiles propres pour toutes ſortes de ſujets ; c'eſt par la ſcience, c'eſt par la connoiſſance des Arts que les langues s'embelliſſent. Ainſi peut-être que les Chaldéens & les Egyptiens avoient fait dans la langue Chaldéenne & Egyptienne ce que les Grecs & les Romains ont fait dans les leurs, & il y a raiſon de le croire, puiſqu'ils ont beaucoup cultivé les Sciences & les Arts, & que c'eſt chez eux que les Grecs les ſont allé chercher. Mais ne nous reſtant rien de ces langues, nous n'en pouvons parler que par conjecture.

Je ne croi pas que l'on doive avoir la même penſée des Juifs, ils ont peu cultivé les Sciences. Ils étoient trop occupez des cérémonies de leur Religion : c'étoit un poids qui acabloit les charnels, & qui leur ôtoit la penſée & le loiſir de ſonger à toute autre choſe, & les ſpirituels négligeoient, ou

même

même mépriſoient ces ſciences, ne prenant plaiſir qu'à ſe nourir de l'eſprit caché ſous la lettre de la Loi, & à s'entretenir de l'eſperance du Meſſie, ſans parler des beſoins de la vie.

Ce n'eſt donc en effet que par la culture des Arts & des Sciences que les langues peuvent parvenir à leur perfection. Il faut que les peuples qui les parlent ſe civiliſent & ſe poliſſent, & ils ne ſe poliſſent que par la connoiſſance des Arts & des Sciences, & plus ils avancent dans ces connoiſſances, plus leur langage s'enrichit; puiſqu'à proportion qu'ils découvrent des choſes nouvelles & des veritez, plus ſe multiplient les termes & les expreſſions néceſſaires pour en parler. La grandeur & l'excellence des choſes eſt néceſſairement ſuivie de celle du langage, ſans même que l'on y travaille exprès.

Mais les Sciences & les Arts ne fleuriſſent que chez les peuples dont le Gouvernement a une conſiſtance aſſurée; qui vivent en paix dans une ſocieté règlée par de bonnes Loix, à couvert des violendes d'autrui, & pourvûs de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Car l'étude n'eſt l'ocupation que des gens qui ont du loiſir d'ailleurs, & que le ſoin de ſe défendre & de chercher leurs beſoins n'inquiete pas. *L'éloquence* * (dit Ciceron) *eſt la compagne de la paix & du loiſir, & le fruit d'un Gouvernement ſolidement établi.* C'eſt pourquoi il ne faut chercher ni grande éloquence ni grande ſcience parmi ces nations qui ſont toûjours en guerre, qui ſont errantes, & qui ne vivent que de ce qu'elles peuvent atraper. Mais lorſque l'on vit dans un Etat où une partie des hommes jouït du repos & a ce qui ſuffit à la vie, alors l'eſprit de curioſité naturel à l'homme commence de l'agiter, & de lui faire chercher dans les Arts & dans les Sciences dequoi l'en-

* *De Claris Orat.*

l'entretenir. † *Dès que nous sommes libres des soins & des affaires ordinaires de la vie* (dit le même Ciceron,) *nous cherchons à voir, à entendre, ou à aprendre quelque chose de nouveau.*

Ainsi de cette inclination naturelle que l'homme a de connoître, naissent tous les progrès qu'il fait dans les Sciences, soit qu'il en trouve dans soi-même les principes par la réflexion & la méditation, soit qu'il les ait reçûs de ses peres par tradition, il tire de ces principes les veritez qui y sont renfermées, & éleve ainsi l'édifice des Sciences, & tout cela ne se sauroit faire sans beaucoup de discours, & par conséquent sans embellir le langage, sans l'enrichir d'un grand nombre de termes & d'expressions nouvelles.

Ainsi en userent les Grecs quand leur Gouvernement eut aquis une forme constante, qu'ils jouïrent du repos, & qu'ils eurent reçû l'art d'écrire, ils commencerent de s'aplíquer à l'étude. Et persuadez qu'ils étoient que les peuples qui avoient eu cet art avant eux ne pouvoient manquer d'avoir aussi eu les Sciences les premiers, ils voyagerent chez les Egyptiens, les Pheniciens, les Chaldéens & les Hebreux, pour aprendre de ces peuples ce qu'ils savoient. C'est ce que nous enseigne l'Histoire des premiers Philosophes des Grecs, & ce qui se découvre dans leurs principes, lesquels se sentent tous de ce qu'ils ont apris des Hebreux.

Il y avoit chez les Cananéens dès les premiers temps une Ville apellée la Ville des Lettres *Cariat-sopher*; il ne faut pas douter que ce nom ne lui ait été donné de ce que l'on les y enseignoit, & que par conséquent les Sciences n'y ayent été cultivées, & de là elles se sont répandues chez tous les peuples voisins tout ainsi que les lettres.

Mais les Sciences ne montant pas tout d'un coup au plus haut point de leur perfection, les langues

† *Offi.* 1. n'y

n'y parviennent pas non plus. Ces progrès ne se font que par de longues suites d'années & comme insensiblement : c'est pour cette raison qu'il faut qu'un Etat demeure un temps considérable dans une même consistance. C'est la consistance du Gouvernement des Grecs & des Romains qui leur a donné le temps de perfectionner leur langue : mais quand elles eurent aquis tout ce que ces peuples étoient capables de leur donner de perfection, elles commencerent bien tôt de déchoir & de se changer par l'action de toutes les causes que j'ai dit ci-dessus, qui contribuoient au changement des langues, & dont aucune langue ne sauroit se défendre. Enfin, elles sont mortes tout-à-fait, & d'autres ont pris leur place dans le commerce de la vie : & si on les connoît aujourd'hui, c'est seulement par le moyen des livres : c'est-à-dire, que l'on ne les connoît qu'en partie ; car il n'est non plus possible à l'écriture de conserver toutes les beautez d'une langue, les sens de tous les mots, l'énergie & la noblesse de toutes les expressions, qu'à la peinture de representer toutes les beautez des corps & tous les mouvemens des esprits. Et enfin les livres ne parlant pas de tout, ils ne conservent pas tous les termes ni toutes les façons de parler d'une langue. Nous ne devons donc pas croire que nous sachions de ces langues tout ce qu'en ont su Aristote & Ciceron.

J'ai dit que ces langues avoient aquis tout ce que les Grecs & les Romains étoient capables de leur donner d'excellence : parce que ces peuples n'étant pas encore éclairez de toutes les Sciences dont les hommes ont été instruits depuis eux, quand ce ne seroit que de celles des mystéres de nôtre Religion, de sa discipline & de sa morale, sans parler de tant d'autres Sciences & de tant d'Arts que nous connoissons & qu'ils n'ont pas connus ; ces

lan-

langues dans l'état le plus parfait où les avoient mises les Payens, manquoient encore de beaucoup de choſes que l'on leur a données depuis, toutes mortes qu'elles ſont. On les a enrichies de nouveaux termes & de nouvelles façons de parler, que ni Ariſtote ni Ciceron n'ont point connuës.

Le Grec & le Latin ſont donc aujourd'hui des langues mortes qui ne ſervent plus au commerce de la vie civile; mais ſeulement à celui des Sciences & de la Religion. Telle eſt la deſtinée de toutes les choſes humaines, & des langues comme de toutes les autres; elles naiſſent, elles ſe forment & ſe perfectionnent, & elles ne ſont pas plutôt arivées à un certain état de perfection, qu'elles commencent à décliner & à marcher vers leur fin.

Mais encore qu'il ſoit vrai que les Savans qui cultivent les Sciences, enrichiſſent les Langues d'un grand nombre de mots nouveaux, qu'ils ſont obligez d'y introduire, afin de les rendre capables de leur ſervir pour parler de tout ce qu'ils ſavent; ces Savans ne faiſant pas ces mots au hazard, ne les tirant pas de leur imagination par un pur caprice, mais les empruntant des autres langues ou mortes ou vivantes, leſquelles ont des termes pour ſignifier les choſes dont ils veulent parler, ou enfin les prenant de leur langue même, & leur donnant une nouvelle ſignification; on ne peut pas dire que ces termes ſoient proprement de l'invention des hommes: ces hommes n'ont fait qu'aproprier les uns à leur langue, qu'étendre la ſignification des autres à des choſes inconnnës, qu'ils ne ſignifioient pas encore, & qui ayant quelque raport avec les choſes connuës qu'ils ſignifioient, ont été jugez propres à faire connoître la nature de ces choſes inconnuës.

De cette maniere, ce que l'induſtrie ou la ſageſſe des hommes peut ajoûter aux langues, ne chan-

change point le ſyſtème que je m'en ſuis propoſé ci-deſſus, que les langues ne ſont point à proprement parler d'inſtitution humaine ; puiſque les nouvelles ne ſe forment jamais que du debris des anciennes, de leur corruption, de leur alteration & de leur mélange ; & que l'on ne ſauroit trouver aucun mot dans aucune langue que ce puiſſe être qui ſoit totalement de la fabrique de l'homme. Il n'y a que les inſenſez qui forment des ſons tout nouveaux qu'ils tirent uniquement de leur cervelle ſans ſavoir pourquoi. Mais nous parlerons encore de ceci lorſqu'il s'agira plus particulierement de la maniere de former des mots nouveaux pour rendre les langues plus abondantes.

CHAPITRE VIII.

Quand une Langue eſt arivée à ſa perfection, & quand elle eſt abſolument perduë.

CE que l'on a dit juſqu'ici fait voir qu'il n'eſt non plus poſſible qu'un peuple devienne ſavant ſans polir & enrichir ſa langue, qu'il le ſeroit qu'un ouvrier devînt trés-habile en tous les métiers, & capable de fabriquer toutes ſortes d'ouvrages, ſans multiplier le nombre de ſes outils. Car enfin pour être ſavant, il faut non ſeulement avoir de juſtes idées des choſes, il faut encore raiſonner ſur ces idées, il faut tirer des conſéquences des principes ; & tout cela ne ſe peut faire ſans joindre des ſons à ces idées : Puiſque l'homme compoſé d'un eſprit & d'un corps ne peut agir de ſuite ſans que ſon operation tienne de l'une & de l'autre de ſes parties ; c'eſt pourquoi quand il découvre par la méditation quelque verité ou quelque idée nouvelle, d'abord il la revêt d'un ſigne ſen-

ſenſible pour la loger dans ſon imagination ou dans ſa memoire, ſans quoi il ne s'en pourroit ſervir ; & ce ne ſeroit qu'une lueur paſſagere dont à peine le ſouvenir lui reſteroit-il.

C'eſt donc une néceſſité que la faculté de parler marche preſque d'un pas égal avec celle de penſer, & que la ſageſſe ſe trouve toûjours acompagnée de l'éloquence comme d'une ſervante fidéle, ainſi qu'en parle * ſaint Auguſtin. Et Ciceron dit en quelque endroit, que l'éloquence n'eſt autre choſe qu'une ſageſſe diſerte, *eloquentia nihil eſt aliud quam copioſe loquens ſapientia.* Il ne peut donc pas ariver qu'un peuple faſſe de grands progrès dans la connoiſſance des Arts & des Sciences, ſans s'acoûtumer à parler avec pureté, avec élegance, avec énergie, & même avec beaucoup de magnificence & de ſublimité ; avec pureté pour donner des idées exactes & préciſes dès veritez qu'il connoît ; avec énergie pour faire comprendre toute la force de ſes penſées ; avec grandeur & ſublimité pour faire concevoir aux autres la même eſtime & le même amour qu'il a lui-même pour ces veritez: & tout cela n'eſt autre choſe que perfectionner ſa langue & la rendre plus polie & plus éloquente.

On poûroit donc s'aſſurer qu'une langue auroit atteint le ſuprême degré de la perfection dont les langues ſont ſuſceptibles, ſi les hommes qui la parlent avoient découvert dans les Sciences & dans les Arts tout ce qui eſt permis à l'eſprit de l'homme d'en découvrir. Sur ce pied nous pouvons dire certainement, que comme cette étenduë de connoiſſance ne s'eſt trouvée que dans Adam ſeul, ſa langue eſt auſſi la ſeule à laquelle il n'ait rien manqué des perfections d'une langue ; & que de toutes les autres langues, la plus parfaite eſt ſeulement celle à qui il en manque le moins. Mais ce

* *De Doctr. Chriſt.*

ce défaut ne leur vient point de ce qu'aucune d'elles ſoit par ſa nature inepte ou mal propre à recevoir ces perfections; mais ſeulement de la limitation des connoiſſances des hommes ordinaires: car il n'y en a aucune qui n'eût pû ſervir à Adam à exprimer toutes ſes penſées, & à raiſonner ſur toutes ſes connoiſſances tout auſſi-bien que l'Hebreu, s'il avoit plû à Dieu qu'Adam eût parlé une langue autre que l'Hebreu.

C'eſt pour cette raiſon qu'il me ſemble qu'il y a de la temerité d'aſſurer d'aucune langue que ce ſoit, hors de la premiere, qu'elle ſoit arivée à ſa perfection, enſorte que l'on ne puiſſe plus eſperer d'y ajoûter rien de nouveau, à moins que l'on ne ſoûtienne que les hommes à qui cette langue eſt naturelle, n'ignorent rien de ce que les hommes peuvent ſavoir. Or il me ſemble que l'on ne ſauroit parler ainſi d'aucune Nation, ni des Grecs, ni des Romains, ni des François même qui ſont plus ſavans que n'ont été ni les Grecs ni les Romains. Les peuples les plus ſavans aprendront toûjours, & n'ariveront jamais à toute la ſcience dont eſt capable la nature humaine.

L'acroiſſement des langues n'a donc point de bornes certaines non plus que celui des Sciences. Elles décroiſſent & s'alterent toutes avant que d'avoir été portées au plus haut point de leur excellence; de ſorte que l'on peut dire de leur perfection ce que dit Bodin de celle des Republiques, que l'on ne la connoît qu'après leur décadence, leur changement & leur ruine. On n'a apris que le langage du ſiecle d'Auguſte étoit préferable à celui que l'on parloit devant, & à celui que l'on a parlé depuis, que par les changemens qui ſont arivez au Latin depuis le ſiecle d'Auguſte.

Enfin les langues changent comme les Etats avant qu'elles ayent aquis toute la ſplendeur dont elles

elles ſont capables; elles ſe corrompent tellement qu'elles ceſſent de vivre, & laiſſent à d'autres leur place dans le commerce des hommes: mais il eſt difficile de ſavoir quand une ancienne langue a abſolument ceſſé de vivre, & qu'une nouvelle lui a ſuccedé, c'eſt-à-dire, qu'il eſt très-difficile de déterminer l'étenduë de la durée d'une langue, & peut-être même impoſſible.

On pourroit comparer les langues aux rivieres qui ſe perdent les unes dans les autres; la langue des anciens François s'eſt perduë dans celle que nous parlons. Mais on ſait préciſément où une riviere ſe perd, juſqu'où elle conſerve ſon nom, & c'eſt ce que l'on ne ſauroit marquer dans une langue. Qui peut déterminer le temps auquel on a ceſſé de parler en France la langue que l'on y parloit avant celle que nous parlons, ou celui auquel on a commencé de parler celle que nous parlons?

Il faudroit premierement ſavoir ce qui conſtituë la différence eſſentielle d'une langue avec une autre langue. Je ſai que l'on diſtingue ordinairement les langues, en langues matrices, primitives & originelles, & en dialectes, c'eſt-à-dire, en langues qui ſont ſorties de ces premieres, & qui en ſont comme les filles. On veut que les langues matrices ayent des différences eſſentielles, & non pas les autres: mais cette diſtinction eſt purement arbitraire, & elle ne donne point de notion bien nette & bien préciſe de la différence des langues. A proprement parler toutes les langues ſont des dialectes d'une ſeule langue qui eſt la premiere, comme quelques Critiques le prétendent. En effet, il n'y a pas moins de raiſon de dire que toutes les langues ſont filles de la premiere que de dire que tous les hommes ſont enfans du premier. A la verité, s'il avoit plû à Dieu de créer quelqu'autre

homme qu'Adam pour en faire le chef d'une autre suite d'hommes ; & de donner à cet autre homme aussi une langue autre que celle qu'il avoit donnée à Adam : cette langue seroit veritablement originelle : mais puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit venu d'Adam, il n'y a point aussi de langue originelle que celle qu'il a parlée, ou celles qui se formerent à la Tour de Babel, & ces langues ne sont plus. Car qui est le peuple venu d'une des peuplades qui se fit dans ce temps-là, lequel soit tellement demeuré uni dans lui-même, tellement constant dans sa premiere demeure, tellement uniforme dans ses coûtumes, & tellement separé de tous les autres peuples, que l'on puisse assurer qu'il n'a été sujet à aucune des causes qui produisent le changement des langues.

Pour moi il me semble qu'on ne sauroit mieux marquer la distinction des langues, qu'en disant qu'une langue est essentiellement différente d'une autre langue, quand les peuples qui parlent ces deux langues ne s'entr'entendent point naturellement parler ; & que si l'un veut entendre l'autre, il faut qu'il étudie sa langue. En effet, si les langues sont des signes par le moïen desquels les hommes se communiquent naturellement leurs pensées, il faut que les langues qui servent aux uns & ne servent de rien aux autres pour cette communication, ayent des différences essentielles. Naturellement un François n'entend point un Italien, ni un Italien un François ; la langue Françoise & la langue Italienne différent donc essentiellement. Je ne croi pas qu'on puisse marquer la différence des langues par des notions plus précises : celle des langues matrices & des dialectes s'étend & se resserre comme on veut ; & il n'y a point en effet de langue matrice si pure qu'elle ne tienne beaucoup des au-

autres langues. L'Hebreu eſt la ſeule langue où l'on prétende ne trouver aucun mélange, ce qui eſt un grand argument de ſon antiquité & de ſa prééminence; & ſi toutes les autres langues ſont mêlées, pourquoi leur donne-t-on le titre de langues meres?

On dira peut-être qu'elles ſont moins mêlées que celles que nous apellons dialectes, & qu'elles ont un fonds qui leur eſt tellement propre, qu'elles ne le tirent point d'ailleurs; au lieu que les dialectes ont pris d'ailleurs une partie de ce qu'elles ſont. Mais on poûra répondre, qu'on ne ſait point combien elles ſont mêlées; puiſqu'on ne les ſauroit connoître aſſez pour diſcerner ce qui leur eſt propre, & ce qu'elles ont en effet emprunté des autres. Cela paſſe tous les Savans; quelque profonde que ſoit leur érudition, & quelque grande que ſoit la pénétration de leur eſprit, ils ne parviendront jamais juſqu'à faire ſûrement ce triage, ni à nous montrer clairement un ſeul mot de ces langues qu'ils ſoient aſſurez n'avoir été pris d'aucune autre plus ancienne, & d'où par conſéquent ils puiſſent conclure qu'une telle langue ſoit originelle.

Mais qu'importe pour conſtituer une langue que les mots en ſoient originaux, ou qu'ils ſoient ſeulement alterez & traveſtis d'une autre langue; ſi le déguiſement & l'alteration de ces mots les rendent auſſi méconnoiſſables, c'eſt-à-dire, auſſi peu intelligibles que s'ils étoient tout nouveaux. Il ſera (dira-t-on) plus facile d'aprendre une langue qui n'eſt qu'une dialecte d'une autre langue, dont nôtre langue naturelle ſeroit auſſi une autre dialecte: l'Italien & le François, par exemple, qui ſont des dialectes du Latin, ſont reciproquement d'une intelligence plus facile aux nations qui les parlent.

Je répons encore, que la plus grande ou la

moindre facilité de les aprendre ne fait rien pour la différence essentielle des langues. Un singe ressemble à un homme plus que ne fait un bœuf, & il n'est pas moins un animal qu'un bœuf. De même encore qu'il soit plus facile à un François d'entendre l'Italien que l'Allemand, cela n'empêche pas que l'Italien ne soit une langue essentiellement différente du François aussi-bien que l'Allemand; puisqu'un Italien & un François ne sont pas d'abord moins barbares l'un à l'autre, qu'un François l'est à un Allemand.

Suivant ces idées qui me paroissent les seules claires & distinctes, la langue que nous parlons aujourd'hui est essentiellement différente de celle que parloient nos peres il y a cinq ou six cens ans. Car quand on diroit que la langue d'aujourd'hui est la même que celle de ces temps-là, mais à la verité rendue plus polie, plus douce, plus coulante & plus nombreuse, enrichie d'un grand nombre de termes & d'expressions, & qu'ainsi il n'y a point d'autre différence entre le langage de ce temps-cy & celui des anciens, que celle qui est entre une pierre précieuse encore brute & informe, & la même pierre taillée & polie; on ne diroit rien de solide ni de capable de détruire ce que j'ai avancé. Premierement, il est certain que les langues se changent en d'autres quand on change les prononciations des lettres & des syllabes, & les terminaisons des mots, les inflexions des verbes & des noms; quand on abolit les anciens mots & que l'on en introduit de nouveaux, ou que l'on fait signifier aux anciens autre chose que ce qu'ils signifioient; ainsi des anciennes langues il s'en forme de nouvelles. Et si la politesse de nôtre langue s'est produite de cette maniere, comme il seroit aisé de s'en assurer, si on vouloit comparer le langage de Villardouin & de Joinville avec le nôtre, je ne

voi

voi point pourquoi l'ancienne langue ne ſeroit pas autre que celle d'aujourd'hui, puiſque les langues nouvelles ne ſe forment que par ces changemens.

Secondement, il n'importe qui change une langue, que ce ſoit la politeſſe ou la barbarie, ſi après qu'elle eſt changée, ceux qui la parloient naturellement ne l'entendent plus, comme il ariveroit à Vilhardoüin & à Joinville, s'ils revenoient aujourd'hui. Par quelle raiſon la politeſſe fera-t'elle moins une langue nouvelle que la barbarie, ſi la politeſſe y fait d'auſſi notables changemens qu'y en poûroit faire la barbarie?

Troiſiémement, ſi on compare une langue à un homme qui paſſe par tous les âges différens, qui eſt d'abord dans l'enfance, puis dans l'adoleſcence, la jeuneſſe, la virilité, qui enſuite va par la vieilleſſe déclinant juſqu'à la mort, & qui pourtant demeure toûjours le même homme; je demanderai que l'on m'aſſigne le temps de la naiſſance d'une langue, pour marquer enſuite ſon enfance & tous ſes autres âges. Or c'eſt ce que l'on ne fera jamais. Il faudroit que les langues naquiſſent & mouruſſent comme les hommes, pour pouvoir dire d'elles, cette langue n'étoit pas hier & elle eſt aujourd'hui: cette langue étoit hier & elle n'eſt plus aujourd'hui. Il faudroit encore que la langue naiſſante fût engendrée de la langue morte; car comme les hommes ne peuvent naître que des hommes, auſſi les langues ne peuvent naître que des langues: mais qu'elle le fût de telle maniere qu'il fût certain qu'elle ſeroit autre que la morte, comme une fille eſt autre que la mere qui lui a donné la naiſſance; c'eſt-à-dire, qu'il faudroit que les hommes parlaſſent au ſoir une langue, & que le lendemain matin ils en parlaſſent une toute nouvelle, & tout cela eſt impoſſible.

Ainſi pour parler des choſes avec quelque netteté & quelque préciſion, je dis que les langues changent par un progrès inſenſible, ſoit en pis, ſoit en mieux; & que quand elles ſont parvenuës à un tel état, ſoit de perfection, ſoit de corruption, comme on le voudra apeller, que ceux qui les parloient & les entendoient naturellement auparavant, ne pouroient plus ni les entendre ni les parler; pour lors ce ſont des langues nouvelles, & les anciennes ne ſont plus: c'eſt ce qui eſt arivé à la langue que parloient nos peres, aujourd'hui nous ne les entendrions pas, & ils ne nous entendroient pas; ils parloient donc un autre langage que nous, & nous parlons une autre langue qu'eux.

Mais comment apellerons-nous celle par laquelle les hommes ont paſſé de l'ancienne à la nouvelle, car c'eſt une langue comme les autres? elle eſt compoſée de l'une & de l'autre, & tient tantôt plus de l'une, tantôt plus de l'autre; mais ce n'eſt proprement ni l'une ni l'autre. Pour moi je n'ai ni aſſez d'eſprit ni aſſez de ſcience pour concevoir des notions certaines & diſtinctes de toutes ces choſes, ni par conſéquent pour leur donner des noms, & je ſouhaiterois que ces grands Maîtres, ces grands Critiques, à qui rien n'eſt caché, nous euſſent apris ce qu'il en faut penſer, & comment on en doit parler. Car ce que j'en dis ici eſt moins pour éclaircir ces choſes, que pour faire voir que je ne conçois pas qu'on les puiſſe éclaircir, & que par conſéquent il n'y a rien de plus inutile que de vouloir faire le diſcernement des langues & leur aſſigner des bornes. Feu Monſieur Ménage diſoit, qu'il n'y avoit point aujourd'hui de langue vivante dans l'Europe qui eût plus de ſix cens ans d'antiquité; il auroit mieux dit s'il avoit dit qu'aucune des langues vivantes d'aujourd'hui n'étoit il y a ſix cens ans. Mon-

Monsieur du Cange nous a donné d'amples Glossaires de la moyenne & de la basse Latinité. Il lui a plû qualifier ces langues de ces noms, pour nous faire entendre que c'est du Latin un peu moins ou un peu plus corrompu. Mais pour savoir si la basse Latinité est en effet Latinité, nous aurions besoin que quelqu'un des anciens Romains revînt au monde, comme Ciceron ou Virgile; s'ils entendoient cette langue, nous pourions dire que c'est en effet du Latin; mais s'ils ne l'entendoient pas, comme il y a beaucoup de raison de le croire, ce ne seroit pas du Latin. Enfin on apelle également Latin le langage que l'on parloit à Rome sous les premiers Rois, & cette basse Latinité. Du temps de Ciceron ce premier Latin ne se pouvoit entendre sans étude, il ne pouroit entendre non plus ce dernier; par quelle raison donc vouloir que tout cela soit en effet du Latin? quelle ressemblance entre le Latin de Romulus & celui des derniers temps? il y en a peut-être aussi peu qu'entre l'Hebreu & le Grec. Ces reflexions peuvent servir à faire comprendre qu'il y a beaucoup plus de préjugé & d'imagination, que de raison & de verité dans tout ce qu'on dit des langues, & que par conséquent l'on peut sans opiniâtreté n'être pas tout-à-fait si credule qu'on l'est d'ordinaire à tout ce que les Critiques & les Grammairiens debitent sur ce sujet: c'est ce qui se justifiera encore dans la suite de tout ce que nous allons dire.

On a parlé jusques ici de la nature, de l'origine, du progrès, du changement des langues en général; on va parler du mérite des langues en particulier.

CHAPITRE IX.

De la Langue Grecque, de la Latine & de la Françoise.

LEs Doctes ont de la Langue Grecque des sentimens si avantageux, qu'ils ne font point de difficulté de lui donner le premier rang entre toutes les langues. Si leur jugement est conforme à la verité, si cette langue a tout le mérite qu'ils prétendent, c'est que les Grecs avoient beaucoup d'esprit, & qu'ils ont tellement employé tout ce qu'ils en avoient à la culture des Sciences & des Arts, qu'il fut un temps qu'Athenes étoit pour ainsi dire un peuple de Savans. Ce n'étoit qu'Assemblées & Conférences de Philosophes: ils ne se contentoient pas même de ce qu'ils en pouvoient aquerir par l'étude, la méditation & les conférences; ils couroient les terres & les mers; ils alloient chez les peuples les plus éloignez, les Egyptiens, les Chaldéens & les Indiens, pour aprendre d'eux ce qu'ils savoient. En un mot, ils ont fait pour l'aquisition des Sciences tout ce que peut inspirer à l'homme la curiosité la plus ardente & la plus inquiete.

Toutes ces études ne pouvoient manquer de polir & de perfectionner infiniment leur langue. La différence des Sectes multipliant nécessairement les pensées & les idées, il faloit que les termes & les façons de parler se multipliassent. Ainsi tout ce qui se peut souhaiter pour concourir à la perfection d'une langue, a servi à celle des Grecs. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si elle a été portée à ce haut point d'excellence, qui la fait admirer de tous les Savans.

La Langue Grecque a encore un autre avanta-

ge

ge sur celles que nous connoissons : c'est que les Grecs ayant été les premiers inventeurs de la plûpart des Arts & des Sciences, au moins à nôtre égard ; ils ont aussi été les inventeurs de la plûpart des termes & des phrases nécessaires au langage des Sciences & des Arts. Car enfin, quoi qu'ils les ayent prises des Egyptiens, des Chaldéens & des autres, ce sont toûjours les Grecs qui les ont fournies aux Romains & à nous ; de sorte que les Romains ne se sont regardez eux-mêmes que comme leurs disciples dans les Arts & dans les Sciences, & ont emprunté d'eux la plûpart des locutions dont ils ont eu besoin pour en parler. Ce qui ne pouvoit pas manquer de donner aux Grecs un grand degré de superiorité au dessus des Romains, & par conséquent à la Langue Grecque sur la Romaine.

On peut encore ajoûter à l'avantage de la Langue Grecque, qu'elle étoit plus étenduë que la Latine. Ciceron même le reconnoît dans sa piece pour le Poëte Archias, lorsque pour faire valoir les ouvrages qu'il composoit, il dit que ses Vers porteroient plus loin la gloire du nom Romain, *Quod Græca leguntur in omnibus fere gentibus, Latina suis finibus exiguis sane continentur.* Peut-être aussi qu'il parloit ainsi pour servir à sa cause ; & toûjours par respect pour les Grecs qu'il consideroit comme ses Maîtres.

Les Romains ne s'apliquerent à l'étude des beaux Arts & des Sciences que fort tard. Ce que dit Ciceron dans l'Oraison dont je viens de parler, en y remarquant qu'alors l'Italie florissoit dans les Sciences & dans les Arts, le donne assez à connoître : *Italia tum plena Græcarum artium ac disciplinarum* ; car cela veut dire que dans les temps précedens ils y étoient fort peu connus. Ce qu'en avoient écrit auparavant un certain Amafanius & un Rabinius étoit si mal digeré, qu'il ne méritoit pas d'être

tre lû, comme le marque le même Ciceron dans son premier Livre des Questions Académiques.

Cette Nation fiere & ambitieuse ne commença donc à s'adonner aux Sciences que lorsqu'elle eut assouvi son ambition par la force des armes. Ce peu d'aplication des Romains aux Sciences avant le temps de Ciceron, fit que lorsque ce grand homme chercha à se consoler ou de ses propres disgraces, ou du mauvais état des affaires de la République dans l'étude de la Philosophie, il lui falut ou composer beaucoup de termes nouveaux, comme il le dit dans le Livre que je viens de citer, & encore ailleurs; ou bien les emprunter des Grecs, se contentant de les habiller à la Romaine; c'est-à-dire, de leur donner l'air de la Langue Latine.

Il dit dans ce Livre, qu'il tâchera de parler Latin autant qu'il le pourra, *enitar ut Latine loquar*, car c'est lui qui parle sous le nom de Varron. Et il y remarque de Brutus, qu'il parloit en Latin de la Philosophie d'une maniere si parfaite, qu'on n'avoit rien à désirer des Grecs sur les sujets qu'il traitoit. C'est aussi ce que Ciceron a tâché de faire, afin de rendre sa Langue aussi parfaite que la Grecque, & les Sciences aussi faciles & aussi familieres aux Romains qu'elles le pouvoient être aux Grecs. En effet, il étoit d'un homme de son esprit, de sa science & de sa réputation d'ôter à sa Nation cette ombre d'infériorité où elle étoit à l'égard des Grecs pour la Science & pour l'Eloquence; & de faire en sorte que s'ils surpassoient les Grecs en grands exemples, ils leur fussent au moins égaux dans la culture des Sciences.

C'est à quoi a visé Ciceron dans ses Livres Philosophiques, & même dans ses Traitez de Rhetorique, où l'on voit qu'il donne aux figures & aux Tropes autant qu'il peut des noms Latins: cependant il est certain que les Latins n'ont jamais cultivé

vé les Sciences avec tant d'assiduité & d'aplication que les Grecs; parce que leur genie ne les y portoit pas. Ce qui fait dire à Quintilien, que les Grecs avoient plus de science que les Romains, en mettant en même temps les Romains au dessus des Grecs par le mérite de la vertu, comme Ciceron l'avoit fait avant lui.

Ciceron néanmoins ni Varron qui écrivoit de son temps, n'ont pas encore fait tout ce qu'ils auroient pû pour enrichir leur langue, & la faire marcher de pair avec la Grecque, soit par trop de retenuë, soit par négligence, aimant souvent mieux se servir de termes Grecs qu'ils trouvoient tout prêts, que de se donner la peine de forger tous ceux dont ils auroient eu besoin, comme ont acoûtumé de faire presque tous ceux qui écrivent. Et de là vient que les langues dans lesquelles on a premierement cultivé les Sciences, conserveront toûjours au dessus des autres quelque avantage, par la seule raison qu'elles sont nées les premieres. C'est ce que veut dire Quintilien lorsqu'il s'exprime en ces termes. *Fingere Græcis magis concessum est, qui sonis etiam quibusdam & affectibus non dubitarunt nomina aptare, non alia libertate, quam qua illi primi homines rebus appellationes dederunt.*

Depuis Ciceron on n'a pas travaillé à faire ce qu'il avoit laissé imparfait. Les Romains qui ont traité des Sciences, ou bien en ont écrit en Grec, ou se sont servis de termes Grecs latinisez. Ainsi la Langue Latine n'est jamais parvenuë à l'abondance de la Grecque, & lui a toûjours laissé la gloire d'être la Langue des Sciences. Quoi qu'il eût été possible de faire dans la Langue Latine tout ce qui s'est fait dans la Grecque, Quintilien n'a pû s'empêcher de le dire, & de reconnoître que les Romains n'avoient pas assez bonne opinion d'eux-mêmes; que c'étoit par timidité & par une mauvaise défiance,

plutôt que par raiſon & par impuiſſance, que les Latins ne rendoient pas leur Langue auſſi riche que la Grecque. * *Iniqui judices adverſum nos ſumus, ideoque paupertate ſermonis laboramus.* Ce Rheteur (dis-je) n'a pû s'empêcher de parler ainſi, quoi qu'il faſſe toûjours paroître plus d'eſtime pour le Grec que pour le Latin, par le préjugé de cette opinion commune à tout le monde, que ce qui s'aprend par l'uſage n'eſt jamais ſi excellent que ce qui eſt le fruit d'une étude penible.

On peut dire de la Langue Françoiſe à l'égard de la Grecque & de la Latine, à peu près la même choſe que l'on vient de marquer de la Latine à l'égard de la Grecque. Nous avons regardé les Grecs & les Latins comme nos Maîtres, & nous n'avons preſqu'encore oſé nous conduire autrement que comme des diſciples. Nous craignons même tellement de nous affranchir du joug que l'on nous a impoſé au College, que nous n'avons pas la hardieſſe d'entreprendre de faire de nôtre Langue au moins ce que les Latins ont fait de la leur. Nous n'oſons nous en ſervir à toutes ſortes d'uſages, ni l'enrichir de tous les termes & de toutes les expreſſions dont nous aurions beſoin pour traiter de toutes choſes avec éloquence.

Il y a quelques années qu'un François eut bien la temerité de lui diſputer l'honneur de paroître dans les Inſcriptions publiques. Un des Meſſieurs de l'Académie Françoiſe fit voir à cette occaſion qu'elle n'eſt en rien inférieure à quelque langue que ce puiſſe être, & qu'elle peut recevoir toutes les perfections qui ſe rencontrent dans les langues les plus eſtimées. Et comme il s'agiſſoit des Inſcriptions & des Monumens publics, il montra par des raiſons très-ſolides, que celui qui vouloit que ces Inſcriptions ne ſe puſſent bien faire qu'en Latin, ne s'appuyoit

* *Lib. 2. c. 14. Lib. 8. c. 3.*

puyoit sur aucun fondement raisonnable, & que toutes ses grandes phrases ne contenoient que des raisonnemens pueriles.

Mais je croi que dans cet Ouvrage le défenseur de la Langue Françoise en a encore trop acordé à son averſaire; & qu'il ne s'étoit pas lui-même mis tout-à-fait au dessus des préjugez du College, comme on le verra dans quelqu'endroit ci-après: car en effet, on ne sauroit bien soûtenir l'honneur de nôtre Langue, que l'on ne pose pour principe l'égalité des langues; il n'y a que ce seul moyen de détruire les préventions où l'on peut être à l'égard des langues qui s'aprennent par l'étude.

Ce que j'ai dit jusqu'ici suffiroit pour prouver cette égalité. Si les sons considerez en eux-mêmes sont absolûment indifférens à signifier toutes sortes de choses & de pensées, toutes sortes d'êtres & de manieres d'êtres; il est certain qu'il n'y a ni chose, ni pensée, ni être, ni maniere d'être qui ne puisse s'allier avec quelque son que ce soit, & dans quelque langue que ce puisse être. S'il y avoit quelque langue qui le pût disputer aux autres, ce seroit sans doute l'Hebraïque. Une langue venuë immédiatement de Dieu poûroit avoir des perfections auſquelles aucune autre ne poûroit ateindre. Mais je ne bleſſerai point la Majesté du souverain Maître, qui a inspiré cette langue au premier homme, quand je dirai qu'il auroit pû faire de toutes les autres langues ce qu'il a fait de l'Hebreu; qu'il auroit pû y instruire les hommes de ses volontez, y reveler tous les Myſtéres, & y donner tous ses Commandemens de la même maniere qu'il l'a fait en Hebreu. Et l'Auteur de la Version que l'on apelle de Mons, s'est ce me semble mépris, lorsqu'il a dit dans sa Préface, que le François n'est pas susceptible des sens suspendus. Tout ce qui se fait dans une langue se peut faire dans toute autre.

Je

Je dirai même davantage, s'il est vrai que Dieu a revelé à Moïse & aux autres Prophetes des Mystéres qu'il vouloit qui fussent connus de tous les hommes, de tous les païs & de toutes les langues; puisqu'il vouloit que la connoissance de son nom fût portée par toute la terre; c'est une nécessité que tout ce qui est contenu dans l'Hebreu se puisse exprimer dans toutes les autres langues, que tous les hommes en puissent parler & en puissent écrire en toutes sortes de caracteres; autrement on pourroit dire, que Dieu auroit attaché les veritez, & par conséquent le salut des hommes à certains sons & à certains caracteres, ce qui seroit une rêverie digne de la Cabale. Mais enfin, il faut toûjours excepter cette langue, non à cause de sa nature, mais à cause de l'état où il a plû à Dieu de la mettre pour servir à ses Prophetes.

A la verité ç'auroit été un grand avantage pour le genre humain, que Dieu eût conservé cette premiere langue parmi tous les hommes, & qu'ils n'en eussent jamais parlé aucune autre; parce que l'usage ou la tradition vivante conservant toute l'énergie des termes & des façons de parler de cette langue, auroit facilité infiniment l'intelligence des veritez & des Mystéres que Dieu nous a voulu enseigner, & auroit empêché que les hommes se partageassent en tant de différentes opinions comme il ont fait à leur sujet. Mais il a plû à Dieu d'en user autrement pour punir les hommes de leur orgueil. La langue dans laquelle il a parlé aux Juifes de l'ancienne Loi, & celle de laquelle JESUS-CHRIST a conversé avec les hommes, se sont presque évanouïes de nôtre connoissance, puisqu'à dire le vrai, ce qu'on en peut savoir aujourd'hui n'est guere autre chose que des conjectures, lesquelles ne peuvent avoir de certitude que celle qu'elles tirent de l'analogie de la Foi, de l'autorité de l'Eglise qui con-

conserve cette Analogie, & des Versions de l'Ecriture. Tout cela s'est fait afin que l'homme superbe ne voyant aucune autre route assurée pour le conduire dans la Religion, apreme non à suivre ses prétendues lumieres, mais à se soumettre à une autorité que Dieu même a établie. Cela soit dit en passant pour faire sentir quelque chose de l'ordre de la providence de Dieu dans l'extinction de ces langues.

Il est donc certain & manifeste qu'aucune langue ne sauroit avoir d'avantage réel & absolu au dessus d'aucune autre langue, que toute langue peut être portée à un aussi haut point de perfection que toute autre langue; & par conséquent que tous les grands discours par lesquels on s'efforce de faire valoir le Grec & le Latin au préjudice de toutes les langues vivantes, ne prouvent que l'entêtement que nos Maîtres nous ont inspiré. *On ose* (dit un Critique) *mettre le François au dessus du Grec & du Latin*? J'avoue que c'est trop de mettre le Grec & le Latin au dessous du François. Mais c'est combattre ce sentiment par une très-foible raison, de dire, comme il fait, que *le François n'est qu'un petit rejetton de l'une & de l'autre.* Combien voit-on de rejettons surpasser en grandeur, en beauté & en fécondité l'arbre qui les a produits?

Mais les maximes générales sur lesquelles je me fonde pour réduire toutes les langues à l'égalité, ne suffiront peut-être pas encore pour dissiper les préventions des admirateurs des langues mortes. C'est pourquoi j'ai crû qu'il en faloit venir à l'examen de toutes les qualitez qui rendent le discours recommandable; c'est ce que je ferai dans le reste de ce petit Traité. Je montrerai que tout ce qui fait estimer les langues mortes, ou se trouve, ou se peut trouver dans toute autre langue. Le François me

sera

* M. Amelot sur Tacite.

ſervira d'exemple; & ce que je dirai du François ſe poûra apliquer à toutes les autres.

CHAPITRE X.

De la Clarté du Diſcours.

C'Eſt une maxime qui ne ſauroit être conteſtée par aucun de ceux qui ont tant ſoit peu examiné ce que c'eſt que la parole, & pour quelle fin elle a été donnée à l'homme, que la clarté fait le premier, & peut-être le ſeul veritable mérite du diſcours. C'eſt une verité que les Grammairiens & les Rheteurs ne ſe laſſent point de repeter. *Perſpicuitas orationis ſumma virtus*, (dit Quintilien.) En effet, ſi l'homme ne parle que pour ſe faire entendre, c'eſt-à-dire, pour rendre préſentes à l'eſprit d'autrui les mêmes idées qui ſont préſentes au ſien; nôtre premiere vûë & nôtre plus grande habileté doit tendre à nous exprimer d'une maniere ſi claire, qu'elle faſſe concevoir aux autres ſans obſcurité & ſans équivoque ce que nous avons conçû les premiers. Ariſtote même, tout obſcur que l'on veut qu'il ait été dans ſes livres, a regardé la clarté comme la principale partie de l'Orateur.

Car ſi nôtre diſcours n'eſt pas capable de faire comprendre nos penſées, qui le poûra faire? Quintilien dit, qu'un diſcours eſt fort vicieux quand il a beſoin d'interprete. * *Oratio vero cujus ſumma laus perſpicuitas, quam ſit vitioſa, ſi egeat interprete?* Mais même qui poûra être l'interprete d'un diſcours ambigu & obſcur? Celui qui le voudra interpreter aux autres, poûra ſe méprendre dans ſon interpretation; & enfin les autres ne ſeront pas obligez

* *Lib. 1. c. 6.*

gez de croire que l'interprete se soit expliqué plus clairement que l'Auteur.

Saint Augustin, qu'on peut mettre au premier rang entre les Rheteurs, fait tant de cas de la clarté du discours, qu'il ne doute point de la préferer à la pureté même, quand elles ne se peuvent rencontrer ensemble. Il vouloit qu'en parlant au peuple d'Afrique, dont les oreilles n'étoient pas faites à distinguer la prononciation d'*os* pour signifier la bouche, & celle d'*ós* pour signifier un os, on se servît du vieux mot *ossum* pour ôter tout équivoque; parce que (dit-il) la pureté du discours ne sert de rien quand elle empêche que celui qui l'écoute ne le puisse facilement comprendre. Ses paroles méritent d'être raportées. *Ossum potius quam os dicere, ne ista syllaba non ab eo quod sunt ossa sed ab eo quod sunt ora, intelligatur, ubi Afræ aures de correptione vocalium, vel productione non judicant. Quid enim prodest locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis;* cum *loquendi omnino nulla sit causa, si quod loquimur non intelligunt, propter quos ut intelligant loquimur.* Il loue les Interpretes de l'Ecriture d'avoir négligé cette pureté, pour donner une plus parfaite intelligence du sens des Ecritures, & d'avoir dit contre les règles de la Grammaire *sanguinibus* & *sanguinum.*

Sur ce fondement qu'on ne sauroit contester sans se déclarer contre la raison, plus un homme parle clairement, plus il parle bien; & par conséquent plus une langue est propre à la clarté du discours, plus elle est parfaite; plus elle s'éloigne des sens suspendus, ambigus & équivoques, plus elle mérite nôtre estime. Mais pour faire justice à toutes, elles sont toutes par elles-mêmes également susceptibles de clarté; & l'obscurité du stile n'est point le vice des langues dans lesquelles on écrit, mais celui des personnes qui écrivent. En toute

langue

langue ceux qui sont assez éloquens peuvent & doivent parler clairement.

Je n'en excepte pas l'Hebreu, tout obscur qu'il soit, dans le seul livre que nous ayons écrit en cette langue; parce que cette obscurité vient d'un ordre particulier de la providence de Dieu, & non du genie de la langue. L'Hebreu étoit clair à ceux qui le parloient, comme le François nous est clair à nous qui le parlons. Car enfin, s'il avoit été obscur dans l'usage ordinaire, comment les Hebreux auroient-ils pû former de societé & avoir commerce entr'eux? C'auroit été une plaisante chose, qu'il eût falu qu'un Hebreu eût étudié le langage d'un autre Hebreu pour comprendre ce qu'il auroit voulu lui dire. Quelle conversation, quel commerce entre des hommes qui ne se seroient parlé qu'en énigme d'une maniere ambiguë & équivoque?

Si nous exceptons donc les livres de l'Ecriture, & les Auteurs qui les ont écrits, & qui ont été conduits par une inspiration particuliere du Ciel pour les écrire comme ils ont fait; je dis qu'humainement parlant, tous ceux qui écrivent & qui ne suivent en écrivant que les lumieres de la nature & de la raison, écrivent avec le plus de clarté qu'il leur est possible. Comme naturellement l'on ne parle que pour se faire entendre de ceux qui sont présens; aussi naturellement l'on n'écrit que pour se faire entendre de ceux qui sont éloignez de nous par l'espace des lieux, ou qui le seront par l'espace des temps; & ce seroit la plus grande des folies de parler ou d'écrire pour ne pas être entendu. On ne mériteroit pas d'être ni écouté ni lû. Si nous sommes obligez d'étudier le langage des Prophetes qui nous parlent de la part de Dieu, les autres Ecrivains ne doivent pas prétendre se faire étudier de même. Quel homme peut-être assez élevé par sa science & par son esprit au dessus d'un autre homme,

me, pour se proposer à lui comme un oracle ?

On ne sauroit rien dire d'Aristote de plus desavantageux à sa reputation, que de prétendre qu'il ait écrit pour n'être pas entendu, comme on le lui fait dire à Alexandre son disciple. Il auroit mieux fait de s'épargner la peine d'écrire, que de ne le faire que pour être la torture des esprits. Mais il faut avoir des sentimens plus équitables de ce grand Philosophe, qu'on doit regarder comme le pere de la methode, & par conséquent de la clarté. Il faut atribuer la difficulté de l'entendre aux choses qu'il a écrites, & non à la maniere dont il les a écrites; & ce qu'il mandoit à son disciple ne vouloit dire autre chose, sinon qu'il seroit difficile d'entendre ses livres, à moins que d'avoir été instruit de vive voix par quelque Maître habile & versé dans sa Philosophie. C'est ce qu'on peut dire de tous les livres des Chefs de Secte, il faut être initié dans leurs mystéres pour les comprendre. La difficulté vient donc des choses & non du stile.

S'il y a eu des Philosophes qui ayent écrit obscurément de propos déliberé, comme Platon, qui marque dans sa lettre à Denis le Tyran, qu'il ne lui veut écrire de Dieu qu'en énigme, de peur que ceux qui pourroient voir sa lettre ne découvrissent ce qu'il en sait. Ces Philosophes ont voulu imiter les Prophetes que Dieu même dirigeoit pour écrire de cette maniere. * Clément Alexandrin montre fort au long que le stile énigmatique des Poëtes & des Philosophes est imité des Hebreux. Mais en cela ils ne sont pas excusables, puisque, comme je l'ai dit, l'on ne doit écrire que ce que l'on veut enseigner & découvrir à tout le monde. † *Intemperantis est scribere quod occultari velit.* Ainsi parle Ciceron.

Saint Clément, que je viens d'alleguer, a été blâ-

* *Strom.* 2. & 5. † *Acad. qu.* 1.

blâmé de n'avoir pas voulu s'expliquer clairement dans ſes Stromates; & il ne s'en excuſe que parce qu'il craignoit que les Philoſophes enflez de leur ſuffiſance & pleins de principes humains, n'abuſaſſent de la verité, ſi on la leur diſoit clairement. Et pour ceux qui avoient reçû la Foi, il diſoit qu'il leur ſeroit facile de tirer la verité de deſſous les voiles dont il l'avoit couverte. Cependant quelque choſe que l'on puiſſe dire pour juſtifier cette conduite, on ne le ſauroit: Car c'eſt expoſer ceux mêmes qu'on voudroit inſtruire, à prendre des erreurs pour la verité; c'eſt s'expoſer ſoi-même à être ſoupçonné d'erreur, choſe qu'un Auteur doit par deſſus tout éviter en écrivant.

Il eſt vrai que les Peres au temps que les Chrétiens étoient encore mêlez parmi les Payens, ne parloient pas clair de quelques-uns de nos Myſtéres, quand ils parloient en public & dans des aſſemblées où il ſe trouvoit des Payens ou des Catechumenes. Mais les fidéles entendoient fort bien ce qu'ils vouloient dire, parce qu'ils ſavoient très-bien ce que ſignifioient les paroles énigmatiques dont ils ſe ſervoient. Et ainſi cette obſcurité affectée des Peres dans ces occaſions; ne tombe pas ſur l'obſcurité vicieuſe du ſtile.

Je pourois dire encore, que ſouvent l'on attribuë aux Auteurs des obſcuritez qui viennent de ce que nous ne ſavons pas parfaitement la langue dans laquelle ils ont écrit. Il faudroit avoir la temerité d'un Critique de ces derniers temps, pour prétendre ſavoir le Grec auſſi-bien & même mieux qu'Ariſtote, quelque Ange ſans doute le lui avoit revelé. Si nous ne ſavons donc pas ni les choſes dont ont écrit quelques Anciens, ni les langues dans leſquelles ils ont écrit auſſi-bien qu'eux; c'eſt à tort qu'on leur reproche leur obſcurité; ils ne pouvoient pas empêcher que leurs écrits ne devinſſent

obscurs pour nous par les raisons que je viens de marquer, & par beaucoup d'autres qu'on pourroit alleguer.

J'ai dit toutes ces choses pour faire comprendre que les langues & que les Auteurs ne méritent nôtre estime qu'à proportion qu'ils sont intelligibles; quoi que pourtant il ne faille pas toûjours leur imputer leur obscurité, ni aux langues dans lesquelles ils ont écrit.

Or je voudrois bien que l'on me donnât quelque bonne raison pour montrer qu'on ne peut écrire ni parler dans quelque langue que ce soit aussi clairement que dans toute autre. Si chacun peut savoir parfaitement sa langue naturelle, chacun peut aussi parler & écrire dans sa langue avec la même clarté que les plus excellens Auteurs Grecs & Latins ont écrit dans les leurs. S'il y en avoit quelqu'une qui eût en cela quelque avantage au dessus des autres, je ne craindrois point de dire que ce seroit la Françoise. Au moins le peut-elle disputer à la Latine à cet égard, à cause de la netteté de sa construction, & de la situation naturelle de tous ses termes, comme nous le verrons dans la suite. Mais pour ne point faire de querelle, il suffit qu'elles aillent de pair.

Je ne saurois finir ce Chapitre sans donner ici un avis qui me semble important pour conserver la beauté de nôtre langue. Jusqu'ici on s'est étudié à la simplicité & à la naïveté qui sont les fondemens de la clarté; j'aprehende que l'on ne se lasse de cette simplicité, & que l'on ne tombe dans le mauvais goût de certains Ecrivains dont parloit Quintilien, qui étoient persuadez qu'une chose étoit dite avec beaucoup d'esprit & d'élegance quand on avoit besoin d'interprete pour l'entendre. * *Persuasit multos jam ista persuasio, ut id jam*

* *Lib. 8. c. 2.*

jam demum eleganter & exquisite dictum putent, quod interpretandum sit, mesurant la subtilité & la finesse de leur esprit par celle qu'il faut avoir pour les comprendre. * *Ingeniosè, si ad intelligendos nos opus sit ingenio.* L'Empereur Auguste a traité d'insensez ceux qui parlent plus pour se faire admirer que pour se faire comprendre, ‡ *quos mirentur potius homines quam intelligant.* On peut dire que la clarté est un des caracteres de nôtre langue, tâchons de la conserver.

CHAPITRE XI.

De la pureté du Discours.

UNe des qualitez du discours qui contribuë davantage à le rendre clair & intelligible, & à former dans l'esprit des auditeurs des idées parfaitement semblables à celles qui sont dans l'esprit de celui qui parle, c'est la pureté des termes; mais il faut savoir ce qui fait cette pureté, & pourquoi on lui a donné ce nom. Selon les Maîtres de l'art cette pureté consiste premierement dans l'élegance ou le choix des termes & des façons de parler les plus capables de faire concevoir aux autres les choses dont nous parlons avec la même distinction, la même clarté & la même précision que nous les avons conçûës les premiers. Secondement, elle consiste dans la Syntaxe ou la construction des mots, lesquels se doivent toûjours acorder avec ceux ou qui les precedent ou qui les suivent selon les règles de la Grammaire.

Voilà, ce me semble, ce qui produit toute la pu-

* *Ibid. c.* 1. † *Sueton. in Aug.*

pureté du langage; & je croi qu'on l'apelle de ce nom, à cauſe qu'un tel langage preſente à l'eſprit des idées très-pures des choſes; c'eſt-à-dire, qu'il les fait voir ſans mélange, ſans équivoque, & ſans ambiguité, parfaitement diſtinctes & ſeparées de toutes les autres choſes; en un mot, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, ou que l'Auteur les a conçûës ou imaginées.

Pour mieux entendre ceci, il faut ſavoir encore ce qui fait l'élegance. On diſtingue les termes & les façons de parler en propres & figurées; les termes propres ſont ceux qui ſont pris dans la ſignification, à laquelle ils ont été premierement atachez; & les termes figurez ſont ceux qui dans leur premiere inſtitution ſignifient autre choſe que ce qu'on leur veut faire ſignifier dans le lieu où on les employe. C'eſt ainſi qu'en parle Quintilien. * *Propria ſunt verba cum id ſignificant in quod primum deſtinata ſunt, tranſlata cum aliam naturæ intelligentiam, aliam loco præbent.* La même notion convient aux façons de parler propres & figurées. On les apelle propres lors qu'on leur fait ſignifier ce qu'elles ſignifioient dans leur origine; & figurées ſi on les prend dans un autre ſens. Or les termes propres & figurez ſervent également à l'élegance du diſcours; les propres font concevoir les idées naturelles des choſes; les figurez ſervent à rendre les idées plus vives & plus lumineuſes, & à donner des ſentimens plus grands & plus nobles de la choſe dont on parle; parce que ces termes figurez ſont ordinairement pris des choſes plus connuës & plus eſtimées, afin de faire connoître & eſtimer davantage celles dont il s'agit.

Les termes figurez ont été premierement inventez pour la néceſſité, & parce que les propres manquoient; mais dans la ſuite on s'en eſt ſervi non ſeule-

* *Lib.* 1. *c.* 5.

seulement pour la nécessité, mais encore pour le plaisir, & afin de rendre le discours plus agréable par la varieté. * *Translata verba necessitas genuit, post autem delectatio celebravit.* Et l'on parle élegamment & purement quand on sait se servir à propos des uns & des autres, qu'on les mêle selon qu'ils sont plus propres à faire les effets que nous nous proposons; en un mot, à instruire & à persuader.

Or il n'y a point de langue dans laquelle ces sortes de termes & d'expressions ne se trouvent ou ne se puissent trouver. Et par conséquent, il n'y en a point où l'on ne puisse parler très-purement & très-élegamment. Si cette langue n'est pas encore assez riche & assez abondante pour fournir des mots & des phrases propres & figurées, elle peut être enrichie par les soins des personnes savantes & spirituelles.

Quelques Auteurs veulent que l'élegance du discours vienne de son élevation au dessus du langage populaire; mais quand cela seroit vrai, il n'y a point de langue où l'on ne puisse se former un stile différent de celui du peuple pour parler dignement des choses que l'on traite.

Car enfin, si le Grec & le Latin ont des locutions propres pour signifier une telle chose, pour peindre un tel mouvement, pourquoi voudroit-on que le François, par exemple, n'en pût avoir de semblables? Pour bien nommer les choses, pour bien exprimer les pensées & les mouvemens de l'ame, il ne faut que les bien concevoir, & s'en former des idées claires & distinctes; alors on ne pourra manquer de les revêtir d'expressions justes, naturelles, & même grandes & nobles. Socrate disoit, que l'on parloit toûjours bien de ce que l'on savoit bien. * *Omnes in eo quod scirent satis esse eloquentes.*

* Cic. de Orat. 3. † Cic. de Orat. 1.

quentes. Ainſi pour diſputer à une langue l'avantage de pouvoir ſervir à bien parler des choſes, il faudroit premierement diſputer aux hommes qui la parlent la faculté de bien penſer; car s'ils peuvent penſer auſſi bien que les Grecs & que les Latins, il ſera impoſſible qu'ils ne parlent auſſi-bien que les Grecs & que les Latins. Quand il ſeroit donc vrai que le François ne ſeroit pas encore dans cet état, il n'y a rien qui empêche de l'y pouvoir mettre. S'il n'eſt pas encore ſuffiſamment fourni de mots & de façons de parler, on en peut faire comme les Grecs & les Latins en ont fait. Il ne faut point craindre les mauvais Critiques qui ſe choquent d'un mot nouveau.

La pureté ſe peut donc trouver dans toutes les langues, puiſque tous les hommes peuvent penſer auſſi juſte les uns que les autres. Mais à propos de la pureté, je ne ſaurois m'empêcher de faire remarquer ici la fauſſe délicateſſe des Savans à l'égard du langage de l'Ecole & de celui du Palais; il n'y a rien que l'on ne diſe pour faire comprendre le mépris que l'on a pour l'un & pour l'autre; & il n'y a point d'écrivain qui ſe pique tant ſoit peu de politeſſe, qui ne tâche de s'en éloigner, ou qui n'ait une eſpece de honte de s'en ſervir quand la néceſſité l'y contraint.

Je cherche la raiſon de cette averſion & de ce mépris, & je ne la trouve point: car ſi tous les Arts & toutes les Sciences ont leur langage propre, un langage que tout le monde aprouve, & dont on ne manque point de ſe ſervir quand on en veut parler. Je demande pourquoi on veut que l'Ecole & le Palais n'ayent pas le leur? Il eſt même tellement néceſſaire que les Sciences & les Arts ayent leurs mots & leurs façons de parler particulieres, que ſi elles n'en avoient que de communes, on ne les connoîtroit qu'imparfaitement, puiſqu'il n'y a que

les locutions propres & particulieres qui donnent des idées claires & préciſes des choſes dont on traite. Or ce n'eſt pas entendre ce qui fait la pureté & l'elegance du diſcours que de prétendre qu'il n'y en ait pas dans ces façons de parler. Il eſt certain au contraire, qu'il y en a autant que l'on en peut ſouhaiter; & que l'on ne ſauroit parler ni plus purement ni plus élegamment, puiſque l'on ne ſauroit ſe faire ſi bien entendre par aucun autre langage. Il eſt ſi vrai que l'on ne ſauroit ſe faire bien entendre par d'autres termes, que certains Ecrivains modernes Latins & François, après avoir tourné long-temps pour exprimer ce qu'ils veulent dire, en viennent enfin aux termes de l'Ecole; qu'ils ont ſoin pourtant d'acompagner toûjours de quelque excuſe. Mais cette excuſe ne ſert qu'à faire voir la fauſſeté ou de leur délicateſſe propre, ou de celle des perſonnes pour qui ils écrivent. Si ces termes ne ſont pas bons pour ſignifier ce que l'on veut dire, pourquoi s'en ſert-on? & s'ils ſont en effet les meilleurs que l'on puiſſe employer, puiſque l'on eſt enfin forcé de s'en ſervir pour donner la derniere préciſion à ſa penſée, pourquoi en a-t-on une eſpece de honte? C'eſt autoriſer la mauvaiſe délicateſſe des Grammairiens & des précieuſes ridicules, que de faire des excuſes quand on parle comme on doit parler; & on parle comme l'on doit parler, quand on ſe ſert des termes propres aux Sciences & aux Arts dont on parle.

Enfin, le langage de l'Ecole & du Palais n'eſt pas plus barbare que celui de tous les autres Arts. Il a été inventé avec raiſon comme tous les autres, & il n'y a pas plus de raiſon de le mépriſer que tous les autres, ſi ce n'eſt peut-être que l'on a de l'averſion pour la chicane de l'Ecole & du Palais; mais cela ne fait rien au langage. C'eſt le P. Beſnier qui m'a fait naître la penſée de faire cette réflexion,

flexion, à cauſe de ce qu'il dit contre le Stile du Palais dans la Préface qu'il a miſe à la tête des Etymologies de Monſieur Ménage. *La chicane* (dit-il) *a inventé ce langage épineux pour ſe mettre à couvert du bon ſens & de l'équité qu'elle redoute, elle s'eſt retranchée dans des termes inconnus qui ſervent comme d'azile à l'ignorance & à la mauvaiſe foi.* La chicane abuſe de ce langage, mais il n'eſt pas de ſon invention ; il eſt l'ouvrage des Légiſlateurs, des Juriſconſultes & des Praticiens. Ce Pere ne témoigne donc pas aſſez de diſcernement lorſqu'il parle ainſi. On peut juger par ce que je viens de dire, qu'il ſe peut trouver des opinions généralement reçûës, qui ſont pourtant très-fauſſes.

Je reviens au ſujet de ce Chapitre. Si dans toutes les langues on peut parler avec élegance, on peut de même dans toutes ſuivre les règles de la conſtruction. Il y a de ces règles qui ſont communes à toutes les langues, il y en a de particulieres ; qu'on les obſerve toutes exactement, & l'on parlera purement.

Il eſt donc certain qu'aucune langue ne ſauroit l'emporter au deſſus d'une autre pour la pureté & l'élegance, au moins au jugement de ceux qui voudront faire uſage de leur raiſon, & qui ne ſe laiſſeront pas ébloüir par les grandes phraſes que l'on employe ordinairement pour exagerer l'élegance du Grec ou du Latin au mépris du François.

CHAPITRE XII.

De la netteté du Diſcours.

LA netteté eſt encore une perfection du diſcours, laquelle on cherche principalement pour la clarté. Or cette netteté réſulte de la juſteſſe de ſa

compoſition; c'eſt-à-dire, de l'ordre & de l'arangement des mots dans les phraſes, & de l'arangement de ces phraſes dans les periodes; parce que quand chaque mot & chaque phraſe ſont placez juſtement où ils le doivent être, pour faire leur fonction, le diſcours ne ſauroit manquer d'être clair & intelligible; puiſqu'alors chacune de ſes parties contribuë autant qu'elle le doit à le faire comprendre. Au lieu que lorſque la compoſition eſt embaraſſée, que les mots & les phraſes ſont hors de leur ſituation naturelle, il eſt néceſſairement obſcur, ambigu & équivoque; parce que l'on a de la peine à découvrir le raport de toutes ſes parties entr'elles, & même ſouvent un tel diſcours fait tout un autre ſens que ne vouloit l'Auteur. *Vitanda in primis ambiguitas.*

On peut comparer les mots & les phraſes, dont un diſcours eſt tiſſu, aux pierres dont on veut compoſer un Ordre d'Architecture, ou aux pieces d'un corps de Charpente; ſi chaque pierre ou chaque piece de bois n'eſt jointe avec celles avec leſquelles elle le doit être, elle ne fera point l'effet qu'a voulu l'Architecte ou le Charpentier, mais un effet tout contraire.

La régularité de la conſtruction ou la Syntaxe eſt encore une des cauſes de la netteté: car ſi on ne voit pas le raport du nominatif avec ſon verbe, de l'adjectif avec ſon ſubſtantif, &c. il eſt impoſſible d'apercevoir le ſens, & les fautes de Syntaxe bleſſent également la netteté & la pureté.

Or voici pourquoi on apelle netteté la perfection qui réſulte de l'ordre naturel des parties du diſcours & de la régularité de ſa conſtruction. Ce mot vient du Latin *nitere*, qui ſignifie *reluire*, c'eſt-à-dire, réfléchir beaucoup de lumiere. Et on ſe ſert de ce terme pour marquer l'impreſſion que font ſur nos yeux les corps polis & ſans tache, leſquels à cauſe

de

de la politeſſe de leur ſurface, refléchiſſent une grande partie de la lumiere qu'ils reçoivent. Ainſi un diſcours dont tous les mots ſont dans leur ſituation naturelle & regulierement conſtruits, dont chaque membre eſt dans ſon ordre; n'ayant ni tache ni irregularité, ne ſauroit manquer de réfléchir toute ſa lumiere; c'eſt-à-dire, de porter dans l'eſprit de l'auditeur, tout ce que l'Auteur y a voulu renfermer de ſens. L'on ne pouvoit donc mieux faire comprendre cette perfection du diſcours que par le terme de netteté: *Eloquii nitor.*

Or il n'y a point de cauſe qui empêche de donner de la netteté au diſcours dans quelque langue que ce ſoit; puiſqu'il n'y en a point qui empêche que l'on place bien ſes mots & ſes phraſes, ni que l'on obſerve exactement les règles de la Syntaxe. S'il y a des langues préferables pour la netteté à d'autres langues, ce ſont celles qui demandent que les mots ſoient dans leur ordre naturel; c'eſt-à-dire, qu'ils ſuivent dans le diſcours le même ordre qu'ont les idées dans la penſée. Mais il n'y en a point qui ne demande cet ordre naturellement. Si les langues ne ſont données à l'homme que pour produire les penſées au dehors, elles doivent toutes naturellement ſuivre l'ordre des penſées, & chaque mot ſe doit préſenter dans le rang, auquel ſe préſente l'idée qu'il ſignifie. Et ſi l'artifice a produit un autre arangement dans quelque langue, il a corompu la nature & gâté le langage.

C'eſt pourtant ce que tous les Rheteurs, & ſur tout les Poëtes, ont fait dans le Latin; ils ont renverſé & broüillé l'ordre des mots pour trouver une cadence plus agréable à l'oreille: mais cet artifice eſt mal entendu; la cadence ou le nombre n'étant nullement comparable à la netteté, ils ne devoient rien faire pour ce nombre qui

nuisit à la netteté. Il n'eſt pas même avantageux à la Langue Latine de lui avoir cherché un nombre dans une compoſition ſi contraire à la nature, cela fait voir que naturellement elle manquoit de nombre.

Quintilien dit en quelqu'endroit, que rien ne nuit davantage à la clarté du diſcours, que l'embarras ou la broüillerie des mots qu'il apelle *miſtura verborum*. Après avoir parlé des vices qui rendent le diſcours obſcur, il dit que cette broüillerie eſt le plus grand de tous, *quibus adhuc pejor eſt miſtura verborum*. Je m'étonne qu'il ait parlé de ce vice ſans s'apercevoir qu'il condamne par là tous les Auteurs Latins, où ce vice regne preſque par tout. Et ce qui ſurprend davantage, c'eſt qu'il donne pour exemple de cette compoſition brouillée ce Vers de Virgile,

Saxa vocant Itali, mediis quæ in fluctibus, aras.

Car ſi l'arangement de ces mots lui paroît trop embarraſſé, la Proſe Latine des meilleurs Auteurs eſt pleine de ces embarras. Il n'y a point de page dans Ciceron, où l'on n'en puiſſe trouver pluſieurs exemples dans ſes Pieces même, qui demandent un diſcours plus uni & plus ſimple : pour les Vers, on eſt moins ſurpris, à cauſe de la contrainte des meſures. On rencontre à chaque pas dans Horace de ſi grandes confuſions de mots, qu'il eſt impoſſible d'apercevoir ce qu'il veut dire que l'on ne remette chaque mot dans ſa place naturelle. Mais Monſieur le Laboureur a fait voir aſſez au long les avantages de la conſtruction directe & naturelle de la Langue Françoiſe, au deſſus de la conſtruction renverſée & broüillée de la Langue Latine, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

Ce-

Cependant, comme je l'ai dit, ce n'est pas à la Langue Latine qu'il faut faire ce reproche, c'est aux Auteurs qui ont trop cherché d'artifice : car je ne saurois croire que les Romains parlassent ordinairement de cette maniere. Les hommes naturellement parlent comme ils pensent. Il est donc manifeste que cette construction est l'ouvrage de l'art, & l'art est toûjours mal entendu quand il nuit à la nature, tout son but doit être de l'imiter. Pour bien parler, & pour bien écrire, il faut parler comme l'on pense, & écrire comme l'on parle. Mais si cette langue n'étoit pas assez harmonieuse avec une construction simple & naturelle, il valoit beaucoup mieux la laisser dans sa simplicité que de lui chercher une harmonie si exquise aux dépens de la netteté, puisque tout ce qui nuit à la clarté, ne sauroit jamais être qu'un vice.

Mais ce qui est merveilleux, c'est que tant de Rheteurs & de Grammairiens admirent cette construction. Je l'ai vû loüée dans un Moderne, à cause qu'elle tenoit l'ame en haleine & atentive jusqu'à la fin de la periode, afin de concevoir tout ce que l'Orateur vouloit dire. Mais il ne paroît aucune solidité dans cette raison : car de quelque maniere que se fasse la construction, soit selon, soit contre l'ordre naturel, toûjours ou l'auditeur ou le lecteur atendent la fin de la periode avant que de former leur pensée, *& enim expectans aures, ut verbis colligatur sententia*; c'est ce qui fait que les periodes trop longues sont fatigantes dans nôtre Langue aussi-bien que dans la Latine, quoi que nôtre Langue arange si naturellement les mots. En effet, si le sens n'est complet qu'à la fin de la periode, c'est une nécessité d'aller jusqu'à la fin aussi-bien en François qu'en Latin pour en juger. Par exemple, quand je lis ce commencement de l'Epître Dédicatoire de Monsieur de Vaugelas.

Monſeigneur, ce petit Ouvrage a ſi peu de proportion avec la grandeur de vos lumieres & de vôtre dignité, que je n'aurois jamais eu la penſée de vous l'offrir, ſi vous ne m'aviez fait l'honneur de me témoigner que vous ne l'auriez pas deſagréable. Mon eſprit ne ſe repoſe pas plus, & ne forme pas plus ſon jugement avant que d'avoir tout entendu, que lorſque je lis le commencement du premier livre *de finibus* de Ciceron, *Non eram neſcius, Brute, cum quæ ſummis ingeniis, exquiſitâque doctrinâ Philoſophi Græco ſermone tractaviſſent, ea litteris Latinis mandaremus, fore ut hic noſter labor in varias reprehenſiones incurreret.* L'ame eſt de part & d'autre également atentive, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenuë à la fin de ces periodes, dont la premiere ſuit l'ordre de la conception, & l'autre ne le ſuit pas.

On poûroit bien faire remarquer d'autres défauts dans la conſtruction des Latins, par exemple, les Vers dans leur Proſe; on les doit pardonner au François, parce que ſa conſtruction eſt ſimple & naturelle, mais on ne les peut pas pardonner au Latin, dont la conſtruction eſt étudiée & recherchée.

Mais il ſuffit qu'il demeure pour conſtant qu'il n'y a point de Langue où l'on ne puiſſe naturellement ranger ſes mots & les acorder regulierement, & où l'on ne puiſſe par conſéquent parler avec cette netteté, qui eſt toûjours acompagnée de la clarté, & avec une certaine naïveté qui ne manque jamais de plaire. Quand un homme voit clairement ce qu'il veut dire, quand les penſées ſont bien ordonnées, ſon diſcours ſuit l'ordre de ſes penſées, & les mots prennent naturellement leur place. Or la netteté de l'eſprit & de la conception n'eſt pas un don qui ſoit particulier aux hommes ou d'un païs ou d'une langue; il eſt commun aux hommes de tous les païs & de tou-

tes.

res les langues, & la netteté du ſtile par conſéquent.

CHAPITRE XIII.

De l'abondance des Langues.

COmme les Langues ne ſont données aux hommes que pour marquer ce qu'ils penſent des choſes, leur richeſſe & leur abondance vient de la multiplicité des choſes que connoiſſent les hommes, & des penſées qu'ils ont à leur occaſion; les Savans & les perſonnes de grand eſprit qui méditent & aprofondiſſent les matieres, étant preſque toûjours obligez d'inventer des mots par les beſoins qu'ils en ont, afin de ſe faire entendre, comme nous l'avons déja dit. Et cette abondance ſert encore infiniment à la clarté, rien ne rendant un diſcours plus équivoque & plus ambigu, que lorſque les mêmes mots y ſont pris en des ſens différens, & une langue ſeroit parfaitement claire, ſi chaque choſe & chaque idée avoit ſon terme & ſon expreſſion propre.

Or il eſt évident que l'on peut faire dans une langue tout autant de mots qu'il y en peut avoir dans une autre : car il n'y en a point dont la nature repugne à cette invention: Il ne lui faut que des hommes ſavans & ſpirituels. S'il n'y a point d'hommes dont les connoiſſances ne puſſent s'étendre auſſi loin que celles de tous les autres; il n'y a point auſſi de langue qui ſoit contrainte de demeurer dans ſa pauvreté.

Quand les Romains s'apliquerent à la Philoſophie, ils s'aperçurent auſſi-tôt que les termes leur manquoient. Ils en prirent beaucoup des Grecs,

& ils en firent quelques-uns, comme avoient fait les Grecs avant eux. C'eſt ce que dit Ciceron; *Dabitis enim ut in rebus inuſitatis quod Graci ipſi fecerunt, à quibus hac tamdiu tractantur, utamur verbis interdum non audiis*; parce que (ajoûte-t'il) c'eſt une choſe commune à tous les Arts qu'ils ayent leur langage propre; & c'eſt une néceſſité ou de leur faire de nouveaux mots, ou de leur en emprunter d'ailleurs: * *Et id quidem commune omnium fere eſt artium, aut enim nova ſunt rerum novarum faciendæ nomina, aut ex aliis transferenda.* Voilà ce qui arive à tous ceux qui commencent d'écrire des Arts & des Sciences en quelque langue que ce ſoit, n'y ayant point encore de termes ni de phraſes conſacrées à l'uſage de ces Sciences ou de ces Arts, *quæ enim res apud nos non erant earum nomina non poterant eſſe uſitata.*

Mais ſi c'eſt une néceſſité de compoſer des locutions & des phraſes nouvelles dans une langue, pour y traiter des choſes dont on n'y a point encore traité; je ne ſai d'où peut venir que les hommes ſoient ſi délicats à l'égard de la fabrique des mots, & que l'on en faſſe un ſi grand myſtére. Un Grammairien diſoit autrefois qu'un Empereur avec toute ſa puiſſance ne pouvoit pas donner droit de bourgeoiſie à un mot. Cela ſe peut veritablement bien apeller une puerilité. Il ne s'agit point en cela de puiſſance ni d'autorité, mais de raiſon. Quand un mot eſt fait à propos, & pour le beſoin que l'on en a, il doit être favorablement reçû, comme un ſigne néceſſaire pour ſe faire bien entendre ſur les matieres dont on veut parler. Et l'on eſt obligé à celui qui en eſt l'Auteur, comme on l'eſt à un homme qui a inventé quelque nouvel inſtrument néceſſaire à la Méchanique. Ce diſcours étoit donc une pure vanité de ce Gram-

mai-

* Acad. 2. 2.

mairien, qui vouloit faire connoître à un Empereur que sa puissance ne dominoit pas sur les esprits comme sur les corps; & il auroit bien mérité que ce Prince lui eût fait un peu sentir de sa mauvaise humeur, pour la sotte vanterie qu'il lui avoit voulu faire de la liberté de ceux qui se mêlent d'ordonner dans l'empire des lettres.

Ciceron s'y connoissoit mieux que ce Grammairien, lorsqu'il disoit à * Varron, qu'il mériteroit beaucoup de ses Citoyens, s'il les enrichissoit non seulement de nouvelles connoissances, mais encore de nouveaux mots, & qu'ils ne craindroient point de s'en servir après lui, lorsqu'ils en auroient besoin. *Tu vero, inquam, Varro, bene etiam meriturus mihi videris de tuis civibus, si eos non modo copia rerum auxeris, ut effeciſti, ſed verborum; audebimus ergo novis verbis uti, te Auctore, ſi neceſſe fuerit.* Mais qui pourra lire ces paroles de ce grand Orateur sans être dans le dernier étonnement, de voir la crainte scrupuleuse de nos meilleurs Auteurs sur ce Chapitre. Monsieur de Vaugelas ne se lasse point de dire, qu'il ne nous est pas permis de faire des mots nouveaux; que si Horace en a donné la permission, c'est aux Latins, & que nous n'en devons pas user; parce que nôtre langue est beaucoup plus modeste & plus retenuë. Le Traducteur moderne de ce Poëte s'en explique de la même maniere. Voici ses paroles.

Licuit ſemperque licebit
Signatum præſente nota procudere verbum.

Tout ce qu'Horace dit ici des mots nouveaux nous est inutile pour nôtre langue, où nous n'avons pas la liberté d'en former. Jamais langue n'a été si sage ni si retenuë que la nôtre.

* *Ibid.*

Je ne sai pas sur quelle règle de Grammaire, de sageſſe ou de politique ſe fondent ces Meſſieurs, pour parler ainſi. Croyent-ils que la Grammaire ou la Rhetorique défendent d'enrichir nôtre langue; que ce ſoit ſageſſe à nous de demeurer dans l'impuiſſance de nous exprimer auſſi parfaitement que nous le voudrions & que nous le pourions; enfin, les Magiſtrats ont-ils fait quelque Ordonnance pour nous ôter une liberté que nous avons de droit naturel; puiſque le langage nous eſt donné pour ſervir à nôtre intelligence autant qu'il le peut? Nôtre langue n'a point en cela un autre genie que toutes les autres langues; le principe d'Horace leur eſt commun à toutes; & la retenuë & la ſageſſe dont la loüent ces Meſſieurs, n'eſt qu'une mauvaiſe crainte dans laquelle on s'entretient mal à propos; puiſqu'elle eſt également préjudiciable à l'avancement des Sciences & des Langues. Car le moyen que les Sciences faſſent du progrez, s'il n'eſt pas permis aux Savans de ſe former des termes & des façons de parler propres pour faire connoître leurs nouvelles découvertes. Le moyen encore que les langues ſe perfectionnent, ſi on demeure dans cette retenuë? Cela ſoit dit pourtant avec le reſpect que nous devons à Meſſieurs nos Maîtres.

Il n'y a donc point de bonne raiſon pour condamner ceux qui oſent inventer quelques mots dont ils ont beſoin, pourvû qu'ils le faſſent avec jugement, avec diſcretion, & ſelon les règles que l'on doit garder dans cette diſpoſition, *Signatum præſente nota.* On a reproché à feu Monſieur Ménage qu'il s'étoit vanté d'avoir fait *Profatum*. Veritablement s'il en parloit pour en tirer de la gloire, il méritoit d'en être raillé; car c'eſt un ſujet bien mince de ſe glorifier de la compoſition d'un mot, & il n'y a point de ſi petite invention qui ne mérite davantage de loüange. Mais s'il en parloit

loit ſeulement, pour dire que l'on n'avoit point dans nôtre langue de mot pour ſignifier un Auteur qui compoſe en Proſe, comme Poëte ſignifie un homme qui compoſe en Vers, & que l'on pourroit ſe ſervir de celui de *Proſateur*; il faloit recevoir ce mot, ou en faire un meilleur qui ſignifiât mieux, & qui eût plus l'analogie Françoiſe. Mais rejetter un mot & le mépriſer, ſans en avoir aucun autre pour ſignifier ce qu'il ſignifie, rien ne paroît plus contraire à la raiſon, & ne fait mieux voir la ridicule jalouſie des Ecrivains: Mais enfin, auroit-on mis nôtre langue au point qu'elle eſt aujourd'hui, ſi on s'en étoit tenu aux règles de ces Meſſieurs?

Il faut donc ou que nous renoncions à perfectionner nôtre langue & à l'enrichir, ou que nous faſſions un acueil favorable aux mots nouveaux. Mais à qui ſera-ce, (me dira-t-on) à compoſer ces mots? Platon ne veut pas qu'un chacun en faſſe à ſa fantaiſie, parce que ce ſeroit le moyen de mettre une ſi grande confuſion dans la langue, que les hommes ne s'entr'entendroient pas; chacun forgeant des mots, & s'en ſervant comme il lui plairoit. * *Profecto ſi daretur cuique arbitrio & demere & addere, magna utique eſſet licentia, & quodlibet nomen cuique rei unuſquiſque tribueret.* C'eſt donc aux Savans qu'il en faut laiſſer l'autorité; c'eſt à ceux qui écrivent & qui s'aperçoivent en écrivant que la langue manque de certains termes qui leur ſeroient commodes, & faute deſquels ou ils ne s'expriment qu'imparfaitement, ou ils ſont obligez d'avoir ſouvent recours à des circonlocutions, qui alongent beaucoup le diſcours & le rendent enfin ennuyeux.

On ne diſpute pas aux artiſans le pouvoir de faire tous les outils & tous les inſtrumens dont ils ont

be

* *In Cratyl.*

beſoin pour la fabrique de leurs ouvrages. On ne doit pas non plus diſputer aux Savans le pouvoir de faire les termes qui leur ſont néceſſaires. Mais ne ſont-ce pas les Artiſans mêmes qui ont fabriqué la plûpart des termes de leur Art, ſoit les noms de leurs ferremens, ſoit ceux de toutes leurs différentes manieres de travailler? Qui eſt-ce, par exemple, qui a inventé tous les différens termes de l'Agriculture, tous les divers noms qui marquent la qualité des terres & les effets des influences des aſtres ſur les plantes & ſur les fruits? Ce ne ſont point d'autres que les païſans; on ne s'eſt point aviſé de les chicaner ſur ce droit, on ſe ſert de leurs termes, & l'on fait bien de s'en ſervir, parce qu'ils ſignifient très-bien ce qu'ils veulent dire. Je dirai la même choſe de tous les Artiſans.

Pourquoi un Ecrivain habile & judicieux n'auroit-il pas la même autorité? Il n'y a perſonne qui le puiſſe mieux faire que lui, parce que perſonne ne connoît mieux ſon ouvrage, ni ce qu'il penſe de nouveau ſur un ſujet que lui, ni qui ſache par conſéquent ſi bien que lui le beſoin qu'il a des locutions & des phraſes nouvelles; quand ce ne ſeroit que pour varier ſon diſcours, & pour l'empêcher de devenir dégoûtant par une repetition continuelle des mêmes ſons.

Il eſt vrai qu'il y a des règles à garder, comme on l'a marqué ci-deſſus. 1. Il ne faut point qu'il paroiſſe en cela de vanité; il faut au contraire que l'on s'aperçoive que ce ſoit la néceſſité toute pure qui a contraint l'Auteur à la compoſition de ce terme. 2. Il ne faut pas forger ce mot par un pur caprice & au hazard; il faut ou le chercher dans les autres langues connuës, comme dans le Grec ou dans le Latin, ou le prendre de la nature de la choſe, comme on a fait triangle, à cauſe de ſes trois angles, ou le tirer de quelqu'autre qui ait du rapport

raport & de la reſſemblance avec celle dont nous parlons, comme on a fait lunette de Lune, autrement ce mot ne ſeroit pas entendu. 3. Il faut conſulter le genie de ſa langue pour lui donner une prononciation & une terminaiſon convenable. Quand on ſuivra ces règles & les autres qu'il plaira aux Maîtres de l'Art de nous preſcrire, je ne croi pas que qui que ce ſoit ſe doive formaliſer de l'invention d'un mot, ni faire le procès à l'inventeur, ainſi que de mauvais Critiques l'ont fait à feu Monſieur Ménage, comme s'il eût commis un crime. Si un mot nouveau paroît dur d'abord, l'uſage ne ſauroit manquer de l'adoucir. * *Quæ primo dura viſa ſunt uſu molliuntur.*

Mais je dirai ici en paſſant, que l'on devroit toûjours tâcher de rendre les mots propres à la langue dans laquelle on les fait, autant qu'on le peut. Je veux dire que l'on doit rendre leur compoſition Françoiſe; ſi c'eſt en François que l'on veüille faire les mots, en prenant dans le François même les mots néceſſaires pour faire celui dont on a beſoin: comme l'on a fait le mot triangle dont je viens de parler, de ces mots trois angles, qui ſont tous deux François; ou ſi Meſſieurs les Etymologiſtes le veulent ainſi du mot Latin *Triangulus*. Mais enfin, de quelque part que vienne le mot *Triangle*, il eſt meilleur que Trigone; parce qu'il eſt plus François. Ainſi en faudroit-il uſer dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, afin de rendre les préceptes & les notions plus intelligibles. Au lieu de les couvrir de difficultez par les termes myſtérieux & preſque inintelligibles, dont on a coûtume de ſe ſervir. Ce qui fait que ſouvent on eſt obligé de faire une étude particuliere des termes. Les Sciences & les Arts ont d'ailleurs aſſez de difficultez ſans y ajoûter encore celles des termes.

Cela

* Quint. l. 1. c. 5.

Cette méthode de composer les mots serviroit infiniment à la beauté de la langue; elle lui donneroit un air plus original, si on prenoit toûjours dans son fonds les matieres nécessaires pour forger les mots dont on auroit besoin, au moins quand on les y pourroit trouver.

On doit même se servir d'un mot de Province, quand il n'y en a pas dans le bel usage, pour signifier la chose dont on veut parler: car ce mot de Province sera toûjours plus François que celui que l'on prendra ailleurs; & puis quand on trouve un mot tout fait, pourquoi en chercher? C'est ainsi qu'en a usé Ciceron, en traitant de la Rhetorique & de la Philosophie: Il a parlé Latin autant qu'il a pû, & ne s'est servi des mots Grecs latinisez, que quand il n'a pas crû pouvoir bien faire autrement.

Mais il y a une chose à observer pour ceux qui emploient pour la premiere fois un mot nouveau, ou même un mot qui n'a pas encore reçû toute son aprobation par l'usage; on le doit faire avec modestie & avec une espece de soumission & de déference pour ceux qui sont plus habiles que nous dans la langue, montrant qu'on est toûjours prêt de cesser de se servir de ce mot, s'il n'est pas aprouvé par les meilleurs juges, & de recevoir celui qu'il leur plaira nous donner pour signifier la même chose. On sait par quels traits se marque cette modestie.

Au reste, si l'on doit avoir de la complaisance pour les inventeurs des mots nécessaires à la langue; on devroit avoir beaucoup de séverité pour empêcher qu'on y en introduisît tant d'inutiles pour signifier des choses pour lesquelles nous en avons déja de très-bons. On devroit traiter de ridicules ces badaux & ces causeuses qui pervertissent les significations légitimes des termes. Ces sortes de gens

met-

mettent aujourd'hui, par exemple, le mot *gros* dans toutes leurs phraſes, comme l'on faiſoit du temps de Charles VI. ſans raiſon & ſans jugement. C'eſt contre ces impertinences qu'il feroit beſoin d'avoir de l'exactitude, parce qu'elles mettent la confuſion dans le langage.

Mais c'en eſt aſſez ſur ce ſujet : car il ne s'agit pas ici de donner des règles pour la formation des mots ; mais de montrer qu'il n'y a point de langue qui ne puiſſe devenir auſſi abondante que toute autre langue, & je croi l'avoir prouvé.

CHAPITRE XIV.

De l'énergie ou de la force des Langues.

CEux qui vantent l'énergie des Langues s'expriment ordinairement en certains termes myſtérieux, qui ſemblent vouloir dire qu'ils leur attribuent une puiſſance pareille à celle que les Juifs de la Cabale atribuoient à la premiere langue, par la force de laquelle ils prétendoient que les Patriarches, Moïſe & les Prophetes avoient operé leurs prodiges & leurs miracles. On dit que Pythagore gueriſſoit les maladies du corps & de l'ame avec certaines paroles, & que Zoroaſtre rendoit les hommes ſains & ſages par l'efficace de quelques mots. Et à entendre parler les admirateurs du Grec & du Latin, on diroit que ces langues auroient preſque la force de faire des choſes ſemblables.

Dieu, à la vérité, peut par ſa parole faire tout ce qu'il lui plaît : *Dixit & facta ſunt.* Il peut de même atacher une ſi grande efficace à certaines paroles, qu'auſſi-tôt que les hommes les prononceront, elles ne manqueront point d'avoir leur effet, com-

comme il arive dans les Sacremens de l'Eglise. Et je ne doute point que ce ne soit de cette puissance de la parole de Dieu, laquelle n'a pas été inconnuë aux anciens Philosophes, comme à Pythagore & à Platon, qu'ils se sont imaginez tout ce qu'ils ont dit de la force des mots & des signes. Mais on ne doit point reconnoître dans toute autre parole que dans celle du Souverain Maître de toutes choses, une autre efficace que celle de lier les hommes par une mutuelle intelligence de leurs pensées & de leurs volontez. Et cette force ne sauroit être particuliere à aucune langue, comme nous l'allons voir.

Monsieur le Laboureur disoit, qu'il ne voyoit que deux choses bien considérables pour la perfection d'une langue, un nombre suffisant de termes propres, & un juste arangement de ces termes. Il avoit raison; car si l'on demande encore de l'énergie & du nombre; n'est-il pas certain que l'énergie naît de la proprieté des termes, & que le nombre naît de leur arangement? Ce que j'ai dit jusqu'ici pourroit donc suffire pour prouver que toutes les langues sont également susceptibles d'énergie & de nombre. Cependant les partisans du Grec & du Latin ne sont pas gens à se rendre si aisément; il faut leur montrer plus particulierement que ces deux perfections ne sont point incommunicables à quelque langue que ce soit.

Voyons ce qui produit en effet l'énergie du discours. Pour le bien entendre, il est nécessaire de parler un peu au long de la maniere dont la pensée passe premierement dans la parole, & ensuite dans l'écriture. Il faut d'abord poser pour principe, que la parole exterieure n'est point proprement la parole, mais la voix de la parole veritable, comme on l'a dèja dit après saint Augustin; c'est pourquoi il a apellé le son articulé, la voix de la parole. Il faut encore savoir, que l'écriture est l'expression ou la peinture de la

voix

voix articulée, comme celle-ci eſt l'expreſſion ou la peinture de la penſée : car il n'eſt pas inutile de donner de juſtes idées de l'écriture, lorſqu'il s'agit de la parole, comme on le verra ci-après. Or ſi la voix articulée eſt la peinture de la penſée, il faut d'abord que celle-ci ſe peigne dans l'imagination, parce qu'autrement nous ne pourions peindre par la parole ce que nous aurions penſé. Nos penſées ſont donc ſuivies de certains traits dans l'imagination, ces traits ſont ſuivis de ceux de la parole, & ceux de la parole ſont ſuivis de ceux de l'écriture, quand nous voulons écrire ce que nous penſons.

C'eſt dans cet ordre que ſe forment toutes ces diverſes peintures, quoi que cela ſe faſſe avec tant de promptitude, que nous croyons que cela ſe fait dans un même inſtant, & que nous croyons même que quelqu'une de ces choſes ne ſe fait point du tout. Car il eſt certain que comme les penſées des choſes que nous connoiſſons & dont nous ſavons les noms, ſont toûjours acompagnées des traits de l'imagination qui repréſentent leurs noms ; l'on ne voit pas d'abord pourquoi il eſt néceſſaire que nos penſées ſe peignent dans l'imagination pour pouvoir être peintes par la parole. Et on peut même croire que cette peinture que je dis qui ſe fait dans l'imagination ou dans le cerveau, eſt une pure imagination. Il eſt pourtant très-conſtant que les choſes ſe paſſent ainſi, & qu'il nous eſt impoſſible de parler de ce que nous avons ſimplement penſé, ſans que nôtre penſée ait été acompagnée d'aucun mouvement des eſprits dans le cerveau. C'eſt de là qu'il arive que nous nous plaignons aſſez ſouvent qu'une penſée nous a échapé ; c'eſt-à-dire ; qu'elle a paſſé trop vite pour laiſſer aucun veſtige qui puiſſe nous en faire ſouvenir : encore même faut-il qu'elle n'ait pas paſſé ſi vite, qu'elle n'ait fait quelque legere impreſſion dans le cerveau, autrement

ment nous ne pourions pas même nous souvenir qu'elle nous auroit échapé.

Les choses mêmes spirituelles, toutes spirituelles qu'elles soient, doivent être revêtues de certaines images, pour pouvoir être exprimées par des signes sensibles. Quand nous pensons à la justice, à la verité, à Dieu, aux Anges, il faut que les idées que nous en concevons fassent quelque impression sur nôtre imagination, au moins celle des noms que nous leur donnons, sans quoi il nous seroit impossible ni de nous souvenir de ces idées, ni d'en parler.

Si nous pensons des choses extraordinaires, qui n'ayent point encore de nom, nôtre premier soin est de tâcher de leur en donner quelqu'un; ordinairement nous formons ce nom selon les traits que nôtre pensée aura gravez dans nôtre cerveau; & ce qui fait que souvent nous avons de la peine à exprimer nos pensées, c'est que la peinture qui s'en est faite dans l'imagination est fort peu distincte, ou pour mieux dire fort confuse & fort broüillée; de sorte que nous ne savons de quels termes nous servir pour l'exprimer au dehors.

Enfin, il est certain que la représentation exterieure que nous faisons des choses par la parole, est telle que la représentation interieure qui s'en est faite dans l'imagination; si celle-ci est exacte, si elle ressemble bien, le discours sera clair & éloquent; si elle est imparfaite & peu ressemblante, le discours sera obscur & confus. C'est pourquoi il ne faut pas seulement avoir beaucoup d'intelligence pour être éloquent, il faut encore avoir une imagination capable de bien représenter tout ce que l'esprit aura bien pensé.

Il est nécessaire de se souvenir encore de ce que nous avons déja beaucoup de fois repeté, que nos pensées sont indifférentes par quels traits se faire

sentir

ſentir dans l'imagination, par quels ſons ſe produire au dehors, & par quels caracteres ſe graver ſur le papier.

Nous pouvons à preſent diſcourir de l'énergie ou de la force du diſcours. Il me ſemble qu'un diſcours eſt veritablement énergique, quand les termes & les expreſſions font concevoir à celui qui l'entend, les choſes avec la même clarté, la même étenduë & la même profondeur, que les conçoit celui qui parle; en ſorte qu'au même moment que nous l'entendons parler, nôtre eſprit voie preciſément les mêmes choſes que voit le ſien. Voilà, ce me ſemble, ce que fait l'énergie.

Mais il eſt à remarquer, que cette énergie dépend en partie de celui qui écoute: il faut que par la ſubtilité & la force de ſon eſprit il puiſſe trouver dans les termes de celui qui parle, tout ce qu'il a voulu dire. Nous venons de voir par quels degrez nos penſées décendent juſqu'à l'écriture; or il eſt certain qu'à chaque degré qu'elles décendent, elles perdent toûjours quelque choſe de leur perfection. Nos penſées étant toutes ſpirituelles, ne ſauroient manquer de ſouffrir quelque diminution dans les images corporelles qui les repréſentent, & à proportion qu'elles s'éloignent de l'eſprit, elles s'affoibliſſent; c'eſt-à-dire, que nous n'imaginons pas les choſes auſſi parfaitement que nous les penſons, que nous en parlons moins parfaitement que nous ne les imaginons, & que nous les écrivons encore moins bien que nous n'en parlons. La premiere peinture qui s'en fait dans l'imagination, n'égale pas l'original de la penſée; la peinture de la parole en aproche encore moins, & l'écriture eſt la moins reſſemblante de toutes. Mais que fait l'eſprit d'un lecteur ſpirituel & pénétrant? il remon-

te par les mêmes degrez qu'eſt décendu la penſée de l'écriture à la parole, de la parole à l'imagination, & de celle-ci à l'entendement dans lequel la penſée a été conçûë: & là méditant cette penſée, il lui rend tout ce qu'elle avoit perdu dans toutes ces peintures corporelles & groſſieres, par leſquelles elle avoit paſſé. Alors connoiſſant de l'objet tout ce qu'en a connu l'Auteur, on doit dire que les paroles de l'Auteur avoient toute l'énergie qu'elles pouvoient avoir. Tout cela ſe doit faire pour comprendre tout ce qu'un homme a voulu renfermer de ſens dans ſon diſcours, & cela ſe fait plus ou moins vîte, ſelon que le lecteur a l'eſprit plus ou moins prompt & pénétrant; ainſi l'énergie demande dans le lecteur preſqu'autant de ſcience & d'eſprit qu'en a eu l'Auteur.

Je n'ai encore parlé que des effets de l'énergie. Il s'agit à preſent de ſavoir ce qui la produit; c'eſt-à-dire, ce qui rend la parole ſi efficace & ſi puiſſante, qu'elle porte dans l'eſprit de l'auditeur tout le poids & toute la grandeur des penſées de celui qui parle. Or il me ſemble que cette efficace naît de la compoſition des mots, de celle des phraſes & des periodes.

Je dis qu'elle naît de la compoſition des mots; parce que les mots ſimples & primitifs ne peuvent ſignifier qu'une ſeule choſe, qu'une ſimple idée, qu'un ſentiment, qu'une action. Ainſi pour groſſir la ſignification des mots, ou pour l'étendre, on les allonge, on les compoſe de pluſieurs mots, & ces mots ainſi allongez & compoſez enflent & groſſiſſent les idées. C'eſt pourquoi les langues qui abondent davantage dans ces ſortes de mots, ont néceſſairement plus d'énergie & de force.

La compoſition des membres & des periodes contribuë encore beaucoup à cette énergie. Certains termes joints enſemble, certaines phraſes

liées

liées par une compoſition ſpirituelle & ſavante, font des effets qu'elles ne feroient point dans tout autre aſſemblage. On les peut comparer aux pieces d'une machine, leſquelles ſeparées n'ont qu'une force mediocre, & qui jointes enſemble peuvent lever les plus grands fardeaux; ou aux pierres d'une voûte, leſquelles ne ſauroient ſe ſoûtenir d'elles-mêmes, mais qui par l'artifice de leur coupe & de leurs liaiſons ſe ſoûtiennent & ſont encore capables de porter une grande charge. Ainſi certains termes joints enſemble font des effets que l'on n'en auroit jamais attendus, à les conſiderer ſeparez. Mais comme cette compoſition ou cet arangement de mots regarde auſſi le nombre ou l'harmonie du diſcours, je ſerai encore obligé d'en parler.

L'énergie reſulte encore des termes & des façons de parler figurées: car il eſt certain que ces termes étant ordinairement pris de choſes pour leſquelles on a, par exemple, de grands ſentimens d'eſtime & de reſpect, ſervent infiniment à faire concevoir de grandes & de nobles idées des choſes que l'on voudroit nous rendre recommandables. Il en eſt de même des ſentimens contraires de mépris & d'averſion, & de tous les autres les termes figurez ſont d'une merveilleuſe efficace pour les produire.

La prononciation même donne de l'énergie à la parole: & les partiſans du Grec & du Latin ne manquent gueres à faire valoir ces langues par là; mais elle eſt plus proprement l'éloquence des perſonnes que celle des langues, & nous pouvons prononcer le François avec autant d'emphaſe qu'ils prononcent le Grec & le Latin. Nous y aurons même plus de grace & de raiſon, parce que nous ſommes aſſurez de la prononciation du François, & qu'ils ne le ſont pas de celle ni du Grec ni du Latin.

Si ce ſont là les cauſes principales de l'efficace & de la puiſſance de la parole, je demande ſur quoi l'on ſe peut fonder pour prétendre qu'une langue en ait plus qu'une autre? Qu'un homme penſe bien, qu'il imagine bien ce qu'il aura penſé, les termes énergiques & ſignificatifs ſuivront par néceſſité ſon imagination, s'il y en a dans la langue qu'il parle; & s'il n'y en a pas de propres, il en prendra de figurez: enfin, il en compoſera, s'il ne peut s'exprimer autrement.

Or il n'y a point de langue dans laquelle tout cela ne ſe puiſſe faire également bien. Il n'y en a aucune qui ne puiſſe recevoir cette compoſition de mots & de periodes, ce nombre & cette cadence qui rendent le diſcours énergique & puiſſant. Les penſées n'ont point par elles-mêmes plus d'affinité & de ſympathie avec certaines langues qu'avec les autres. C'eſt pourquoi ſi une penſée a été pour la premiere fois exprimée en Hebreu, en Grec ou en Latin; un François, par exemple, la poûra rendre dans ſa langue naturelle auſſi belle & auſſi noble qu'il l'a trouvée dans les autres, pourvû qu'il la conçoive auſſi belle & auſſi noble qu'elle eſt en effet.

Car de même qu'il n'importe de quelle couleur ſoit le drap dont un homme eſt vêtu, pour faire paroître la beauté de ſa taille, pourvû qu'il ſoit habillé par un habile Tailleur; il n'importe de quelle langue ni de quels traits revêtir une penſée pour la rendre ſenſible, pourvû qu'elle en ſoit revêtuë par un homme qui l'entende bien. J'ai déja dit bien des fois, que je mettois l'Hebreu hors de toute comparaiſon, non à cauſe de ſa nature, mais à cauſe de l'état où il a plû à Dieu de la mettre par la revelation.

On ſera perſuadé de ce que je dis, ſi on veut bien faire reflexion ſur les cauſes qui font que l'on trou-

trouve moins de force dans le François que dans le Grec ou dans le Latin.

CHAPITRE XV.

Des causes qui ont fait croire que le Grec & le Latin avoient plus de force que le François.

UNe des causes qui ont fait préferer le Grec ou le Latin au François pour la force, c'eſt que certains Auteurs qui ont traduit des ouvrages ou Grecs ou Latins, ſoit qu'ils n'entendiſſent pas aſſez bien ou la langue de leur Auteur, ou le François, ſoit qu'ils n'euſſent pas aſſez de pénétration d'eſprit pour concevoir toûte la force de l'original, n'ont pas repréſenté dans le François tout ce qui étoit dans le Latin, parce que l'on ne ſauroit dire ce qu'on ne ſait pas. Et au lieu d'attribuer ces défauts aux Traducteurs, on n'a pas manqué de les atribuer à la langue dans laquelle ils ont traduit. On s'eſt ainſi acoûtumé de croire que le François étoit inférieur au Grec ou au Latin.

Mais qu'un Traducteur entende parfaitement ſon Auteur, & qu'il ſache bien ſa langue, il fera des traductions qui ne ſeront point inférieures aux originaux. Nous en avons dans nôtre langue un grand nombre, qui prouvent très-bien ce que je dis. Mais il n'y auroit pas tant de traductions, s'il n'y avoit à ſe mêler de traduire que ceux qui ont toute la capacité dont je viens de parler : cependant ſans cette capacité on ne ſauroit réüſſir. Il faut preſqu'égaler en eſprit & en ſcience les Auteurs que l'on veut traduire. Il faut au moins pouvoir ſuivre leur eſprit par tout, s'élever auſſi

haut qu'eux, & pénétrer auſſi avant dans les ſujets qu'ils ont traité. Avec ces qualitez l'on ne ſauroit manquer de les bien traduire, & de faire des traductions qui vaudront des originaux.

Mais ſouvent on croit les traductions inférieures aux originaux, qu'elles ne le ſont pas en effet; & c'eſt encore un des faux préjugez ſur leſquels on s'imagine que le François n'a pas la force des langues originales. On s'eſt fait par l'étude de ſi hautes idées des anciens Auteurs, qu'on ne peut croire que les verſions Françoiſes en aprochent. Les Critiques employant & toute leur ſcience & tout leur eſprit à en faire beaucoup trouver dans les ouvrages des Anciens; on ne peut plus ſe perſuader que des gens de nôtre temps, & que nous voyons tous les jours, puiſſent rendre dans une langue comme la nôtre, que nous parlons dès nôtre enfance avec les païſans & les artiſans, toutes les beautez qui ſe trouvent dans les excellentes pieces de l'Antiquité.

Les Traducteurs mêmes commencent ordinairement par témoigner tant de défiance & de leur ſuffiſance & de la force de la langue dans laquelle ils veulent traduire, que le lecteur ſe perſuade aiſément que la traduction qu'il va lire ne ſera point comparable à l'original. A la verité, il eſt bon de ne pas trop préſumer de ſoi-même; mais quand on a ſujet de craindre le ſuccès, la prudence voudroit que l'on s'épargnât la peine du travail. Et je ne conſeillerai jamais à qui que ce ſoit de traduire, quand il ne croira pas pouvoir dire en François tout ce que ſon Auteur a dit en Grec ou en Latin, & auſſi-bien qu'il l'a dit.

Mais je prierois ces ſavans Critiques & ces Traducteurs, qui déclarent eux-mêmes qu'ils ne ſauroient rien dire en François qui aproche de la force, de la délicateſſe & de la beauté qu'ils ſentent dans

dans l'original, de vouloir bien s'humaniſer avec les petits eſprits, & nous expliquer avec autant de mots & des circonlocutions auſſi amples qu'ils le jugeront néceſſaire, tout ce qu'ils aperçoivent de ſi grand & de ſi ſublime dans ces termes ou dans ces phraſes ſoit Grecques, ſoit Latines qu'ils font tant valoir. Car enfin, ce qui ne ſe peut faire par un ſeul mot & par une ſeule expreſſion, ſe peut faire par pluſieurs. Et ſi avec tout le diſcours qu'on leur permet, ils ne nous font point encore comprendre toute l'étenduë du ſens qu'ils diſent qu'ils voient, ils ne trouveront point mauvais que nous leur diſions qu'ils croient voir ce qu'ils ne voient point en effet. Que c'eſt à force de s'échauffer ſur leur Auteur & de s'alambiquer la cervelle, qu'ils le ſubtiliſent ainſi, pour lui faire penſer ce qu'il n'a point penſé. Qu'il ſeroit étonné, cet Ancien, s'il ſavoit toutes les peines que les Doctes ſe donnent aujourd'hui pour lui faire dire plus qu'il n'a voulu dire!

C'eſt avec beaucoup de raiſon que l'on a qualifié de Prophetes & de Devins ceux qui ſe ſont ſignalez dans l'art de la Critique. Car en effet, ils devinent aſſez ſouvent plutôt qu'ils n'expliquent leurs Auteurs. L'on apelloit de ce nom cet Ariſtarque qui avoit fait quatre-vingts volumes de Commentaires ſur Homere. Il faloit qu'il eût bien tourmenté ſon cerveau pour trouver tant de choſes dans les rêveries de ce Poëte; il n'y avoit qu'une ſeule difficulté dans tous ces vaſtes Commentaires, c'étoit d'avoir de bons garens de tout ce qu'il vouloit qu'eût penſé Homere.

Telle eſt la préocupation de tous les gens qui commentent ou qui traduiſent, ou peut-être leur fineſſe, ſoit afin d'éviter la cenſure, ſoit afin de paroître plus ſavans: car on ne condamne point un homme de n'avoir pas fait ce qui ne ſe pou-

voit faire ; & comme l'eſprit & la ſcience ne ſe découvrent que par l'eſprit & par la ſcience, on ne ſauroit manquer de paſſer pour être fort habile quand on a ſû découvrir tant de choſes dans les Anciens. Si on ſuppoſoit moins d'eſprit & de délicateſſe dans Horace, il en faudroit moins pour le bien entendre. On a autant de complaiſance pour ſoi-même d'être entré dans l'intelligence d'une penſée délicate & ſublime, que ſi on en étoit ſoi-même l'auteur, comme le remarque Quintilien : * *Cum intellexerint acumine ſuo, delectantur, non quaſi audierint ſed quaſi invenerint.*

Quand on nous montrera donc clairement ces beautez, nous croirons qu'elles y ſont en effet : mais pendant que l'on ne fera que s'efforcer de nous faire ouvrir les yeux plus grands qu'à l'ordinaire pour nous faire admirer des choſes que l'on ne nous explique que par des *je ne ſai quoi*, on trouvera bon que nous ne croyions pas qu'il y ait dans ces Auteurs autant de myſtéres cachez que l'on veut nous le perſuader.

Une autre cauſe du préjugé trop avantageux que l'on a de l'énergie du Grec & du Latin ; c'eſt que l'on ſe met ſouvent dans la memoire les beaux ſentimens des Anciens avec leurs mots & leurs phraſes : c'eſt toûjours avec ces mêmes mots qu'on ſe les repète, & que l'on s'en ſert. Il arive de là, qu'à force de ſe repréſenter ces mêmes idées ſous ces mêmes ſignes, on s'acoûtume tellement à confondre l'un avec l'autre, que l'on ne peut s'imaginer que l'un ſe puiſſe ſeparer de l'autre, ni qu'il ſoit poſſible de peindre auſſi-bien la même penſée avec quelques autres mots & quelques expreſſions que ce ſoit ; c'eſt ce qui a donné lieu à ce préjugé, que la langue dans laquelle une belle penſée aura paru la premiere fois, lui ſied mieux, ſi on peut parler ainſi, que toutes les autres.

* *Quint. l. 2.*

Ce

Ce ſont là quelques-unes des cauſes qui donnent tant de prérogatives aux anciennes langues au deſſus des modernes : Mais la raiſon n'a aucune part à tout cela. Que l'on s'acoûtume à conſiderer les anciens Auteurs comme des hommes ſemblables à nous : que l'on ſe perſuade que tout ce qu'un homme a penſé & compris peut être penſé & compris par un autre homme : que l'on ſe faſſe une habitude de dépouiller les plus belles veritez des Anciens des termes Grecs & Latins dont elles ſont revêtuës ; & on verra que toutes les langues leur ſont bonnes quand on ſait bien ces langues, & que l'on comprend bien les penſées.

Monſieur le Laboureur a parfaitement juſtifié ce que je dis par la verſion qu'il a faite de la treiziéme Ode du quatriéme Livre d'Horace, il l'a renduë preſque vers pour vers, & ſtrophe pour ſtrophe ; & il faut être étrangement prévenu pour ne pas avoüer que le François non ſeulement égale, mais ſurpaſſe encore de beaucoup le Latin. C'eſt aux grands admirateurs du Latin à nous faire voir par de bonnes raiſons que nous nous trompons dans ce jugement. Comme le Livre de Monſieur le Laboureur eſt aſſez rare, je raporterai ici l'Ode & la Verſion.

AUdivere, Lyce, Dî mea vota: Dî
Audivere, Lyce, fis anus, & tamen
Vis formosa videri,
Ludisque & bibis impudens.

Et cantu tremulo pota cupidinem
Lentum sollicitas; ille virentis &
Doctæ psallere Chiæ
Pulchris excubat in genis.

Importunus enim transvolat aridas
Quercus, & refugit, te quia luridi
Dentes, te quia rugæ
Turpant, & capitis nives.

Nec Coæ referent jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.

Quo fugit Venus? heu, quove color decens?
Quo motus? quid habes illius, illius
Quæ spirabat amores?
Quæ me surpuerat mihi?

Felix post Cynaram, notaque & artium
Gratarum facies: sed Cynaræ breves
Annos fata dederunt,
Servatura diu parem

Cornicis vetulæ temporibus Lycen?
Cossent ut juvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Delapsam in cineres facem.

Mes

MEs vœux ſont contens, Iſabelle, [*vœux,*
Oüi, les Dieux, de leur grace, ont contenté mes
Te voilà vieille, & cependant tu veux
Faire encore la belle.

En vain, d'un chant grêle & tremblant
Tu rapelles l'amour, en vain tu ris, tu joüe,
Il s'abandonne, & s'en va ſur les joues
De la jeune Yolande.

Loin des troncs ſecs, verds, il s'arête,
Et ne prenant plaiſir qu'aux fleurs, qu'aux Myrthes
Il fuit la nége & les triſtes hyvers,
Qui blanchiſſent ta tête.

Ni le brocard, ni les rubis
Ne ſauroient à ton mal aporter de remede,
On ſait ton âge, & la vieilleſſe eſt laide
Sous les plus beaux habits.

Ce teint tout de lis & de roſes,
Cette grace & ce port qui m'avoient enchanté,
Las, où ſont ils? & que t'eſt-il reſté
De tant d'aimables choſes?

Iris n'avoit rien de plus beau;
Mais dès ſon orient le ſort fut jaloux d'elle,
Il nous l'ôta pour laiſſer Iſabelle
Vivre autant qu'un Corbeau.

Aux jeunes gens il la veut rendre
Un objet ridicule à leur flâme oposé,
En leur montrant d'un flambeau tout uſé
La fumée & la cendre.

Monſieur le Laboureur rend raiſon pourquoi il n'a pas dit en François tout ce qui eſt en Latin. La raillerie (dit-il) n'eût rien valu parmi nous, de repreſenter Iſabelle au milieu des verres & des pots, ni de faire la deſcription de ſes dents noircies & de ſes rides. Les Dames Romaines (ajoûte-t'il) n'étoient pas ſi ſobres que les nôtres, & nous ſommes plus galants que Meſſieurs les Romains.

CHAPITRE XVI.

Que c'eſt une Queſtion problematique de ſavoir ſi l'énergie des Langues eſt une perfection ou un vice.

C'Eſt aller contre le torrent. C'eſt prendre parti contre tout ce qu'il y a jamais eu de Grammairiens, de rechercheurs de Philoſophes mêmes les plus ſenſez & les plus judicieux; en un mot, c'eſt ſe déclarer contre la raiſon, que d'oſer ſeulement penſer que l'énergie ne ſoit pas une des plus grandes perfections d'une langue. Voilà ce que l'on va dire. Cependant ſi on vouloit bien ne pas trop précipiter ſon jugement, & ſe donner le loiſir de faire quelque reflexion ſur les raiſons qui peuvent faire douter de cette penſée, peut-être avoüeroit-on au moins que la queſtion ne ſeroit pas ſans difficulté.

Si tout ce qui ſe dit en faveur de la clarté eſt vrai, s'il eſt fondé dans la raiſon & dans la nature; l'énergie étant preſque toûjours oposée à cette clarté, ne poûra être une perfection de langage; puiſque deux qualitez qui ſe détruiſent l'une l'autre, ne peuvent pas être des perfections d'un même ſujet. Or il n'eſt rien de ſi conſtant que l'énergie & la clar-

clarté ne se rencontrent jamais, ou presque jamais.

Quand on renferme beaucoup de sens dans un même mot ou dans un petit nombre de mots, le moyen qu'il soit aisé de les pénétrer tous; ne sont-ce pas plutôt des énigmes que l'on propose à expliquer, qu'un discours que l'on fasse pour être entendu?

Je sai bien que l'on n'aime pas les longs discours, & que naturellement les plus courts sont les plus agréables, * *naturaliter compendium sermonis & gratum & necessarium est; quoniam sermo lacinioſus & onerosus & vanus est*, disoit un des plus grands amateurs de la brieveté qui ait jamais écrit; c'est Tertullien. Mais si cette brieveté cause dans le discours autant d'obscuritez qu'il s'en trouve dans cet Auteur, auquel il faudroit une Grammaire & un Dictionnaire particulier: qui peut louër cette brieveté? Quintilien ne loue qu'une brieveté entiere, *merito laudatur brevitas integra.* C'est-à-dire, celle qui exprime tout ce qu'il faut exprimer pour ôter toute obscurité, & pour être parfaitement entendu, *nihil neque deſit neque superfluat*, qui n'aporte aucun retardement à l'intelligence, & lui fournit tout ce qui est nécessaire, *moras rumpens intempeſtivas, nihil ſubtrahit cognitioni:* si la superfluité est vicieuse, le défaut ne l'est pas moins; il l'est même plus, puisqu'il est directement opposé à la fin principale du discours, laquelle est de se faire entendre.

Or je demande à Messieurs les Critiques où sont ces langues dans lesquelles se trouve cette brieveté loüable, & où l'on s'exprime avec un petit nombre de mots aussi clairement qu'avec un plus grand? C'est une maxime certaine qu'en toute langue, lorsque l'on affecte trop la brieveté, l'on tombe nécessairement dans l'obscurité, *dum brevis eſſe laboro*

* De Virg. vel.

boro obſcurus fio, diſoit Horace. Et quand on parle obſcurément, c'eſt preſque la même choſe que ſi on parloit inintelligiblement, comme on l'a vû ci-deſſus, puiſque perſonne ne ſauroit s'aſſurer d'avoir pénétré le ſens veritable d'un diſcours obſcur. C'eſt pourquoi Quintilien qualifie d'inutile un diſcours qu'un auditeur n'entend pas, avec tout ſon eſprit. * *Otioſum ſermonem dixerim quem auditor ſuo ingenio non intellexerit.*

S'il n'y a pas un grand plaiſir à écouter parler un homme, dans le diſcours duquel on ne comprend rien, il y en a encore moins, à mon goût, à lire des livres de ce caractere, où une brieveté affectée jette l'obſcurité par tout. Et ſi les autres n'aiment pas à lire beaucoup, s'ils eſtiment un grand livre un grand mal, j'aime encore moins à étudier, & à étudier ſans aucun profit certain & veritable. Il me ſemble qu'il y a plus de ſatisfaction à lire un gros livre, qui s'entend en le liſant, qu'un plus petit dont tous les mots & toutes les phraſes ſont preſqu'autant de chiffres ou de hieroglifes. Que l'on compare le travail d'une lecture ſimple avec celui d'une étude aplicante: Que l'on méſure le temps que l'on emploie dans l'une & dans l'autre, & l'on verra combien l'un coûte plus que l'autre. Quelle raiſon donc de louër une brieveté qui nous réduit à la néceſſité de faire des études ſi penibles, & d'un ſuccès ſi incertain ? Que ne nous diſoit-on les mêmes choſes avec un aſſez grand nombre de paroles, pour nous les rendre moins difficiles.

A la verité, il ſied bien au Souverain Maître de l'Univers de parler, comme il a fait, dans les Ecritures, de dire beaucoup en peu de paroles; il convient à ſa grandeur de diſtribuer les tréſors de ſa ſageſſe en la maniere & ſelon la méſure qu'il lui plaît;

plaît; & l'homme ne doit point avoir de honte de se faire une étude du langage de son Souverain Seigneur. Trop heureux, si avec beaucoup de travail il peut découvrir quelques-unes des veritez qui y sont contenuës, dont la connoissance & la pratique doit faire sa souveraine félicité : mais que peut avoir un autre homme au dessus de moi, pour mériter que je me donne la torture, afin de découvrir ce qu'il a voulu dire ?

La verité est un bien qui apartient également à tous les hommes, & quand il a plû à celui qui en est la source de la faire connoître à quelques-uns, ce n'est qu'afin qu'ils la distribuent aux autres le plus gratuitement qu'il est possible ; c'est-à-dire, le plus clairement & le plus intelligiblement. Car débiter la verité d'une maniere qu'on ne la puisse aquerir que par beaucoup de travail, c'est la vendre plus cher qu'à prix d'argent. Le Sage dit, qu'il faut acheter la science, mais que l'on ne la doit pas vendre. * *Veritatem eme & noli vendere doctrinam, sapientiam & intelligentiam.* Le sens de ces paroles est, que nous ne devons épargner ni travail ni argent pour parvenir à la connoissance de la verité ; mais que quand nous sommes assez heureux pour y être arivez, nous devons la communiquer avec toute sorte de promptitude & de facilité.

Dieu a revelé ses Mystéres comme il lui a plû, & il a dirigé la langue & la plume des Prophetes & des Apôtres de la maniere qu'il l'a jugé à propos pour l'execution de ses desseins. Il a mêlé dans leur langage les lumieres avec les ombres, la clarté & l'obscurité. Mais les Peres ont écrit d'une autre sorte ; après avoir pénétré le sens des Ecritures par de laborieuses méditations, ils ont distribué les veritez qu'ils avoient découvertes de la maniere la plus facile qu'il leur a été possible, afin de les rendre plus

* Prov. 23. 23.

aisées aux autres qu'ils ne les ont trouvées. Ils ont acheté la verité un grand prix, mais ils l'ont ensuite donnée gratuitement. C'est ainsi que tous les hommes en doivent user à l'égard des autres hommes, comme le dit saint Augustin, en quelque endroit de ses Livres de la Doctrine Chrétienne.

On fait pourtant tout le contraire dans ces langues que l'on prétend si énergiques; on y vend la verité plus cher qu'elle n'a coûté, par les grandes difficultez dont on la couvre avec cette énergie. Car il se fait Commentaires sur Commentaires pour pénétrer dans le veritable sens des Auteurs, & avec tous ces Commentaires anciens & modernes, rarement un lecteur est-il pleinement satisfait des sens qu'il y trouve. Outre qu'ils ne s'acordent pas & que l'on est en peine de choisir; souvent ni les uns ni les autres ne plaisent. Le dernier Critique d'Horace reprend tous ceux qui ont écrit avant lui sur cet Auteur, & il ne doit pas se flater d'être plus infaillible que les autres. Il en viendra quelqu'un après lui, qui le reprendra comme il a repris ceux qui l'ont devancé. J'ai apris même qu'on lui avoit dèja montré de grandes mépri'ses. Voici comme parle le Journal du 31. Mars 1681. sur l'Horace de Monsieur Dacier. *Comme l'histoire de la vie d'Horace, les manieres du siecle auquel il vivoit, la beauté de son langage, la force des mots dont il se sert, la proprieté des épithetes, la justesse des figures, & le sens des allegories qu'il employe, ne sont pas des choses faciles à être entenduës, encore moins à être exprimées; il ne faut pas s'étonner s'il y a une si grande deversité dans les sentimens de ceux qui se sont mêlez de nous donner des Commentaires sur ce Poëte.*

La même chose arivera au Traducteur moderne de Tacite; s'il montre que Monsieur d'Ablancourt ait fait quelques fautes, un autre montrera qu'il n'en est pas exempt: ainsi la Critique de ces Auteurs d'un stile si fort & si énergique, est un ouvrage sans fin;

&c

& il faut ne gueres eſtimer ni ſon eſprit ni ſon temps, pour en conſumer autant que l'on fait dans de pareilles études. L'Empereur Antonin, qui mépriſoit tant les lectures apliquantes, n'étoit pas du goût de ces Critiques. De bonne foi, ſi c'eſt l'énergie de ces langues qui eſt en partie cauſe de ces difficultez, ne vaudroit-il pas infiniment mieux qu'elles en euſſent moins?

Mais quand on examine de près cette énergie, n'eſt-on pas tenté de dre, qu'elle eſt le caractere de la pauvreté du langage? Si une langue avoit des noms pour toutes les choſes, des verbes pour tous les mouvemens, des expreſſions pour toutes les idées, n'en ſeroit-elle pas incomparablement plus parfaite, puiſqu'elle en ſeroit plus claire? L'on n'attacheroit point tant de ſens divers ni aux mots, ni aux phraſes, & par conſéquent elles ſeroient ſans équivoque & ſans ambiguité.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas poſſible qu'une langue ſoit fournie d'autant de locutions ni d'autant de façons de parler, que les hommes poûront concevoir de choſes, parce que les penſées des hommes n'ont point de bornes, *ſemper plura erunt negotia quam vocabula*, diſent les Juriſconſultes. Mais il eſt toûjours conſtant que plus une langue ſera abondante, plus elle ſera recommandable, parce que n'étant pas obligée de faire ſignifier tant de choſes différentes à un même mot, à une même phraſe, il s'y trouvera moins d'équivoques, & par conſéquent auſſi elle aprochera plus de la ſouveraine perfection des langues. J'avouë qu'une langue ſi vaſte ſeroit bien difficile à aprendre, mais ne ſeroit-on pas bien récompenſé de ſa peine, puiſque l'on ſeroit beaucoup plus aſſuré de ce que l'on ſauroit?

Je croi donc qu'il eſt au moins permis de douter que l'énergie mérite autant de loüange que l'on s'imagine ordinairement. Et pour moi qui n'ai pas l'eſprit

prit pénétrant, & qui ne suis pas capable du travail nécessaire pour entrer dans le fond de cette énergie, j'aimerois davantage une langue plus humaine & plus facile. Les langues sont composées de signes, & il est constant que plus les signes sont certains & précis, mieux ils valent.

Quand il seroit vrai que le François ne diroit en quatre paroles que ce que le Grec ou le Latin disent en deux, je n'en estimerois pas moins le François, & peut-être même plus, puisque je serois plus assuré de la verité que m'aprendroit le François: car enfin, il ne faut estimer les expressions mystérieuses que dans les Prophetes du vrai Dieu.

Mais lorsque l'on prétend que le François a besoin d'un plus grand nombre de mots pour rendre le sens du Latin, on y compte les articles, les pronoms & les verbes auxiliaires. Et il me semble qu'en cela on n'a pas raison. On ne doit prendre le pronom & le verbe qu'il regit que pour un seul mot, l'article avec le nom & le verbe auxiliaire avec le principal de même. Les verbes & les noms sont les mots essentiels; les autres ne sont que pour les servir, pour contribuer à la netteté & à la cadence: ainsi ils ne sont pas proprement nombre. Et quand on comptera de cette maniere, je suis persuadé que le nombre des mots se trouvera égal.

Mais enfin, je veux bien que l'on compte chacun de ces mots, & qu'il en faille quatre pour en exprimer un Latin; il y a tant d'avantage dans cette multiplicité de mots. 1. Pour ôter toutes les équivoques & les ambiguitez. 2. Pour lier le discours & le rendre plus coulant & plus harmonieux; que j'oserai dire que ces effets de la multiplicité des mots du François sont infiniment préférables aux effets du petit nombre du Latin. Le discours Latin peut être comparé à une muraille sèche, qui laisse voir le jour à travers, & le François à une muraille bien garnie

garnie & bien enduite, où on n'aperçoit pas le moindre petit vuide.

Mais pour parler des choſes ſelon la verité, toutes les langues vivantes ſont ſuſceptibles de la même énergie. L'uſage atâche aux mots & aux façons de parler beaucoup de ſens figurez & acceſſoires, qui ſe perdent quand les langues ceſſent d'être vivantes; parce que les livres ne les ſauroient pas tous conſerver. Et ceux qui travaillent à la recherche de tous ces ſens, travaillent en effet à reſſuſciter les langues, & à leur redonner la vie, choſe à quoi ils ne parviendront jamais. Car le moyen de retrouver ces ſens qui ne ſe conſervoient que par l'uſage ou par la tradition vivante, les Critiques ne ſauroient avoir de ſecret aſſuré pour opérer ce miracle. Combien y a-t-il de choſes dans les Gloſſaires, leſquelles ne ſont que de pures conjectures?

En effet, les langues vivantes changent toûjours, & quand elles ſont une fois mortes, le moyen de ratraper tous ces différens uſages qui ſe ſont perdus? La preuve claire de ces changemens ſe trouve dans les différences des Auteurs des différens temps, leſquelles ſont quelquefois ſi grandes, qu'il faudroit preſque des Grammaires & des Dictionnaires particuliers pour les Auteurs un peu éloignez les uns des autres. Et ſi ces Auteurs peuvent contribuer de quelque choſe à découvrir une partie de ces uſages différens, c'eſt une néceſſité qu'il en demeure toûjours beaucoup d'inconnus, quand ce ne ſeroit que parce que ces Ecrivains ne parlent pas de tout. Et enfin, s'ils n'ont pris qu'une ſeule fois un mot ou une façon de parler dans un certain ſens; le moyen de s'aſſurer de l'avoir découvert? Le Journal des Savans parla il y a quelques années d'un Livre intitulé, Eſſai ſur le rétabliſſement de la Langue Latine dans la perfection qu'elle avoit du temps d'Auguſte.

guſte. Ce deſſein me ſemble pareil à celui de donner à un homme mort une parfaite reſſemblance à ce qu'il étoit lorſqu'il vivoit.

Nous aurions beſoin que l'on eût fait dans ce temps-là des Dictionnaires ſemblables à ceux que l'on a faits de nôtre langue, avec ce ſecours on poûroit eſperer d'aprocher de cette perfection. Je dis aprocher; car s'il eſt certain que l'uſage eſt le veritable maître des Langues en toutes manieres, on ne doit pas ſe flater de les aprendre jamais bien autrement que par cet uſage; & l'uſage des langues mortes n'étant plus, puiſqu'elles ſont mortes, parce qu'elles ont ceſſé d'être dans l'uſage de la vie civile, quel moyen de les rétablir dans leur perfection?

Tout cela démontre que les langues ont toûjours beaucoup plus d'énergie lorſqu'elles ſont vivantes que lorſqu'elles ſont mortes; & cette énergie eſt commune à toutes: c'eſt ce qui rend les langues mortes plus faciles à aprendre que les langues vivantes, parce que depuis qu'elles ſont mortes, elles ont perdu une grande partie de ce qu'elles étoient, c'eſt-à-dire, de leur énergie, de l'étenduë, & de la profondeur de leurs ſignifications.

C'eſt dans ce ſens que feu Monſieur Ménage avoit raiſon de dire, que les langues vivantes ſont plus difficiles à bien ſavoir que les langues mortes; & que quoi qu'il y eût cinquante ans qu'il travailloit ſur la Langue Françoiſe, il ne la ſavoit pas encore. Car il pouvoit ſavoir du Latin tout ce qu'il y en a dans les Auteurs, ce qui eſt renfermé dans certaines limites. Et les langues vivantes ſont, pour ainſi dire, ſans bornes; puiſque tous les jours l'uſage y change, ou y ajoûte quelque choſe, & ainſi on ne ſait plus ce que l'on croyoit ſavoir. Mais d'un autre côté, ſi les langues vivantes ſont ſi difficiles à ſavoir, c'eſt une pure illuſion de ſe vanter de bien

bien savoir le Grec ou le Latin; car pour les bien savoir, il faudroit les savoir comme elles étoient lorsqu'elles vivoient; & on ne les saura jamais que comme mortes, c'est-à-dire, comme ayant perdu une bonne partie de leur être.

Il est encore certain que toutes les langues ont chacune certains termes & certaines phrases propres qui ne se trouvent point dans les autres, & que l'on n'y peut rendre que par des circonlocutions. C'est pourquoi si les Traducteurs des Livres Grecs ou Latins ne trouvent pas toûjours des termes François qui répondent aux termes Grecs ou Latins; ils sentiroient les mêmes difficultez s'ils traduisoient nos livres François en Grec ou en Latin, & seroient souvent obligez de se servir de plusieurs mots pour exprimer un seul terme François. C'est ce que je soûtiens, que l'experience fera voir quand on la voudra faire, & peut-être que l'on n'a qu'à lire la version Latine des Lettres Provinciales pour s'en assûrer. Quoi qu'elle soit de bonne main, l'on n'y trouvera ni la délicatesse, ni la force de l'original en certains endroits, parce que le Latin ne pouvoit répondre au François: que l'on compte les mots & les phrases, & on verra que le nombre en égale au moins celui de l'original, si même il ne le surpasse. Nous avons une infinité de termes particuliers à nôtre langue, & il n'y a point de langue qui n'en ait. On s'en peut assûrer en cherchant nos mots François dans les Dictionnaires Latins. Or ces termes & ces façons de parler particulieres à chaque langue paroissent toûjours plus énergiques.

On dira dans les siecles à venir de la langue que nous parlons aujourd'hui, ce que nos Critiques disent du Grec & du Latin. On trouvera dans nos Ecrivains des beautez, des graces, une délicatesse, une force, que l'on croira ne pouvoir pas imiter;

ſi ce n'eſt pourtant qu'ils n'auront jamais la brieveté ni le laconiſme de quelques Auteurs Grecs & Latins, parce que nous ne ſaurions goûter l'irrégularité de la compoſition, ni les phraſes défectueuſes & eſtropiées telles qu'il s'en trouve dans ces Auteurs, qui ſe ſont rendus recommandables par leur ſtile concis & ſerré, par exemple, dans Thucidide & dans Tacite; nôtre genie eſt ennemi de cette maniere d'écrire, laquelle eſt plus blâmable à cauſe de ſon obſcurité, qu'elle n'eſt loüable à cauſe de ſon énergie. Car enfin, ſi ces Auteurs ont aquis beaucoup de réputation, ils ne la doivent pas à leur maniere d'écrire, qui n'eſt eſtimée d'aucun des bons connoiſſeurs.

Cependant j'ai vû dans les aditions aux Eloges de Monſieur de Thou, qu'il y avoit un livre de Henri Etienne, pour montrer que le François eſt capable d'une auſſi grande brieveté que le Grec & que le Latin, ce qui me paroît fort facile à croire; il n'y auroit qu'à vouloir entreprendre de la lui donner.

Voilà, ce me ſemble, le jugement le plus équitable que l'on puiſſe faire de l'énergie des langues; ſi c'eſt une perfection auſſi conſidérable qu'on le prétend, il n'en faut point donner aux unes au préjudice des autres, ſi l'une eſt inférieure dans une expreſſion, elle ſera ſuperieure dans une autre.

Et enfin, la connoiſſance de la verité & des règles de nos devoirs dépend-elle de cette énergie? Qu'eſt-ce que toute la force & la délicateſſe des Auteurs Grecs & Latins contient de fin & de ſpirituel, que certaines choſes qui dépendoient des circonſtances, des temps, des perſonnes & des lieux, leſquelles on peut ignorer ſans aucune diminution de ce que nous devons ſavoir pour nous aquitter de tous les devoirs de la vie civile, pour exceller dans toutes les profeſſions publiques, en un mot, pour

pour être & de parfaits Chrétiens & de bons Citoyens ? Toute cette délicateſſe prétenduë n'eſt donc qu'un frivole amuſement de gens qui n'ont pas pour la verité tous les empreſſemens qu'elle mérite.

CHAPITRE XVII.

Du nombre ou de l'harmonie des Langues.

APrès avoir montré que toutes les perfections du diſcours, deſquelles nous avons parlé juſqu'ici, ſont communes à toutes les langues ; il ne me ſera pas difficile de faire voir la même choſe à l'égard du nombre. Le nombre du diſcours n'eſt autre choſe que ſon harmonie ou ſa cadence, & on apelle nombreux tout diſcours qui eſt harmonieux, c'eſt-à-dire, dont la prononciation fait ſentir du plaiſir à l'oreille, à l'imagination, & même à l'eſprit : car enfin, les ſens ni l'imagination ne ſont point touchez de plaiſir, que l'eſprit n'y prenne quelque part ; il y a même un nombre dont l'eſprit ſeul peut être le juge.

On apelle nombre cette harmonie, parce que les proportions d'où elle reſulte ſe meſurent par les nombres, quoi que pourtant cela ne ſoit vrai que dans la Muſique. Le nombre du diſcours dépend beaucoup plus du ſentiment de l'oreille que du jugement de la raiſon. Mais enfin, il ſuffit que cette harmonie ſoit l'effet de certaines proportions pour pouvoir être apellée de ce nom, *omnis harmonia & concentus numeris conſtat.*

La plus grande difficulté qui ſe préſente ſur la préference des langues au ſujet du nombre, eſt de ſavoir comment les Grammairiens & les Rheteurs

en peuvent disputer, & sur quel fondement ils peuvent soûtenir que certaines langues ayent à cet égard quelque avantage au dessus des autres puisqu'il est certain que pour juger du nombre des langues, & pour ajuger à l'une la preéminence au préjudice d'une autre, il faudroit avoir non seulement une connoissance égale du nombre de l'une & de l'autre, mais encore une juste idée du nombre essentiel & original, qui est la règle de tous les autres, par la comparaison duquel avec le nombre de ces langues, on peut sûrement juger de leur perfection. Celui qui aprocheroit le plus de ce nombre original, seroit sans contestation le plus parfait.

Or tout cela nous manque. Il est certain que nous n'avons point de notion distincte de ce nombre original; & qu'ainsi la raison ne sauroit faire un juste discernement du nombre des langues. Et si c'est à l'oreille seule qu'il apartient d'en juger, je demande par quelles règles sûres ces questions se peuvent terminer? L'oreille ne sauroit manquer d'être toûjours prévenuë en faveur de quelque langue au préjudice de toutes les autres; & elle le doit être nécessairement en faveur de la langue naturelle, de la prononciation de laquelle seule elle est bien informée, parce qu'elle y est faite dès l'enfance. Et si l'oreille est toûjours infailliblement prévenuë, quelle justice peut-on attendre de son jugement? Combien donc sont frivoles les disputes des Grammairiens sur cette matiere, si les décisions en sont si incertaines?

En effet, l'harmonie d'une langue dépend certainement de sa prononciation; il faut donc pour en connoître l'harmonie que nôtre bouche & nos oreilles soient faites tout premierement à sa veritable prononciation. Celui qui la prononce mal en corompt le nombre, & celui dont l'oreille n'est

pas

pas acoûtumée à sa veritable prononciation, ne le goûte pas. C'est ce que remarque saint Augustin, écrivant à un de ses amis au sujet de ses livres de la Musique, dans lesquels il traite proprement de la prononciation : Il l'avertit qu'il est difficile de les bien entendre, & une des raisons qu'il en rend, c'est (dit-il) qu'il est nécessaire de prononcer les mots de telle maniere, que non seulement l'on fasse sentir le temps de la durée de chaque syllabe, mais encore les pauses ou les silences qui se doivent mêler dans certains intervales, sans quoi l'on ne sauroit ni marquer la cadence du discours, ni la faire sentir à l'oreille. Voici les termes de ce Saint : * *Verum etiam pronuntiando ita sonare merulas syllabarum, ut eis exprimantur, sensumque feriant, genera numerorum. Maxime quia etiam in quibusdam dimensa intervalla miscentur; qua omnino sentiri nequeunt, nisi auditorem pronuntiator informet.*

L'experience peut très-bien nous assurer de ce que je dis; ceux qui prononcent nôtre langue avec trop de précipitation nous surprennent; ceux qui la prononcent trop lentement, nous impatientent, parce que les uns ne rempliſſent pas l'oreille, & que les autres la font languir. Ce que Ciceron exprime par ces paroles, ‡ *numeros aures ipsa metiuntur ne aut non compleas verbis, quod proposueris, aut redundes.* Que l'on donne une de nos plus belles Pieces d'éloquence à prononcer aux hommes de certaines Provinces, qui ont des prononciations vicieuses, ils leur feront perdre toutes les graces du nombre & de la cadence.

S'il est donc certain que ce soit la prononciation qui forme le nombre, il l'est de même que nous ne saurions connoître le nombre d'une langue que nous ne soyons parfaitement informez de sa pro-

non-

* *Ep.* 131. *ad Memorium.* ‡ 1. *part.* 97.

nonciation. Et par conſéquent nous ne devons point nous flatter de connoître le nombre des langues dont la prononciation nous eſt abſolûment inconnuë. Or nous ne ſavons nullement celle du Grec ni du Latin dont il s'agit principalement dans ces diſputes; il n'en faut point d'autres preuves que les procès qui ſont entre les Savans ſur ce ſujet. De temps en temps il paroît des ouvrages ſur la veritable prononciation de ces langues; & il n'en a point encore paru qui n'ait trouvé des contradicteurs.

Mais ce qui eſt certain, c'eſt que chaque nation ajuſte ces langues à la prononciation de la ſienne. Nous les prononçons à la Françoiſe, les Allemans à l'Allemande, les Polonois à la Polonoiſe, & toutes les autres nations ainſi. C'eſt ce qui fait que toutes ces différentes nations ne s'entr'entendent pas, même lorſqu'elles parlent Latin. On allegue beaucoup d'hiſtoires plaiſantes à ce ſujet, comme celle de Scaliger, qui dit à un Ecoſſois, lequel lui parloit en Latin, qu'il le prioit de l'excuſer s'il ne l'entendoit pas, qu'il n'avoit jamais apris l'Ecoſſois.

Mais une preuve encore plus ſenſible que nôtre langue ni nôtre oreille ne ſont point formées à la vraye prononciation du Latin; c'eſt que nous prononçons les Vers tout autrement qu'il ne les faut prononcer: il y a des Vers que nous faiſons plus longs qu'ils ne le doivent être d'une, de deux & de trois ſyllabes, ſelon le nombre des éliſions qui s'y rencontrent, & nous ſommes tellement faits à cette prononciation, que nôtre oreille non ſeulement n'en eſt pas choquée, mais qu'elle le ſeroit au contraire ſi nous prononcions comme la meſure des Vers le voudroit.

Multa quoque & bello paſſus.

Nous faiſons ſentir le *que* auſſi ferme qu'aucune autre ſyllabe de ce Vers, & pour le bien prononcer, l'oreille ne le devroit preſque pas apercevoir. Saint Auguſtin a remarqué en pluſieurs endroits, que les Africains n'avoient point de ſentiment des longues & des breves. J'en ai déja raporté ci-deſſus un paſſage, où il dit, qu'ils ne pouvoient diſcerner la prononciation d'*os* pour ſignifier un os, de celle d'*os* pour ſignifier la bouche. Il ne pouvoit parler ainſi, qu'il ne fût aſſuré que les Romains prononçoient ce mot d'une maniere ſenſiblement différente quand il devoit ſignifier un os, & quand il devoit ſignifier la bouche; c'eſt-à-dire, ou long ou bref, ſelon qu'il ſignifioit l'un ou l'autre, autrement la remarque de ſaint Auguſtin ſeroit fauſſe. Et nous ſommes peut-être nous autres encore moins capables que les Africains de faire ſentir cette différente prononciation & de l'apercevoir. Il fait une remarque pareille dans ces livres de la Muſique; il dit que la veritable prononciation du Latin s'eſt perduë, & que l'on ne ſentiroit pas aujourd'hui (c'eſt-à-dire, au temps qu'il parloit) la faute qui ſeroit dans la cadence de ce Vers.

Arma virumque cano, Troja qui primus ab oris.

Je ne croi pas qu'il y ait des gens aujourd'hui qui oſaſſent ſe vanter d'apercevoir cette faute autrement que par la raiſon; & parce qu'on leur a apris par règle les ſyllables qui ſont ou breves ou longues, la ſeule choſe que nous ſachions ſûrement de la prononciation du Latin. Tout cela prouve que nous avons une connoiſſance très imparfaite de la maniere de prononcer cette langue.

Et

Et Meſſieurs de l'Académie n'ont point fait de difficulté de dire dans la ſavante & judicieuſe Préface de leur Dictionnaire, *que les langues mortes n'ont plus qu'une prononciation arbitraire, au défaut de la veritable & de la naturelle, qui eſt totalement ignorée.* C'eſt pourquoi j'aurois dit à celui qui ſouhaitoit d'entendre haranguer Ciceron, qu'il devoit auſſi ſouhaiter d'être né Romain & au ſiecle de Ciceron, qu'autrement il n'auroit pas eu tout le plaiſir qu'il s'imaginoit à entendre ce grand Orateur. Souvent il auroit été choqué de ſa prononciation, & peut-être même n'auroit-il pas diſcerné pluſieurs de ſes mots.

Ce que je viens de remarquer ſur la prononciation du Latin, ſe peut dire de celle du Grec. Feu Monſieur Ménage vouloit qu'on le prononçât comme il ſe prononce aujourd'hui en Grece, & prétendoit qu'il y avoit de l'entêtement à le vouloir prononcer comme on le prononçoit il y a deux mille ans. S'il avoit raiſon en cela, c'eſt parce que l'on peut être aſſuré de la maniere dont les Grecs le prononcent à preſent, & que l'on ne ſauroit ſavoir comment ils le prononçoient en ces temps-là. Mais ſi on ne ſauroit ſavoir cette ancienne prononciation, comment peut-on vanter ſon harmonie & ſa cadence? Scaliger dit dans une de ſes Lettres, que tout le monde aime les Vers iambes Grecs, mais qu'il n'y a perſonne qui en connoiſſe la beauté. Il y a donc de l'entêtement de tant admirer ce que l'on ne connoît pas.

Au reſte, les choſes doivent être naturellement ainſi. Nous ſommes nez dans un autre temps, dans des climats tout différens; & ainſi nos organes ne ſont pas tout à fait ſemblables à ceux des peuples qui parloient ces langues. C'eſt pourquoi, quand il n'y auroit que cette raiſon, nous devons articuler les lettres & les ſyllabes autrement qu'ils

ne

ne faiſoient, & par conſéquent prononcer leurs mots autrement qu'eux. Après cela, que l'on diſpute du nombre de ces langues: on n'en peut parler que par conjectures, ou ſelon les préjugez, la raiſon ne ſauroit jamais avoir aucune part à ce que l'on en dit; & par conſéquent c'eſt ſans raiſon que l'on entre dans ces conteſtations.

J'ai vû des perſonnes qui croient que ces queſtions ſe peuvent décider par les règles de la Muſique, & que les langues qui ſont plus propres aux compoſitions de Muſique, ſont ſans doute les plus harmonieuſes. Mais quand il ſeroit vrai qu'il y auroit des langues qui ſuivroient plus facilement la varieté des tons de la Muſique (ce que je ne saurois acorder) le moyen que nous puſſions ſavoir celle qui auroit cet avantage, que nous ne fuſſions ſa prononciation; c'eſt donc une néceſſité d'être premierement aſſuré de cette prononciation.

D'autres ont prétendu qu'y ayant certaines lettres plus douces & plus faciles à prononcer, comme l'*l* & l'*s*, & d'autres lettres au contraire plus rudes comme l'*m* & l'*r*; les langues les plus abondantes dans les premieres ne ſauroient manquer de toucher plus agréablement l'oreille; au lieu que celles qui ſe ſervent plus des autres la bleſſent & la fatiguent néceſſairement, que par conſéquent les premieres ont un nombre beaucoup plus parfait.

Ils ajoûtent que les langues où il ſe trouve plus de mots compoſez de voyelles ſeules, ont encore l'avantage de l'harmonie, parce que le ſon eſt tout dans les voyelles.

Mais ſi nous convenons nous autres François de ces obſervations, parce qu'elles ſont avantageuſes à nôtre langue; je doute fort que tous les hommes de toutes les langues en demeuraſſent d'acord. Cependant il faut des règles communes & égale-

ment aprouvées de tous les hommes; ſans quoi on ne peut rien conclure de certain. Ces nations qui parlent des langues ſi chargées de conſones, ne conviendront jamais de ces principes; elles prétendront que les lettres les plus rudes articulant davantage la voix, & faiſant un plus grand effet ſur l'organe, en font auſſi un plus grand dans l'imagination & dans l'eſprit; & qu'ainſi elles ont un nombre plus puiſſant & plus énergique. Elles diront de même que les mots qui n'ont point de conſones ou qui en ont peu, ne ſont pas aſſez différens des cris des animaux pour former le langage des hommes. Et ces prétentions ne manquant pas de raiſon, il s'enſuivra que chacun ne raiſonnera dans ces matieres que ſelon ſon tempérament & la conformation de ſes organes; c'eſt-à-dire, ſelon ſes préjugez. Ceux qui auront les organes faciles à ébranler, ne voudront être touchez que legerement, & les autres qui ont les organes durs & peſans, aimeront un langage qui ſe faſſe plus ſentir.

Il eſt donc certain qu'à conſiderer la nature, les choſes ne ſauroient être autrement. Les organes de la parole étant toûjours proportionnez à ceux de l'oüie, l'articulation de la voix s'ajuſte toûjours au ſentiment de l'oreille. C'eſt pour cette raiſon que chaque nation eſt prévenuë en faveur de ſa langue, & la doit trouver plus belle & plus nombreuſe qu'aucune autre. Ainſi un homme qui parle naturellement l'Eſclavon, ne poura croire que ſa langue toute heriſſée de conſones qu'elle ſoit, n'ait pas un nombre auſſi agréable & auſſi touchant que les langues les plus eſtimées.

Il eſt vrai que les partiſans du Latin nous veulent perſuader qu'ils ſont plus touchez de la cadence arbitraire qu'ils lui donnent, qu'ils ne le ſont de celle du François. Cette langue eſt belle même

avec

avec une prononciation étrangere * disoit un de ces Messieurs. Combien l'étoit-elle donc dans sa prononciation naturelle? pour moi je ne sai si je raisonnerois bien, mais je dirois tout le contraire. La Langue Françoise est si belle que je sens du plaisir à entendre toutes les langues prononcées à la Françoise. Car Monsieur du Perrier de qui est cette remarque, prononçoit le Latin à la Françoise, comme font tous les François; c'étoit donc en effet la prononciation Françoise qui lui plaisoit.

Il faut avouër que l'on nous aprend au College à prononcer le Latin avec une grande emphase & une grande majesté, afin d'élever par cette prononciation fastueuse le Latin au dessus du François. Mais s'il ne tenoit qu'à s'enfler la bouche, & à faire effort de la poitrine, nous donnerions au François une prononciation aussi ampoulée qu'ils en donnent au Latin, & nous le ferions avec plus de raison, parce que nous sommes assurez de la maniere dont il doit être prononcé.

S'il s'agissoit d'opposer le François au Latin pour le nombre, nous alleguerions des raisons très-fortes, pour montrer que le François l'emporteroit à cet égard. S'il est certain que le François soit naturellement nombreux, comme l'on n'en sauroit douter, puisqu'il l'est dans sa composition toute simple & toute naturelle; n'a-t-il pas l'avantage au dessus du Latin, dans lequel il a falu renverser l'ordre de la construction, & transposer les mots pour lui trouver un nombre exquis? Cette raison seule suffiroit, ce me semble, pour décider en faveur du François, puisque les beautez naturelles sont toûjours de beaucoup préférables aux autres.

S'il est donc vrai que l'on ne puisse goûter parfaitement le nombre d'une autre langue, que de sa langue naturelle; parce que nos organes ne sauroient

* Monsieur du Perrier dans Monsieur le Laboureur.

roient être faits à la prononciation que de cette seule langue; ces sortes de disputes sont de purs amusemens: & pour en parler selon les idées claires de la raison, les langues ne peuvent rien avoir au dessus les unes des autres pour le nombre, non plus que pour toutes les autres vertus du discours.

On peut distinguer dans le discours deux sortes de nombres, savoir un qui est purement naturel, & l'autre qui vient de l'artifice. Le premier naît de la simple prononciation, & le second de l'arangement des mots & de la composition des periodes. Or il n'y a point de langues où ces nombres ne se rencontrent: Etant toutes également l'ouvrage de la nature, se formant toutes par l'usage naturel des organes, elles ont par nécessité toutes un nombre naturel, parce qu'il est impossible de former le discours sans pousser sa voix avec certaines proportions, & selon certaines mesures d'élevation & d'abaissement, & ces mesures font une cadence naturelle. Et on peut dire dans ce sens avec beaucoup de verité, qu'il ne se fait rien sans nombre, *omnia in pondere, numero & mensura.*

Il seroit impossible à l'homme de parler autrement, il faut nécessairement qu'il pousse l'air & qu'il le tire dans cette proportion, & toutes les langues sont égales au regard de ce nombre. * *Id numerosum est in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones & quod metiri possumus intervallis æqualibus.*

C'est ce nombre qui règle non seulement la longueur des mots qui ne peuvent passer une certaine quantité de syllabes, comme huit, par exemple, car je croi que les mots les plus longs ne vont que jusques-là, & il y en a même très-peu qui y aillent, parce que plusieurs mots de cette longueur rangez

* Cicer. de Orat.

rangez de ſuite romproient les meſures de l'élevation & de l'abaiſſement de la voix, & par conſéquent de la reſpiration. Ce nombre naturel règle donc non ſeulement la longueur des mots, mais encore l'étenduë des phraſes & des periodes. Il demande que l'on renferme une penſée dans une certaine quantité ou de mots ou de phraſes, afin que les poûmons puiſſent le prononcer ſans fatigue, & que l'eſprit les puiſſe comprendre ſans peine, & l'homme fait tout cela naturellement.

Le nombre artificiel conſiſte dans un arangement étudié des mots & des phraſes pour compoſer les periodes; afin de les rendre par leur cadence d'une prononciation plus facile & plus agréable à l'oreille. Car il eſt certain, que plus un diſcours eſt harmonieux, plus il eſt facile à prononcer & agréable à entendre. Un homme ne ſauroit parler avec facilité ſans être écouté avec plaiſir. Et ceux qui compoſent en quelque langue que ce ſoit, doivent toûjours chercher ce nombre dans leur compoſition. Nôtre langue même toute ſimple & toute naturelle qu'elle eſt dans ſa conſtruction, eſt pourtant ſuſceptible de ce nombre artificiel. Et on remarque de grandes différences entre les compoſitions des perſonnes éloquentes, & celles des autres. S'il ne nous eſt pas permis de renverſer cette conſtruction, ni de la broüiller comme les Latins faiſoient la leur; il y a toûjours un grand artifice dans l'arangement des mots, dans la liaiſon des phraſes, & dans le tour des periodes que Quintilien apelle * *ordo, junctura, numerus.*

Je poûrois encore parler d'un autre nombre qui réſulte du parfait acord du ſtile avec les matieres que l'on traite, c'eſt celui dont j'ai dit ci-deſſus, que l'eſprit ſeul pouvoit juger, & toutes les langues ſont ſuſceptibles de ce nombre comme des au-

* *Lib. 9. c. 4.*

tres ; il n'y en a point où l'on ne puiſſe parler des choſes petites d'un ſtile ſimple, des médiocres d'un ſtile médiocre, des grandes & magnifiques d'un ſtile ſublime & pompeux, dans leſquelles, en un mot, on ne puiſſe compoſer ſur toutes ſortes de ſujets, ſelon les règles de la plus parfaite éloquence.

Il y a long-temps que l'on fait voir par experience qu'il n'y a point de ſujets auſquels le François ne ſoit propre, aux Myſtéres mêmes les plus ſublimes de la Religion. Il n'y a point de ſcience que l'on n'y puiſſe enſeigner, la Théologie même, le Droit & la Médecine, quoi qu'il ſoit plus avantageux de les enſeigner en Latin, afin d'entretenir & l'unité de la Foi par l'unité de ce langage, & le commerce des Sciences entre les Savans de différentes nations ; & obliger ceux qui les étudient de les aller toûjours puiſer dans les veritables ſources.

Enfin, je ne craindrai point de dire qu'il n'y a point de langue où il ne ſe puiſſe former des Demoſthenes & des Cicerons. Il ne faudroit que des genies ſemblables à ceux de ces deux grands Orateurs, pour faire de toutes ſortes de langues ce que ces deux ont fait du Grec & du Latin, puiſqu'ils pourroient dans toutes trouver l'ordre, les liaiſons & le nombre qui fait toute la beauté du diſcours. * *Felicissimus sermo est cui & rectus ordo & apta junctura & cum iis numerus opportunè cadens contingit.*

Mais après tout, afin de terminer la queſtion au gré de tout le monde, s'il y a des langues dont la cadence convienne mieux aux ſujets de certain genre, elles ſe trouveront auſſi moins propres aux autres ſujets. Si l'une excelle dans la force, l'autre excellera dans la douceur de l'harmonie ; de ſorte qu'à

* *Quintil. ibid.*

qu'à tout examiner chacune aura dequoi se dédommager; & aucune ne pourra s'attribuer une superiorité absoluë au dessus des autres. Nous parlerons dans le Chapitre suivant du sublime, dont le nombre fait une partie.

CHAPITRE XVIII.

De la sublimité ou de la grandeur du discours.

LA sublimité ou la grandeur du discours est un des principaux effets de l'énergie & du nombre. Ainsi on pourroit dire que ce seroit assez d'avoir prouvé que toutes les langues ont leur énergie & leur nombre, pour être assuré qu'elles ont aussi toutes leur sublime; & que l'éloquence n'a rien de si magnifique dont elles ne soient capables autant les unes que les autres: ou s'il est vrai que ce soit de la grandeur des pensées que naisse principalement celle du discours, les hommes de toutes les langues ne peuvent-ils pas avoir des pensées également grandes?

Néanmoins puisque le sublime est d'un si grand prix dans l'éloquence, que quelques-uns des plus celèbres Rheteurs de l'Antiquité en ont composé des Traitez entiers, il mérite bien que l'on en fasse un Chapitre exprès. Un de ces Traitez qui a échapé à l'injure des temps, est celui de Longin, encore est-il un peu défectueux. Cet excellent ouvrage nous a été donné en François par un Auteur capable de composer l'original; & on pourroit dire que sa traduction & ses reflexions suffisent seules pour faire comprendre que le sublime n'est point ataché au genie de certaines langues, non plus qu'à celui de certains hommes.

J'ai lû & relû pluſieurs fois cet ouvrage, & tout excellent qu'il eſt, il ne nous donne pas, ce me ſemble, encore des idées préciſes de la nature du ſublime. D'abord il nous en marque les effets & enſuite les ſources; enfin, il donne des exemples du veritable ſublime & du faux: mais en tout cela il ne me paroît pas qu'il détermine en quoi il conſiſte.

Car de dire que le ſublime eſt *ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du diſcours... Ce qui ravit... Ce qui tranſporte, & ce qui produit en nous une certaine admiration, mêlée d'étonnement & de ſurpriſe... Ce qui élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle même.* Toutes ces expreſſions font bien concevoir les merveilleux effets du ſublime: mais elles nous laiſſent à chercher la cauſe de ces effets; elles nous avertiſſent que lorſque nous nous ſentirons ravis & tranſportez par les traits de quelque diſcours, il faut qu'il y ait du merveilleux, mais ce n'eſt pas nous faire voir clairement la nature de ce merveilleux. Ainſi ce que dit Longin n'inſtruit pas encore aſſez nôtre raiſon, & ce n'eſt néanmoins que par les lumieres de la raiſon que nous devenons veritablement habiles & bons connoiſſeurs.

Mais qui oſeroit entreprendre de ſuppléer ce qui manque à un ouvrage d'une ſi grande réputation? En atendant que de plus habiles que moi le faſſent, je propoſerai ſeulement ici mes conjectures, & autant qu'il eſt néceſſaire pour l'execution de mon deſſein.

Il me ſemble donc que le ſublime peut bien n'être autre choſe qu'une vive & parfaite imitation ou de la nature ou de ce qui ſurpaſſe la nature. L'imitation de la nature fera le ſublime des Orateurs; & l'imitation de ce qui eſt au deſſus de la nature fera celui des Poëtes. Nous dirons ailleurs pour-

pourquoi la Poëſie demande du ſurnaturel & du divin.

Comme il n'y a rien de plus grand ni de plus admirable que la nature, ce qui l'imite parfaitement, ce qui nous en préſente des images vives & reſſemblantes, ne ſauroit manquer de paroître veritablement grand & ſublime. Et comme la nature n'eſt pas uniforme dans ſes operations, qu'elle ne ſe conduit pas toûjours par les mêmes voyes, & qu'elle a ſes prodiges & ſes miracles; c'eſt dans une vive expreſſion de ces prodiges qu'éclate principalement ce merveilleux.

Voilà en quoi j'ai conçû que conſiſte ce ſublime, qui produit tous les merveilleux effets dont parle Longin. Et il me ſemble que cette idée s'accorde très-bien avec tous les préceptes qu'il donne pour y ariver. Cette idée même ſe trouve enveloppée dans ſes penſées. Lorſqu'il dit, que dans les ouvrages de l'art on conſidere le travail & l'achevement, & que dans ceux de la nature c'eſt le ſublime & le prodigieux; cela ſignifie, ce me ſemble, que le ſublime & le prodigieux du diſcours eſt ce qui repréſente bien le ſublime & le prodigieux de la nature: & bien qu'il n'entende parler que des effets extraordinaires de la nature, & qu'il ſemble que l'on en puiſſe conclure qu'il n'a pas crû qu'il pût y avoir du ſublime dans les peintures de ce qui lui eſt ordinaire; il eſt pourtant certain que les peintures excellentes des choſes les plus communes, ne ſauroient manquer de toucher & de ravir l'ame; car qu'y a-t-il dans la nature de ſi ordinaire, de ſi vil & de ſi mépriſable, à ce qu'il ſemble, qui étant recherché, examiné & bien repréſenté, ne produiſe une admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe? Quand le Prophete dit: *Que vos ouvrages, Seigneur, ſont magnifiques! vous avez tout fait avec ſageſſe.* Ce diſcours comprend

les vermiſſeaux de la terre, les feüilles des arbres & les cheveux de nôtre tête, auſſi-bien que les Elemens, les Cieux & les Plantes. Dieu eſt admirable en tout, & aucun de ſes ouvrages ne ſauroit être regardé avec atention ſans étonnement. Et enfin il n'y auroit toûjours qu'un peu de plus ou de moins entre le ſublime des choſes ordinaires, & celui des choſes extraordinaires de la nature.

Les paſſions mêmes qui n'ont rien de grand, qui marquent de la petiteſſe de cœur & de la foibleſſe, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe, peuvent être ſi bien peintes, que l'ame s'en ſentira autant émuë & tranſportée que par les traits des choſes qui nous paroiſſent les plus grandes. Auroit-on raiſon de dire, qu'il n'y auroit rien de grand ni de ſublime dans une vive deſcription de la frayeur & du tranſiſſement où ſeront les hommes à la vûë de l'appareil du jugement dernier? Je croi même que * Longin a compris ce que je dis dans ces paroles, que l'art n'eſt jamais dans un ſi haut point de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la nature, que l'on le prend pour la nature même.

Si le ſublime, ſelon cette notion, eſt capable de produire tous les effets que Longin atribuë au ſublime, il ſe peut auſſi tirer de toutes les ſources qu'il en a marquées. La premiere de ces ſources eſt une élevation d'eſprit, qui nous fait penſer heureuſement les choſes: car de bonne foi, qu'eſt-ce que penſer heureuſement les choſes, que les penſer telles qu'elles ſont veritablement? & qu'eſt-ce qu'en parler d'une maniere ſublime, que les exprimer comme on les a penſées?

La ſeconde eſt le pathetique; c'eſt-à-dire, ſelon lui, cet enthouſiaſme ou cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Or un Orateur qui

* Ch. 30.

a reçû de l'Auteur de la Nature cette vehemence, ne l'employe jamais bien, que lorſqu'il parle ſelon des idées juſtes & naturelles. Quand il va au delà il tombe dans le phebus & dans une enflure qui le rend ridicule.

La troiſiéme ſource ſe trouve dans les figures tournées d'une certaine maniere. Cette expreſſion eſt trop vague & trop incertaine pour un ſi habile Maître; (cela ſoit dit pourtant en toute humilité) mais ces figures pour être bien tournées doivent être tout de même naturelles; c'eſt-à-dire, être tirées d'objets qui ayent des raports naturels avec les ſujets que l'on traite, quoi que ces objets le doivent ſurpaſſer en excellence, afin de le relever autant que la raiſon le demande: car s'il ſe trouve une diſproportion trop grande, loin de faire paroître ſa grandeur, on ne fait que découvrir la petiteſſe d'une imagination qui ſucombe ſous l'idée des choſes médiocres.

La quatriéme ſource eſt la nobleſſe de l'expreſſion, & elle revient à ce que j'ai déja dit: quand on a heureuſement penſé, ſi l'on s'exprime auſſi-bien que l'on aura penſé, on s'exprimera ſans doute noblement.

La cinquiéme & la principale qu'il met dans la compoſition & dans l'arangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité, eſt la même choſe que le nombre dont j'ai déja parlé; & cette compoſition conſiſte à ſuivre l'ordre avec lequel ſe peignent le plus naturellement les penſées & les idées les plus veritables que l'on a conçûës des choſes. Ainſi toutes les lumieres que l'on peut tirer de l'indication que fait Longin, des ſources du ſublime, ſe réduiſent à nous aprendre, que parler d'une maniere grande & relevée, c'eſt repréſenter ou le naturel ou le ſurnaturel, auſſi beau, auſſi grand, & auſſi merveilleux qu'il eſt.

Les exemples qu'il allegue prouvent la même chose. Il n'y a en effet du grand & du magnifique dans ces exemples, que parce qu'ils repreſentent la nature par des traits ſi vifs, qu'il ſemble que ce ſoit la nature elle-même qui parle. La réponſe d'Alexandre à Parmenion a de la grandeur, parce qu'elle peint parfaitement le naturel fier & ambitieux de ce Prince. Parmenion dont le cœur n'avoit pas conçû de ſi hauts deſſeins que celui d'Alexandre, ſe ſeroit volontiers contenté de la fille de Darius en mariage, & de la moitié de l'Aſie pour ſa dot. Mais Alexandre à qui le monde entier ne ſuffiſoit pas, ne pouvoit écouter cette propoſition; & ſa réponſe à Parmenion ne pouvoit pas avoir plus de grandeur, parce qu'elle ne pouvoit pas faire concevoir d'une maniere plus délicate & plus ſpirituelle l'ambition effrenée de ce Conquerant. Or c'eſt dans cette ambition que le monde ignorant & corompu met la grandeur de l'ame. Si j'étois Alexandre (lui diſoit Parmenion) j'accepterois les offres que me fait Darius; & moi auſſi, ſi j'étois Parmenion, répond Alexandre.

Les expreſſions qu'il raporte d'Homere; tirent toute leur magnificence de ce qu'elles repréſentent le naturel auſſi grand qu'il eſt. Mais les paroles de Moïſe ſont les plus magnifiques qui puiſſent ſortir de la bouche d'un homme mortel; parce qu'elles portent le veritable caractére & le plus ſenſible de la toute-puiſſance de Dieu: en montrant que ſa parole ſuffit pour faire ſortir toutes choſes du néant. Et ſi Longin avoit fait ſur cette expreſſion de Moïſe toutes les reflexions qu'elle méritoit, & qu'un homme auſſi ſpirituel ſembloit ne devoir jamais manquer de faire; il ne l'auroit pas atribuée à l'eſprit de ce grand Legiſlateur: il ſe ſeroit aperçû que l'homme ne ſauroit jamais tirer une expreſſion pareille de ſon propre fonds, & qu'il faut néceſ-

ceſſairement qu'il ſoit inſpiré de l'Eſprit divin : puiſque s'il faut une puiſſance infinie pour donner de la fécondité au néant, l'homme ne pouvant naturellement penſer que le néant puiſſe devenir fécond, n'auroit pû ni le dire, ni l'exprimer auſſi dignement, ſi l'Etre en qui réſide cette puiſſance, ne le lui avoit ſugeré. Mais ce n'eſt pas le lieu de montrer plus au long les lumieres qu'un homme raiſonnable peut tirer de ces paroles : *Il a parlé & tout a été fait ; il a dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere a été faite.*

Ce ſont là, ce me ſemble, les idées les plus claires & les plus préciſes du ſublime. Et ſi elles ſont vraies en effet, je ne vois point de raiſon pourquoi il y auroit des langues privées de l'avantage de fournir des traits propres à tracer des tableaux les plus reſſemblans de tout ce que la nature peut produire, de ce que les hommes peuvent penſer & faire de grand & de prodigieux ; & même de tout ce que Dieu a revelé aux hommes pour être l'objet de leur foi & la règle de leur conduite. Pourquoi, par exemple, les Demoſthenes & les Cicerons ne poûroient pas dans nôtre langue tonner, éclairer, foudroyer auſſi-bien que dans celle qu'ils ont parlée ? Pourquoi Moïſe n'auroit pû dire en François ce qu'il a dit en Hebreu, & avec toute la dignité & la majeſté qu'il l'a dit ? Je ne croi pas que quelqu'effort que l'on faſſe, on puiſſe trouver de bonnes raiſons de différence.

Peut-être que les admirateurs du Grec & du Latin s'imagineront que quelques langues poûroient être moins propres pour ſoûtenir toute l'élevation des penſées, parce que les nations qui les parlent n'auroient pas autant de hardieſſe que les Grecs ou que les Romains à employer des figures outrées & des expreſſions qui vont au delà du vrai & de l'aparent ; mais ſi ces nations ſont plûs modeſtes dans

leur

leur ſtile, leur ſublime n'en eſt que plus veritable, & en tombe moins dans l'enflure. Nous autres François, par exemple, nous ne ſommes pas à beaucoup près ſi hardis dans nos façons de parler; mais nôtre éloquence chaſte & moderée en eſt plus dans les règles, & en doit davantage plaire aux perſonnes d'un goût exquis: de ſorte que s'il eſt vrai que nôtre langue tienne de cette modération, ſi elle n'aime pas à ſe ſervir de ces expreſſions qui ne conviennent qu'à des hommes d'une imagination déreglée, ou trop éblouïs de leur propre eſtime, en cela elle eſt préférable au Grec & au Latin.

Enfin, tous ceux qui auront le goût aſſez bon pour ne pas prendre pour ſublime le phebus & le galimatias, trouveront que le François eſt ſuſceptible de toutes les figures qui ſont dans les règles de la veritable éloquence, & d'où reſulte la veritable grandeur. On y traite avec ſuccès les ſujets qui demandent le plus du grand & du merveilleux. Ce qui faiſoit la matiere de l'éloquence des Payens ne paſſoit point les bornes du temps; & nous avons nous autres des ſujets qui n'ont point d'autres bornes que l'éternité. Si on a dit des Princes de l'éloquence Grecque & Romaine qu'ils éclairoient, qu'ils tonnoient, qu'ils foudroyoient; que c'étoit des feux qui conſumoient tout, & des torrens qui renverſoient tout, on le peut bien dire plus raiſonnablement & plus veritablement de beaucoup de nos Prédicateurs, qui changent les loups en agneaux, les vautours en colombes; en un mot, qui operent par la puiſſance de la parole de plus grandes merveilles, que les Poëtes fabuleux n'en ont atribué à la puiſſance de leurs Dieux. Mais tous ces avantages ne ſe pôuront diſputer à aucune des langues que parlent les Chrétiens.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Que toutes les Langues ſeront capables de toutes ſortes de compoſitions, de Proſes, de Vers, de Deſcriptions, de Deviſes, &c. Obſervations ſur la Verſification des Latins & ſur la nôtre.

APrès avoir montré que toutes les langues ſont ſuſceptibles de tout ce qui rend le diſcours clair, net, intelligible, fort & énergique, de tout ce qui le releve & l'ennoblit; je puis conclure qu'elles peuvent ſervir par conſéquent à toutes ſortes de compoſitions les plus ſimples, les médiocres & les plus relevées de Proſe & de Vers, aux Inſcriptions, aux Deviſes, &c. C'eſt ce que Monſieur Charpentier a déja fait voir à l'égard de la Langue Françoiſe, dans le Traité qu'il a compoſé de l'excellence de cette langue: car il n'y allegue point de ſolides raiſons qui ne ſe puiſſent apliquer à toutes les langues; & ce que dit Monſieur le Laboureur des avantages de la Langue Françoiſe ſur la Latine pour les compoſitions de tout genre, ſe réduira à l'égalité, quand on fera diſputer les langues contre les langues, & non pas les hommes contre les hommes.

Ce deſſein a encore en quelque maniere été executé par Monſieur Perrault, dans ſon Parallele des Modernes avec les Anciens; puiſqu'en faiſant voir que les Modernes, ou pour mieux dire, les François, car ce n'eſt que chez les François qu'il prend ſes pieces de comparaiſon, peuvent marcher de pas égal avec les Grecs & les Latins, à l'égard de toutes les Sciences & de tous les Arts; & que nos Philoſophes, nos Poëtes, nos Orateurs, & nos Hiſtoriens n'étoient point inférieurs à ceux que l'on eſtime le plus entre les Anciens, il a montré en même

même temps que la Langue Françoiſe peut ſuffire à tout ce que la beauté, la force & la ſublimité de l'Eloquence & de la Poëſie peuvent demander.

Je ne m'arêterai donc point à ce qui a déja été executé par d'autres plus habiles que moi. Je ferai ſeulement ici quelques Obſervations ſur la Verſification des Latins & ſur la nôtre, ſans pourtant m'atribuer l'autorité de Legiſlateur, mais avec la ſoumiſſion, laquelle convient à un diſciple, qui doit ſe raporter en tout au jugement des Maîtres.

Meſſieurs le Laboureur & Sleuſe diſputent beaucoup ſur la ſtructure des Vers François & Latins, & chacun eſt pour celle de la langue qu'il eſtime le plus. Monſieur le Laboureur pour la Verſification Françoiſe, & Monſieur Sleuſe pour la Latine; l'un aime la rime, & l'autre la cadence des longues & des breves: Mais puiſque l'on fait en Latin des Vers rimez, & en François des Vers meſurez & non rimez, ou meſurez & rimez tout enſemble, une grande partie des raiſons de leur diſpute s'évanoüit, & ces langues n'ont rien au deſſus l'une de l'autre à cet égard.

Au reſte, pour ſaper par le fondement le ſujet de leur conteſtation, je croi que l'une & l'autre Verſification a ſes défauts, en ce qu'il y a trop d'artifice dans l'une & dans l'autre, & un artifice trop ſenſible. Premierement, cet artifice gêne trop les eſprits, & les force de tomber dans des licences que la raiſon ne ſauroit excuſer qu'à cauſe de la contrainte. Or y a-t-il de la raiſon à établir des règles par leſquelles on eſt contraint de violer les règles les plus eſſentielles, & par conſéquent les plus inviolables du diſcours? Secondement, cet artifice ſi affecté & ſi viſible dégoûte enfin; c'eſt un repas qui n'eſt compoſé que de ragoûts & de ſaupiquets: de là vient que l'on ne ſauroit donner à la lecture de

la Poëſie tout le temps que l'on donne à la lecture de la Proſe ſans s'ennuyer, au moins quand on a l'eſprit grave & un peu de bon goût.

On peut donc reprocher aux Latins l'invention de leurs ſyllabes longues & breves, que l'on ne ſauroit ajuſter pour compoſer des Vers ſans faire des fautes contre les règles de la Grammaire. Il eſt vrai qu'on les apelle des licences Poëtiques. On en fait même contre la raiſon : car y a-t-il de la raiſon à fourer dans un diſcours des mots abſolûment inutiles pour le ſens, & qui par cela ſeul qu'ils ſont inutiles ne ſauroient manquer de nuire, parce qu'ils ôtent la netteté du diſcours ? Ce ſont des pieces dans une machine, leſquelles ne ſervant de rien à ſon mouvement, ne peuvent qu'elles ne l'empêchent. On voit bien que je veux parler de ces épithetes, qui aſſez ſouvent ne ſont point d'autre effet dans un Vers que de l'allonger. On a fait des magazins de ces mots, afin d'en trouver toûjours à point nommé pour remplir la meſure des Vers : il n'y a point de meilleur ſecret pour aprendre à compoſer ſans jugement, & rien ne me paroît plus indigne d'Ecrivains ſerieux & bien ſenſez que ces pieces de raport. Je ne voi point même d'amuſement plus frivole que cet arangement de mots, & cette obſervation de ſyllabes longues, breves & médiocres; car Aulugelle parle auſſi des ſyllabes médiocres, peut-être étoit-ce celles de la quantité deſquelles diſputoient les Grammairiens.

La nature dont on ne ſauroit trop aimer ni rechercher la ſimplicité, n'aime pas ces contraintes : elle veut marcher librement, & non par bonds & par vôltes, comme les chevaux de manége, ou par reſſorts comme les machines; c'eſt-à-dire, qu'elle veut s'exprimer uniment & facilement, ſans obſerver avec tant d'exactitude la durée des ſyl-

ſyllabes, je dis même dans les Vers: car ſi la Poëſie doit être plus méſurée que la Proſe, la contrainte y ſied toûjours mal. Je ne ſai ſi les Romains s'aſſujettiſſoient ſcrupuleuſement à ces méſures dans leurs diſcours ordinaires; mais il me ſemble que cette affectation ne convenoit gueres à des perſonnes auſſi graves qu'ils l'étoient, ils devoient laiſſer ces minuties aux Grecs, & demeurer dans les bornes de leur veritable caractere, s'atacher à la ſolidité des choſes, & non pas aux cadences des mots.

On peut faire le même reproche aux François pour leurs rimes; elles ont les mêmes défauts que les longues & les breves des Latins: c'eſt un artifice pueril, qui laſſe enfin l'organe à force de le battre toûjours de ces conſonances. Et quoi que nous ſoyons beaucoup plus ſeveres dans nôtre maniere de verſifier, ces rimes néanmoins obligent ſouvent de donner à nos penſées & à nos expreſſions des tours qui ne ſont pas naturels, & on s'aperçoit que quelquefois les mots qui finiſſent les Vers ont été apellez pour la rime plutôt que pour la raiſon. On ſait où chercher ces rimes au beſoin; ces repertoires ne font pas de meilleurs effets pour la juſteſſe de la compoſition que ceux des épithetes. Combien de Poëtes ajoûtent leurs rimes avant que d'ajuſter leurs penſées?

Je puis fort bien me tromper. Mais je ſuis perſuadé que nos Vers en ſeroient beaucoup plus beaux, qu'ils auroient plus de grandeur & de majeſté, s'ils n'étoient point rimez, & il y a long-temps que je croi que les rimes ſont une des principales cauſes pourquoi les Poëmes épiques ne réüſſiſſent pas dans nôtre langue. Car quand il y auroit plus de bon ſens & de juſteſſe que dans ceux des Grecs & des Romains, cette rimaillerie continuelle ne ſauroit manquer de diminuer du poids & de la grandeur

deur des ſujets qui ſe traitent dans ces ſortes de Poëmes. *Dum additur numerus pondus detrahitur.* C'eſt badiner ſur des mots, lorſque l'on doit être tout occupé de la grandeur des choſes. Nos Vers en ſeroient beaucoup plus nombreux ſi on mépriſoit ce faux nombre.

Quelqu'un me poûra dire que j'impute à la Poëſie ce qui n'eſt que le vice des mauvais Poëtes, & que dans les bons Poëmes ſoit Latins, ſoit François, on ne trouvera point de mots qui ne faſſent d'autre office que de rimer ou de remplir la méſure des Vers. Heureux ſont les Poëtes chez qui la raiſon règle les fonctions des épithetes & des rimes! mais je ne ſai ſi les plus grands admirateurs d'Homere, d'Horace ou de Virgile, oſeroient ſoûtenir qu'il ne ſe trouve point de chevilles dans leurs Vers; & que l'on n'en ſauroit retrancher aucun mot ſans diminuer la force ou la grandeur des penſées; & ſi nos Poëtes François ſont plus châtiez, ſi nôtre Poëſie ne peut ſouffrir un mot qui n'eſt apellé que pour la rime; il eſt toûjours conſtant qu'il y a beaucoup de mots dont la rime fait le principal mérite.

Voilà ce que j'ai remarqué à l'égard des Vers Latins & François; pour les vouloir faire trop méſurez on ne les fait pas ſi beaux qu'on les poûroit faire: car encore une fois, ſi la cadence des Vers doit être plus règlée que celle de la Proſe, il ne faut pas néanmoins que la nature & la raiſon y ſoient enchaînées par la contrainte des méſures.

La Verſification auſſi-bien que la Poëſie tire ſon origine de l'Ecriture. Les Poëmes qui s'y trouvent ont été les modèles ſur leſquels ſe ſont formez les premiers Poëtes du Paganiſme, comme je le ferai voir ailleurs. Comme ces Poëmes étoient des Chants, on leur avoit donné des méſures propres pour être chantez, & je croi qu'on n'y avoit point cher-

cherché d'autres fineſſes, quant à la cadence, que de les acommoder à la portée des poûmons & aux infléxions de la voix. Et peut-être que nous ferions mieux de les imiter dans cette ſimplicité, que de nous embaraſſer de toutes les règles que des gens de grand loiſir ont imaginées avec beaucoup d'application & d'étude. Il y auroit bien une autre varieté dans le nombre des Vers, & une autre élevation dans les penſées, ſi l'eſprit n'y étoit pas gêné & détenu comme dans un filet par cette quantité de petites règles.

Ce ſont-là les penſées qui me ſont venuës ſur la maniere de verſifier : je les expoſe au jugement des perſonnes de bon goût, prêt à les retracter, ſi on trouve qu'elles ſoient contre la raiſon & le bon ſens, qui ſont les ſeuls maîtres auſquels on ſe doit aſſujettir.

Il ne me reſte qu'à ajoûter quelque choſe, à ce que dit Monſieur Charpentier, au ſujet des Inſcriptions des Monumens publics, des Médailles & des Deviſes. On parle du ſtile lapidaire, comme s'il étoit tellement propre au Latin qu'il fût interdit à toute autre langue ; c'eſt un ſtile coupé, où l'on ſous-entend une partie de ce que l'on veut dire, où l'on ne met que peu ou point du tout de verbes, où les mots ne ſont écrits qu'à demi, & ſouvent par une ſeule lettre ; & quelques perſonnes s'imaginent qu'il n'eſt pas permis d'en uſer ainſi dans les autres langues, par exemple, dans la nôtre.

Je prierois ceux qui ſont dans ces préjugez de conſulter un peu plus leur raiſon qu'ils ne font ; & de nous dire pourquoi nous ne pourions pas couper nôtre ſtile auſſi-bien que les Latins ; retrancher une partie des mots, ou ne les marquer que par une lettre. Les Latins ont commencé d'écrire de cette maniere avant que d'y être acoûtumez ;

commençons auſſi nous autres, & nous nous y acoûtumerons: mais pendant que l'on ne croira pas ni le pouvoir ni le devoir faire, on n'y parviendra pas.

Si on veut que nôtre langue repugne à cette maniere d'écrire eſtropiée, obſcure & énigmatique, j'y conſens; mais en même temps je prétens que ce ſtile mutilé & défectueux, bien loin de devoir être imité, ne mérite que d'être blâmé, puiſqu'il eſt directement contraire à la fin pour laquelle l'on écrit. On ne fait ces Inſcriptions que pour conſerver à la poſtérité la memoire de quelque grand évenement, ou des actions de quelqu'homme extraordinaire. Or pour aprendre ces choſes à la poſterité, ne les faudroit-il pas écrire de la maniere la plus claire & la plus facile à entendre? & n'eſt-ce pas manquer tout-à-fait de jugement de les écrire autrement?

On peut dire pour la défenſe des Auteurs de ce ſtile, qu'il étoit très-facile & très-intelligible aux perſonnes de leur tèmps, & qu'ils ne prévoyoient pas que les hommes duſſent tomber dans une ignorance qui les empêchât d'entendre ces Inſcriptions, ou qui les reduisit à la néceſſité de faire des études particulieres pour en pénétrer le ſens.

A cela je réponds deux choſes: la premiere, que les abreviations ſont toûjours une cauſe infaillible d'obſcurité, & qu'ainſi ils ne devoient jamais s'en ſervir. La ſeconde, que s'ils n'ont pas prévû les inconveniens, nous autres qui les connoiſſons aujourd'hui, nous devons les éviter, & ne pas imiter les Latins dans cette maniere d'écrire. Si nous ſommes ſages, nous profiterons des fautes qu'ils ont faites, & n'en commettrons pas de pareilles. Faiſons des Inſcriptions de la maniere la plus propre pour inſtruire la poſterité des grandes choſes qui ſe ſont faites de nos jours; & ſi la brieveté eſt

de

de l'eſſence de ce ſtile, qu'elle ſoit entiere, *merito laudatur brevitas integra*, & non pas telle qu'elle faſſe d'une inſcription une énigme; c'eſt ce qui ſe peut très-bien executer.

On ne manquera pas de dire que les Médailles & les Deviſes ne ſauroient ſouffrir que des expreſſions très-abregées; & que ces expreſſions ne ſont belles que lorſqu'elles ont beſoin en quelque façon d'être devinées. J'avouë qu'il faut que ces Inſcriptions ſoient courtes, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe que les Médailles ne ſont pas d'un volume aſſez grand pour porter de longues legendes. Mais qui empêche qu'on ne les faſſe courtes dans nôtre langue comme dans le Latin? Il n'y a qu'à le vouloir, ſi d'abord l'on ne goûte pas ce ſtile, on le goûtera bien-tôt, *quæ primo dura viſa ſunt uſu molliuntur*. C'eſt à ceux qui ſont maîtres dans ces matieres à y travailler; ils trouveront bien-tôt dans nôtre langue la même facilité qu'ils peuvent avoir dans la Latine: on en a déja fait heureuſement l'eſſai en beaucoup de rencontres.

Ces paroles Françoiſes pour ame de la Deviſe du Roi, *à pluſieurs il ſuffit* ne feroient-elles pas un auſſi bel effet que les Latines *nec pluribus impar*? Mais il y a un verbe, & l'on n'en met dans les Deviſes que le moins que l'on peut, & celles où il n'y en a point ſont toûjours les plus belles. On poûroit apeller cette loi une loi arbitraire, & qui n'a point de fondement dans la nature des choſes, mais ſeulement dans l'imagination de ceux qui ſe plaiſent dans les énigmes; & enfin, ou en poûra ôter le verbe, & mettre *à pluſieurs ſuffiſant*, ou ſi on l'aime mieux, *ſuffiſant à pluſieurs*. Je m'en raporte toûjours aux Experts, à Meſſieurs de l'Académie des Médailles & des Inſcriptions: mais on doit bien prendre garde dans ces matieres de ſuivre plutôt les préjugez de l'imagination que les lumieres de la raiſon; ce qui n'eſt que trop ordinaire.

Quel-

Quelques-uns disent que la Langue Latine ayant une plus grande étenduë, & étant desormais fixe, parce qu'elle est morte, est plus propre par conséquent aux Inscriptions qui sont destinées à porter la memoire des choses au long & au large dans l'étenduë de la terre & dans la durée des temps. A cela je dirai que ces Inscriptions qui ont donné lieu à la dispute, sont premierement pour les François, & secondement pour les étrangers qui voyagent en France; à l'égard des François, ils aimeront mieux les trouver dans leur langue, & les étrangers ne s'en vont point de France sans entendre le François, & par conséquent sans avoir l'intelligence de ces Inscriptions. Et que quand nôtre langue changera, ces Inscriptions ne seront pas moins entenduës de la posterité que si elles étoient en Latin; puisque le grand nombre des livres qui s'impriment dans nôtre langue en conservera à la postérité la connoissance, comme les livres Latins & Grecs nous ont conservé la connoissance du Latin & du Grec. Bien loin donc que ces raisons nous doivent obliger à faire ces Inscriptions en Latin, elles nous doivent au contraire obliger à ne les faire qu'en François, afin de travailler à porter aussi loin la gloire du François, que les Romains ont porté celle du Latin; car si les langues servent à conserver la memoire des choses, les choses aussi servent à conserver la memoire des langues.

CHA-

CHAPITRE XX.

Des causes qui ont produit d'un côté l'estime excessive du Grec & du Latin, & de l'autre le mépris des Langues vivantes ou naturelles.

JE croi avoir suffisamment prouvé ce que j'avois avancé, que les langues considerées en elles-mêmes, & selon leur nature, n'avoient rien qui les rendît préférables les unes aux autres; & que dans toutes on peut parler avec toutes les beautez, toute la force & la grandeur de l'éloquence la plus exquise & la plus judicieuse. Si nous avons été élevez dans d'autres sentimens, si nous y sommes nourris par nos études, c'est l'effet de la préocupation des Maîtres, qui ont eu soin de nôtre éducation dans les Lettres.

Il est certain que tous tant que nous sommes nous n'avons eu les oreilles batuës dans nôtre enfance que du grand mérite des langues qui s'enseignent au College. Nos Regens s'écrioient à tout moment sur leur beauté, leur grace & leur énergie; & toute leur aplication tendoit à nous imprimer dans la memoire les beaux traits des Auteurs qu'ils nous faisoient lire dans l'une & dans l'autre. De sorte qu'il est constant que toute nôtre premiere jeunesse s'est passée dans l'admiration continuelle de ces langues, sans que jamais on nous ait rien dit à l'avantage de la nôtre. Encore même si on s'étoit contenté de ne nous en rien dire; mais on nous loüoit presque toûjours les autres à son préjudice, & en la ravalant infiniment au dessous d'elles. On nous inculquoit sans cesse que les beaux endroits des Auteurs Grecs & Latins ne pouvoient jamais avoir les graces, la dé-

délicateſſe & la force qu'ils avoient dans les autres. Qui pourroit croire après des préjugez reçûs de ſi bonne heure, & ſi bien cultivez, qu'il ne ſeroit pas vrai que la Langue Françoiſe fût inférieure aux autres?

Mais que l'on établiſſe des Maîtres qui enſeignent le François aux François, comme il y en a eu chez les Romains qui leur enſeignoient leur propre langue, & on verra bien-tôt le François en pareil degré d'honneur que toutes ces langues tant vantées: car les Profeſſeurs des Langues mettant toute leur étude à les bien aprendre, afin de les bien enſeigner, & de plus leur intérêt propre les engageant à les faire valoir & à en établir tous les avantages, nous auroient bien-tôt acoûtumez à rendre à la Langue Françoiſe la juſtice qui lui eſt dûe, & à ne la pas mettre au deſſous ni du Grec ni du Latin. On pourroit faire la même choſe à l'égard de toutes les langues vulgaires ou naturelles, l'Italien, l'Eſpagnol & les autres, on leur procureroit par cette voye toute l'eſtime que l'on fait de celles que l'on enſeigne au College.

La ſeconde cauſe du grand reſpect que l'on a pour le Grec & pour le Latin, c'eſt l'antiquité de l'une & de l'autre. Tout ce qui eſt ancien excite nôtre vénération juſqu'aux vieux arbres & aux vieilles maiſons. Il y a beaucoup de raiſon dans la diſpoſition que nous nous ſentons à vénérer les choſes anciennes; car cette diſpoſition vient de ce préjugé très-legitime & très-raiſonnable, que la verité eſt de toutes les choſes la plus ancienne, & qu'elle vient du principe même du genre humain. C'eſt par ce ſentiment qu'Ariſtote diſoit, que ce qui étoit très-ancien étoit très-digne de reſpect, & que les Latins avoient, je ne ſai combien, de façons de parler pour relever le mérite des choſes

en les comparant aux anciennes; par exemple, *mores antiqui, nihil antiquius ducere*; & nous autres ne faisons-nous pas un grand cas des antiques par la seule raison qu'elles sont antiques?

Mais ce préjugé, tout juste qu'il est, a pourtant ses bornes, & il ne doit pas s'apliquer à toutes choses. Les Payens en abusoient, lorsqu'ils l'étendoient jusqu'à rendre un culte religieux aux vieux chênes des forêts; il se doit restreindre à ce qui regarde la verité; la Religion, par exemple, pour être la veritable, doit être la plus ancienne de toutes.

Mais si pour la verité de la Religion & pour la sainteté des mœurs, l'antiquité est toûjours préférable aux temps où nous vivons; nous devons raisonner tout autrement des Langues & des Sciences. Aujourd'hui le genre humain étant plus vieux qu'il n'a point encore été, il doit aussi mieux penser & mieux parler qu'il n'a jamais fait; & s'il faut recourir à l'Antiquité pour la Religion & pour les mœurs, c'est au contraire dans les derniers temps qu'il faut rechercher la perfection des Sciences & des Langues: car si Dieu a toûjours eu de veritables adorateurs; s'il a conservé son culte dans une certaine suite d'hommes, ce qui fait qu'il est toûjours sûr de retourner au principe dans la Religion; il n'a pas pris le même soin des Arts & des Sciences. Il a bien voulu que les hommes emportez par leurs passions, & occupez des besoins de la vie, les laissassent perdre, parce que c'est un bien dont ils abusent encore plus que de tous les autres, puisque c'est celui qui les éloigne le plus de l'humilité, le seul fondement sur lequel la Religion se peut élever, *scientia inflat*; l'experience l'a fait voir dans les Pharisiens & les Philosophes; Dieu (dis-e) a laissé perdre les Arts & les Sciences, & les hommes ne les ont re-

retrouvées & ne les retrouvent tous les jours qu'à force de travail ; ainſi les Sciences doivent de plus en plus ſe perfectionner & s'étendre par le temps. Et ſi les Sciences deviennent tous les jours plus parfaites, les langues modernes devroient avoir des avantages que n'ont pas eu les anciennes ; mais encore une fois, pour ne point exciter de querelles, laiſſons les choſes dans l'égalité.

Le préjugé de l'Antiquité ne fait donc rien pour les langues, pourvû qu'une langue ſoit aſſez ancienne, pour avoir reçû par la culture toute la politeſſe, la beauté & la force qui peut apartenir aux langues.

La troiſiéme cauſe de la vénération que l'on a pour le Grec & pour le Latin, vient de ce que pour aprendre ces langues nous n'avons commerce qu'avec les beaux genies de l'Antiquité Gréque & Romaine : Nous ne nous y entretenons qu'avec l'élite des Philoſophes, des Poëtes, des Orateurs & des Hiſtoriens de tous les temps, & inſenſiblement l'eſtime que nous avons pour ces hommes excellens, fait naître celle que nous avons pour les langues dans leſquelles ils ont écrit ; ou plutôt nôtre reſpect pour les Auteurs rejaillit ſur les langues mêmes, & nous nous faiſons une habitude de croire qu'ils n'auroient pû ſi bien écrire tant de ſi belles choſes dans toute autre langue.

Il eſt il vrai que l'on confond les langues avec les Auteurs, que les partiſans des Anciens contre les Modernes ſont également les partiſans des langues mortes contre les vivantes.

La quatriéme, c'eſt que ſi nous parlons ou ſi nous écrivons dans ces langues, c'eſt toûjours de ſcience & à des perſonnes ſavantes : de ſorte que ne traitant jamais dans ces langues qu'avec les Savans & de choſes ſcientifiques, elles ſemblent être

proprement les langues des Sciences ; & de là vient que l'on ne peut croire que le François les pût faire auſſi bien parler que le Grec ou que le Latin.

Si toutes ces circonſtances relevent beaucoup la gloire de ces langues dans nos eſprits, les circonſtances contraires y ravalent beaucoup celle de nôtre langue naturelle. Nous l'aprenons de nos nourices, perſonnes groſſieres & ignorantes ; nous la parlons tous les jours avec toutes ſortes de gens, les artiſans & les païſans ; nous y parlons preſque toûjours de choſes fort communes, & ſouvent très-viles & très-mépriſables. Il eſt vrai qu'aujourd'hui elle entre davantage dans le commerce des Sciences ;) ainſi le moyen qu'une langue profanée de cette maniere par le commerce des choſes les plus baſſes & des perſonnes les plus groſſieres, puiſſe avoir dans nos eſprits le même degré d'honneur que des langues illuſtrées & ennoblies par des uſages ſi relevez.

La cinquiéme cauſe de la préférence que nous donnons aux langues mortes, c'eſt que la connoiſſance de ces langues aquiert ordinairement une grande reputation à ceux qui les ſavent. Quel bruit ne font point dans le monde ſavant ces doctes Critiques, qui ſeroient capables d'en montrer aux Anciens ; qui feroient des leçons à Ariſtote pour le Grec, & à Tite-Live pour le Latin ? Au lieu qu'un homme qui parleroit auſſi-bien ſa langue naturelle que Ciceron a parlé la ſienne, n'en ſeroit gueres ni plus connu ni plus eſtimé, des langues qui rendent les hommes ſi récommandables, pourroient-elles manquer d'être miſes infiniment au deſſus des autres ?

La ſixiéme cauſe du préjugé ſi favorable aux langues mortes, c'eſt que l'on trouve beaucoup mieux ſon compte à écrire en Latin qu'en François ; Il y a une infinité de penſées & de raiſonnemens qui paſſent en Latin, & qui ne ſeroient pas

pas ſuportables en François. L'ombre des termes & des expreſſions de Ciceron, de Virgile & des autres grands Latins que l'on revere, fait ſouvent recevoir pour bon ce qui n'a preſque ni juſteſſe ni ſolidité; au lieu que ſi ces choſes étoient dépoüillées des phraſes vénérables de l'Antiquité, on les trouveroit auſſi pauvres qu'elles le ſont en effet, parce qu'on les verroit, pour ainſi dire, de plus près, & qu'ainſi on en jugeroit mieux; car les langues étrangeres éloignent en quelque façon les choſes de nôtre intelligence. Qu'il y a de diſcours Latins qui ont reçû de grands applaudiſſemens, & qui, s'ils étoient traduits en François, même par nos meilleures plumes, feroient pitié à ceux qui les ont admirez? c'eſt donc par intérêt que beaucoup de gens préferent le Latin au François.

J'ajouterai encore le raiſonnement des Critiques pour une ſeptiéme cauſe de préference. Si on a donné des noms à chaque ſiecle, à raiſon des choſes auſquelles les hommes s'y ſont le plus atachez, on pourroit apeller celui-ci le ſiecle de la Critique: car on y a pouſſé ce genre d'érudition ſi loin, qu'il n'y a point d'Auteur dont on n'ait tourné & etourné tous les mots & toutes les phraſes en toutes ſortes de ſens. Cette aplication échauffant l'imagination, ne pouvoit manquer de groſſir beaucoup les objets, & de faire voir des myſtéres là où les Auteurs mêmes n'en ont point entendu: au lieu que les Ecrivains François ſont ſimples & tout unis; on les comprend ſans beaucoup d'aplication, & l'on n'y imagine point toutes ces graces ſi exquiſes, ni tous les rafinemens que l'on croit apercevoir dans les Latins ou dans les Grecs; ainſi il faut par néceſſité que la langue de ceux-ci ſurpaſſe de beaucoup celle des autres: c'eſt donc cette Critique alambiquée qui

a fait monter les langues mortes ſi haut au deſſus des autres.

Mais qu'il ſeroit aiſé de faire voir que Meſſieurs les Critiques ne ſont pas des Oracles, & que la connoiſſance qu'ils ont du Grec & du Latin, eſt beaucoup moins certaine qu'ils ne penſent; je n'aurois pour cela qu'à raporter leurs diſputes ſur la pureté du Latin & ſur le ſtile des Auteurs. Lipſe a dit du Cardinal Bembo, qui prétendoit n'employer aucun terme qui ne fût pas de Ciceron, que ſouvent il ne parloit pas Latin; ou Bembo ou Lipſe ne ſavoient donc pas bien le Latin ni leur Ciceron. Quelques-uns ont ſoûtenu que Petrone ne parloit pas bien Latin. Si c'étoit ici le lieu, je pourois aleguer un grand nombre de pareilles hiſtoires; mais il ne faut être que mediocrement ſavant dans le jugement que les Ecrivains ſont les uns des autres, pour ne pas ignorer que les uns trouvent des fautes dans ce qui a paſſé pour être écrit très-purement au jugement des autres.

On peut donc dire que la ſcience des Critiques n'eſt que conjecturale, & peut-être une des moins ſolidement appuyées de toutes les ſciences conjecturales.

CHAPITRE XXI.

On fait voir que les fondemens ſur leſquels on s'appuye pour préferer les Anciens aux Modernes, ſont moins ſolides que l'on ne penſe.

J'Ai remarqué ci-deſſus que les partiſans des langues mortes contre les langues vivantes, l'étoient auſſi des Auteurs Anciens contre les Modernes, & que ces ſentimens ſe produiſoient mutuellement l'un l'autre; c'eſt pourquoi il ne ſera pas

pas inutile à mon dessein, de dire quelque chose sur la célébre dispute qui s'est élevée depuis quelques années entre deux illustres Auteurs, sur le sujet du Paralelle des Anciens & des Modernes.

Monsieur Perrault tient le parti des Modernes contre les Anciens, & prétend que les premiers l'emportent beaucoup, tant pour les Arts que pour les Sciences, & pour tous les ouvrages de l'esprit. Et certainement lorsque l'on vient à faire la comparaison de ce que les Anciens avoient de plus excellent pour l'Eloquence & pour la Philosophie (car ce sont-là les principaux chefs du procès) avec quelques ouvrages des Modernes, il est difficile de ne pas être de son sentiment. Quand on n'en seroit pas persuadé par ses raisonnemens qu'il déduit avec tant de modération, qu'en faisant voir l'estime que méritent les Modernes, il conserve tout le respect qui est dû aux Anciens; car ces deux sentimens se peuvent très-bien accorder.

Monsieur Despreaux, sans se souvenir qu'il est un de ceux qui a plus de part à la gloire des Modernes, n'a pu souffrir non seulement qu'on les mît au dessus des Anciens, mais même que l'on osât les leur égaler. Certainement il est louable de son humilité; car on ne sauroit attribuer à autre chose le parti qu'il a pris, qu'à la crainte qu'a eu sa modestie de se voir préferer aux Anciens, puisque jusqu'ici il n'a encore fait aucune réponse en forme à l'ouvrage de Monsieur Perrault. Il s'est contenté de le mépriser avec tous ceux qui sont de son sentiment, comme des gens sans érudition & sans goût, *ô saeculum insipiens & infectum*, ou s'il a dit quelque chose, c'est seulement en passant: ce qu'il a dit même a plus fait connoître qu'il étoit fâché que non pas qu'il eût de bonnes raisons; & il y a lieu de croire qu'il se contentera de harceler son adversaire sur la signification de quel-

quelques mots Grecs, ſans en venir à un combat reglé.

Si un petit Auteur oſoit ajoûter quelque choſe à ce qu'a dit Monſieur Perrault. Voici quelques Obſervations qui m'ont paru n'être pas inutiles pour apuyer ſon ſentiment. I. Lion ne conteſte pas que quelques-unes des plus excellentes pieces de l'Antiquité, traduites en nôtre langue & par nos meilleures plumes, n'ayent ni la grace, ni la juſteſſe, ni la force qui ſe trouvent dans pluſieurs pieces de ce temps; & l'unique fort dans lequel ſe retranchent les admirateurs des Anciens, au moins ce que j'en ai ouï de leur bouche, c'eſt (diſent-ils) que l'on ne peut pas rendre en nôtre langue ce qu'il y a de plus délicat, de plus ſublime, & de plus exquis dans ces excellens Originaux; mais cela s'apelle payer de belles paroles. Il n'eſt rien plus aiſé que de le faire voir.

Il faut diſtinguer de deux ſortes de beautés dans les ouvrages de l'eſprit; celle des choſes ou des penſées, & celle de l'expreſſion ou du ſtile. A l'égard des penſées, on ne peut pas conteſter que d'autres hommes ne les puiſſent concevoir auſſi vraies, auſſi juſtes, auſſi belles & auſſi nobles qu'elles ont pû être dans l'eſprit de Platon, ou de quelqu'autre des plus grands perſonnages de l'Antiquité: car enfin, pourquoi voudroit-on que les eſprits d'aujourd'hui n'euſſent pas la même force & la même ſublimité que ceux de ces temps-là? Cette prétention ſeroit dépourvûë de toute aparence de raiſon; puiſque pour ſoûtenir que nos conceptions ne pouroient pas égaler celles des Anciens, il faudroit auparavant avoir compris toute l'étenduë & toute la hauteur de celles des Anciens. Et ceux qui l'auroient compriſe une fois, ne la pouroient-ils pas exprimer? ne pouroient-ils pas dire dans nôtre langue & dans toute autre tout

ce

ce qu'ils ont trouvé de beau dans Platon & dans les autres? Mais si on ne l'a pas compriſe, on parle de ce que l'on ne ſait pas; c'eſt-à-dire, qu'on veut élever les Anciens au deſſus des Modernes, par des raiſons imaginaires, & pour des beautez dont on ne ſauroit donner d'idées.

Secondement, s'il eſt vrai que les veritez qui ſont toute la beauté & toute la force des penſées, ſoient par elles-mêmes indifférentes avec quel langage, quels termes & quelles expreſſions elles ſoient produites au dehors, pourvû qu'elles ſe produiſent en effet telles qu'elles ſont, puiſqu'elles n'ont point plus d'affinité avec certains ſons ou certains caractéres, qu'avec quelques autres ſons ou avec quelques autres caractéres que ce ſoit; par quelle raiſon ſoûtenir qu'un habile Traducteur ne pourra pas rendre en François les beautez réelles & effectives qu'il trouvera dans du Grec ou dans du Latin?

On peut dire qu'il en eſt de la verité comme de l'ame qui la conçoit: l'une & l'autre eſt également ſpirituelle, & l'une & l'autre auſſi également indifférente avec quel corps elle ſoit unie; s'il n'importe à l'ame avec quel corps elle faſſe un tout, ſoit celui d'un Grec, d'un Romain ou d'un François, avec un corps blanc ou noir, grand ou petit, pourvû qu'il puiſſe lui ſervir à l'exercice de ſes facultez; il n'importe non plus à la verité de quels ſons & de quels caractéres on la revêt, pourvû qu'elle paroiſſe ce qu'elle eſt.

C'eſt donc une illuſion toute pure de prétendre que ce qu'il y a d'effectivement beau dans les Anciens, ne puiſſe paſſer dans nôtre langue; c'eſt vouloir que la verité ſoit atachée à certains ſons & à certains traits, ce que la raiſon ne ſauroit

sauroit goûter. Mais comme l'on ne peut pas contester la possibilité, peut-être que l'on en viendra au fait, & que l'on dira que ces beautez ne se trouvent pas en effet dans les traductions, & alors ce sera la faute des Traducteurs, & non celle de la langue.

Troisiémement, quant aux graces qui dépendent du langage de certains tours & de certaines figures qui sont simplement dans les mots; elles sont peu de chose, & elles ne méritent pas plus nôtre estime & nôtre atention que l'or ou l'argent dont on se sert pour monter les pierres précieuses; & ceux qui font tant de cas de choses si minces, ne me feront jamais croire qu'ils ayent pour les beautez veritables toute la consideration & toute l'estime qu'ils doivent avoir.

Mais si dans nôtre langue il ne se rencontre pas toûjours des termes & des expressions propres, pour représenter les graces exterieures de chaque endroit d'une piece Gréque ou Latine avec toutes celles de la pensée; parce qu'il faut avoüer qu'il y a certaines rencontres de mots & certaines expressions heureuses qui semblent donner du relief ou de l'éclat aux pensées; & que ces rencontres souvent ne se peuvent pas si bien faire dans une autre langue sur le même sujet; je dis que l'on y en fait d'autres qui ne se trouvent pas aussi dans la langue originale, & qu'ainsi s'il est vrai qu'une piece perde d'un côté quelque chose de sa beauté dans une Version, elle en est recompensée par d'autres beautez qu'elle trouve dans la nouvelle langue, & qu'elle n'avoit point dans l'ancienne.

C'est ce que l'on pourroit remarquer dans un très-grand nombre d'excellentes Versions qui ont été faites de nos jours. Je raporterai ici ce que dit le Journal de la Version de Joseph par feu Monsieur d'Andilly. Le Traducteur a rendu à cet Au-

teur

toutes ses graces dans la nouvelle Traduction. Il a si bien sû ménager les avantages de nôtre langue, qu'il a trouvé moyen d'exprimer presque toutes les beautez de la Langue Grêque ; au lieu de quelques ornemens qui manquent au François, il en a substitué d'autres que le Grec n'a point, de sorte que Joseph n'a rien perdu au change. Il a néanmoins toûjours rendu fidélement le sens du Texte Grec, & il s'est servi d'expressions si justes, quoique qu'elles ne signifient pas précisément ce que cet Historien a dit, elles expliquent toûjours parfaitement ce qu'il a voulu dire.

Voilà ce que l'on peut dire de beaucoup de Traductions modernes ; si celles de Monsieur Dubois, peu exemple, ne rendent pas toûjours beauté pour beauté dans les mêmes lieux ; il en ajoûte dans d'autres qui surpassent celles de l'original, & qui feront toûjours regarder ses Versions avec autant d'estime que les Originaux, fussent-ils de Ciceron. Si quelques-uns prétendent que Monsieur d'Ablancourt n'a pas par tout fait sentir l'esprit de Lucien, il y a des lieux où il a donné à Lucien plus d'esprit & de délicatesse qu'il n'en a en effet ; & je suis persuadé que si Lucien lui-même revenoit au monde, & parloit François, il ne parleroit pas mieux que le fait parler Monsieur d'Ablancourt.

De sorte qu'afin de juger du mérite d'une Traduction, & d'en faire une juste comparaison avec l'Original, il faut non seulement les comparer par parties, mais en gros, & le tout au tout ; & si elle est d'un habile Maître, on trouvera que la copie ne sera point inférieure à son original : elle pourra même le caractére d'une piece originale, parce que l'on n'y apercevra point que le Traducteur y ait été gêné, & qu'il n'ait pas travaillé avec toute la liberté qui se fait sentir dans un Auteur,

Quand

Quand je parle ainſi des Verſions, on voit bien que ce que je dis ne regarde point celles de l'Ecriture, dans leſquelles on doit ſuivre des règles toutes différentes de celles que l'on ſuit dans les autres, il n'eſt pas néceſſaire d'en dire ici les raiſons.

Mais pour faire comprendre la verité de ce que je dis, que les livres des hommes peuvent être auſſi beaux en quelque langue qu'ils paſſent, qu'ils le ſont dans leur premiere langue, & en toute maniere, ſoit pour les choſes, ſoit pour le langage: ſuppoſons que quelqu'un de ces grands perſonnages de l'Antiquité revienne au monde avec tout ſon eſprit, toute ſa ſcience & ſon éloquence naturelle ou aquiſe; mais qu'au lieu que Ciceron, par exemple, étoit né Romain, il naquiſſe François, & qu'il ſachât auſſi-bien le François qu'il a ſû le Latin. Qui oſeroit ſoûtenir (je vous prie), que ce Ciceron François ne pût pas compoſer en nôtre langue avec autant de ſuccès qu'il a fait dans la Langue Latine, & que les Pieces Françoiſes ne vaudroient pas les Latines, qui lui ont fait donner le premier rang entre les Orateurs? Il me ſemble qu'il eſt manifeſte que cette prétention n'auroit rien de raiſonnable; je puis donc conclure de là, que ce qui fait le veritable mérite des Pieces des Anciens, tant pour l'eſprit que pour la ſcience & l'éloquence, ſe peut faire ſentir auſſi-bien dans nôtre langue que dans les langues originales; & que par conſéquent ſi les plus excellentes de ces Pieces, traduites par nos meilleurs Ecrivains, comparées avec quelques-unes de ce temps, perdent beaucoup de leur luſtre, c'eſt qu'en effet il y a moins de juſteſſe, de ſolidité, moins de beauté & de veritable grandeur que dans celles-ci.

Quand j'ai lû quelques-unes de ces Pieces traduites par Monſieur Mamarcy, par exemple, celles

de

de Demosthenes, de Platon & de Ciceron, je n'y ai point aperçû ces éclairs dont on ne sauroit soutenir l'éclat, ces foudres & ces tonnerres qui brisent tout, en un mot, ce sublime inimitable que l'on nous vantoit; & si elles sont belles, si elles sont excellentes, c'est trop dire qu'elles ne puissent pas être égalées, ni mêmes surpassées, peut-être que si on nous en avoit moins dit à l'avantage de ces Pieces, je les aurois trouvées plus belles.

Cependant ces Pieces ont été choisies comme les chefs-d'œuvres des plus excellens Maîtres, comme celles qui contiennent le plus de vehemence & de sublimité, parce qu'elles sont pleines de zele & d'indignation, je parle des Pieces de Demosthenes & de Ciceron, & que ces passions sont celles de toutes qui donnent le plus de mouvement au discours. J'avouë que ce pouvoit être encore toute autre chose lorsqu'elles sortoient de la bouche de ces deux grands personnages, dont on doit être assuré que la prononciation étoit admirable, *quid si audisses belluam rugientem*; mais il s'agit de l'éloquence de leurs Pieces, & non pas de celles de leurs personnes.

On trouve dans les Philippiques de Demosthenes une grande connoissance des veritables maximes de la politique; il pénétroit parfaitement tous les artifices de Philippe, & il voyoit comment il s'y falloit prendre pour les rendre inutiles; en un mot, il donne aux Atheniens les meilleurs conseils qu'on pouvoit leur donner pour conserver leur liberté; & il emploie les motifs les plus puissans pour les porter à s'en servir: cependant je n'y ai point remarqué de figures si vehementes, des mouvemens si extraordinaires, qu'on les puisse proposer comme des modéles inimitables de l'éloquence la plus pathetique & la plus sublime, & que

l'on ait pû dire, comme a fait Longin, sans une exageration un peu forte, qu'il étoit plus facile d'enviſager fixement les foudres qui tombent du ciel, que de n'en être pas émû.

Je ſuis perſuadé que ſi aujourd'hui il ſe tenoit des Aſſemblées de tous les Etats de l'Europe, où l'on pût parler de toutes les affaires préſentes, & faire connoître à tous les Souverains leurs veritables intérêts, il ſe compoſeroit des Pieces, qui non ſeulement égaleroient celles de Demoſthenes, mais qui les ſurpaſſeroient peut-être de beaucoup.

La Verrine de Ciceron n'eſt pas une Piece ſi achevée, qu'il ne ſe trouve aucun ouvrage de nos Auteurs que l'on lui puiſſe comparer; combien y en a-t-il même qui la ſurpaſſent? ce que l'on a dit de ce grand Orateur, que l'on pouvoit retrancher de ſes ouvrages, eſt bien vrai; car on pourroit retrancher de cette Piece peut-être juſqu'à la moitié, ſans qu'il y manquât rien de ce qui y eſt néceſſaire. Il s'y agiſſoit de faire faire le procès à Verrès pour ſes concuſſions, & de faire le raport des informations qui en avoient été dreſſées: cette Piece étoit par conſéquent une des plus graves & des plus ſérieuſes qu'un Orateur puiſſe compoſer; cependant Ciceron s'y amuſe à faire des deſcriptions & de petites hiſtoires des pieces de ſculpture & de peinture que Verrès avoit enlevées aux Siciliens: il y fait un long détail de la ſituation & des beautez de la ville de Syracuſe, & à des perſonnes, dont peut-être n'y en avoit-il pas une ſeule qui n'eût été dans cette Ville, & qui ne la connût auſſi-bien que Ciceron même, atendu ſa grande proximité de Rome.

Tous ces Epiſodes ne convenoient gueres ni à la majeſté du lieu où il parloit, ni à la dignité de ſa perſonne, ni à la gravité de ſon ſujet; mais il aimoit à parler, & ceux qui veulent tout admirer dans

dans les Anciens, trouvent même dans ces écarts de quoi le louër. Cependant à en juger sans prévention, il est certain que Ciceron n'y a pas gardé la bienséance, & que le *decorum* y est blessé dans la varieté dont il a voulu égayer cette Piece ; la matiere étoit trop importante & trop triste, pour y avoir envie de se jouër & de réjouir les auditeurs. Là où doivent regner & l'indignation & la compassion tout ensemble ; l'indignation contre le crime, & la compassion pour le criminel, l'enjoûement ne sied pas. S'il craignoit que l'auditeur s'ennuyât de la longueur de sa Piece, il devoit la faire beaucoup plus courte ; il le pouvoit, sans rien oublier de ce qui étoit nécessaire ni au fait ni au droit, au lieu de s'amuser à des contes pour divertir l'assemblée. Il devoit penser que quelque beau parleur que l'on soit, on ne parle jamais bien lorsqu'on dit des choses hors de propos ; c'est lui-même qui le dit en quelqu'endroit. Quintilien ne veut pas que l'on allonge par des histoires & par des descriptions recherchées un discours déja trop long par l'étenduë de son sujet. * *Non sit oratio sinuosa neque accersitis descriptionibus lasciva.* Et saint Augustin dit quelque part, que ce qui se dit sans raison ne sauroit jamais être bien dit, *non mihi sonat diserte, quod dicitur inepte.*

On pourroit faire remarquer dans cette Piece encore bien d'autres fautes contre la bienséance. Il n'accuse pas seulement Verrès, il l'insulte, il l'outrage ; & les traits de son éloquence marquent plus sa haine contre la personne de Verrès, que son amour pour la justice. De bonne foi il paroît tant de passion dans les déclamations de Ciceron contre Pison, contre Catilina, contre Clode, contre Verrès & contre Antoine, qu'elle diminuë la croyance que l'on pourroit ajoûter à ce qu'il dit. Ses

* *Lib. 8. c. 4.*

passions le dominoient si fort, qu'il s'y laissoit emporter lorsqu'il ne s'agissoit de rien moins que d'invectiver contre ces personnes; c'est ce qui lui est arivé dans deux ou trois de ses Paradoxes, où les matieres demandoient du sang froid, & vouloient être traitées d'un stile simple & serré à la maniere des Stoïciens. Tout cela, certes, n'est gueres dans les règles de la veritable éloquence.

Il y a beaucoup d'esprit & d'elevation dans les Dialogues de Platon. La justesse & la facilité de son esprit paroit dans la maniere dont il conduit les hommes à la verité. Par des interrogations simples & faciles, mais solides & judicieuses, il rapelle l'esprit du disciple, qui s'égare à droit & à gauche, pour le faire entrer dans le chemin de la verité; cependant s'il l'y fait entrer, il ne le mene pas loin; il le laisse presque toûjours sans l'avoir parfaitement instruit de la verité qu'il cherche.

Dans l'Eutiphron il dissipe les fausses idées sous lesquelles les hommes se figurent le saint & le profane; mais il ne va pas jusqu'à en donner des justes notions; ainsi ou bien il laisse son lecteur sans lumiere, ou celles qu'il lui donne sont si foibles, qu'elles ne sont pas capables de le conduire bien loin.

Il en est presque de même dans le grand *Hippias* ou *du Beau*, on croiroit aller trouver dans cette Piece une idée exacte de ce qui fait le beau. Il y auroit néanmoins encore bien des choses à ajoûter à ce qu'il en dit; *Ce qui convient* contribuë à la beauté, mais il ne la fait pas toute entiere. Combien y a-t'il de choses qui ont tout ce qui convient à leur nature, & qui ne sont pourtant pas encore belles, ou qui pouroient être plus belles qu'elles ne sont? S'il n'y a pas plus d'esprit dans beaucoup de discours des Philosophes de ce temps, il y a infiniment plus de science & de lumiere. Je parle des Philosophes veritablement Chrétiens: or c'est la

science,

ſcience, & une ſcience ſolide & ſaine que l'on doit chercher dans les Philoſophes.

Je ne ſai ſi la lecture de ces ouvrages aura fait en quelqu'autre le même effet qu'elle a produit en moi; mais après les avoir lûs, je ſuis demeuré perſuadé que le Traducteur ne tenoit pas le parti de ceux qui préférent les Anciens aux Modernes. Il a crû que pour vuider plus facilement le procès, il faloit aprocher les Anciens & les Modernes les uns auprès des autres, en faiſant paroître les Anciens dans nôtre langue, afin que l'on pût plus facilement en faire la comparaiſon, & juger des uns & des autres avec plus de connoiſſance, & par conſéquent avec plus d'équité.

Car enfin, il eſt preſqu'impoſſible de faire de juſtes paralleles des Pieces ou Gréques ou Latines avec nos Pieces Françoiſes: il faut une autre contention d'eſprit pour entrer dans l'intelligence de tout ce qui fait l'excellence de ces Pieces que pour une Piece Françoiſe. L'eſprit à l'égard de l'une a deux objets qui l'apliquent, les choſes & le langage; & dans l'autre ſon atention n'eſt point partagée: elle eſt atachée toute entiere aux choſes. Or cette différence d'atention ne ſauroit qu'elle ne faſſe pencher la balance d'un côté ou d'autre; ceux à qui les choſes faciles ne paroiſſent jamais ſi belles, ſeront pour le Grec ou pour le Latin, par la ſeule raiſon qu'ils ne l'entendent pas ſi bien; & les autres ſeront contre, par la raiſon contraire: au lieu que toutes les Pieces de comparaiſon étant dans la même langue, on n'a plus que les mêmes difficultez de part & d'autre. On comprend mieux le deſſein, l'ordre, & l'œconomie d'un diſcours, la juſteſſe & la ſolidité des raiſonnemens, la grandeur & la ſublimité des penſées; pour le ſtile, j'ai déja fait voir que les Pieces Gréques ou Latines n'y perdent rien, quand elles ont été traduites par des perſonnes habiles.

Ainſi il eſt beaucoup plus aiſé de juger des uns & des autres; & comme les choſes étant dans cet état, il eſt difficile que le jugement ne ſoit favorable aux Modernes, Monſieur Maucroix aura adroitement fait décider la queſtion à l'avantage des Modernes, ſans s'expoſer aux chagrins de ceux qui adorent les Anciens. Je croi donc la queſtion jugée par cette lecture, & Monſieur Deſpreaux tout habile qu'il eſt, ne relevera jamais les Anciens du préjudice qu'ils ſouffrent dans cette comparaiſon, plus il aura d'eſprit, plus il écrira bien, plus il fera voir la foibleſſe de ſon parti.

Car enfin, il ne s'agit point ici de la Critique d'un mot Grec ou Latin: toute cette Critique n'eſt bonne qu'à jetter les choſes dans l'obſcurité & dans l'embarras, & à empêcher qu'on ne les voye clairement telles qu'elles ſont; il faudroit opoſer principes à principes, raiſonnemens à raiſonnemens, & non pas ſe jetter ſur la Grammaire. Si Monſieur Deſpreaux vouloit bien nous traduire quelques autres Dialogues de Platon, qui ſont encore plus beaux que l'Eutiphron & l'Hippias, & y joindre de ſavantes Diſſertations ſur la beauté de ces Pieces, peut-être feroit-il mieux pour le ſoûtien de ſa cauſe.

J'ai jugé du deſſein de Monſieur de la Bruyere dans la Verſion des Caractéres de Theophraſte, comme de celui de Monſieur Maucroix: il les a mis à la tête des ſiens, pour en faire mieux comprendre la différence; mais en verité, ſi Theophraſte nous a peint le ridicule de quelques-uns des Atheniens, il eſt bien difficile de croire que l'atticité fût telle qu'on nous le veut perſuader. Les caractéres du ridicule ſont trop ruſtiques & trop honteux, pour croire que ceux de la politeſſe & de l'honêteté ſoient ſi beaux; le moyen que des excès ſi opoſez ſe puiſſent rencontrer dans un même païs,

païs, & parmi des hommes qui vivent enſemble?

Mais après tout, quand la queſtion de la préférence des Anciens & des Modernes paroîtroit douteuſe; pour la terminer il ſuffiroit de dire, que les lumieres des Modernes étant tout autres que celles des Anciens, ils ne ſauroient manquer d'écrire avec plus de juſteſſe, de ſolidité & d'élevation que n'ont fait les Anciens. Or quand nous ne ſurpaſſerions pas les Anciens dans tous les Arts & toutes les Sciences, ce qu'il n'y auroit point de raiſon de conteſter; puiſque les Anciens n'ont en effet autre choſe au deſſus des Modernes, que d'avoir les premiers travaillé à ramaſſer les reſtes des anciennes traditions du genre humain, & à les cultiver: Quand (dis-je) nous n'aurions pas plus de connoiſſance des Sciences humaines que les Anciens; les ſeules lumieres de la Religion veritable mettant dans leur jour, & faiſant voir ſans nuages & ſans obſcurité les veritez que les Anciens n'ont vûës que comme en ſonge, & d'une maniere chancelante & douteuſe, ne peuvent manquer de répandre dans nos compoſitions des beautez réelles & effectives, que l'on ne ſauroit trouver dans les Anciens; & j'ai été ſurpris que Monſieur Perrault ait oublié cette raiſon qui eſt ſi déciſive & ſi claire.

Mais n'eſt-ce pas proprement pour nous & pour ceux qui viendront encore après nous, que Quintilien a dit, il n'y a point de ſiecle plus heureux que le nôtre; puiſque tous ceux qui l'ont précedé, ne ſemblent avoir travaillé que pour le rendre plus ſavant & plus éclairé. * *Tot nos præceptoribus, tot exemplis inſtruxit antiquitas ut poſſit videri nulla ſorte naſcendi ætas felicior quam noſtra, cui docendæ priores elaboraverunt.*

Les Anciens, certes, ſeroient bien ſurpris s'ils revenoient au monde, & qu'ils viſſent que nous

* *Lib.* 12, *c.* 10

les

les miſſions dans un ſi haut degré d'honneur, malgré toute la ſcience & toute l'experience que le genre humain s'eſt aquiſe depuis les temps auſquels ils ont vêcu. On peut bien dire que le proverbe de l'Evangile eſt de tous les païs & de tous les temps : on n'eſt Prophete ni dans ſa famille, ni dans ſon païs, ni de ſon temps. *Iniqui judices adverſum nos fumus.*

Mais en voilà aſſez pour montrer que la préférence des Anciens aux Modernes, & celle des langues mortes aux vivantes, viennent des mêmes préjugez, & n'ont pas de plus ſolides fondemens l'une que l'autre.

CHAPITRE XXII.

Que les Langues conſiderées ſelon leur état & ſelon le genie des peuples qui les parlent, ont chacune en particulier quelques avantages au deſſus des autres.

APrès avoir bien conſideré les langues en elles-mêmes, ſelon leur nature, & indépendamment du genie & du naturel des peuples qui les parlent, & avoir fait voir qu'ainſi conſiderées, elles ſont égales; on peut à preſent les regarder par raport aux mœurs & au genie de ces peuples, & alors on trouvera qu'elles auront chacune en particulier quelque perfection qui ne ſe trouvera pas dans les autres, parce qu'elles tiennent toutes de ces mœurs & de ce genie : elles auront chacune des termes & des façons de parler qui leur ſeront propres, & qui ſeront comme le caractére de ce genie.

S'il

S'il étoit vrai qu'il y eût au monde des nations qui fussent superieures aux autres pour toutes les qualitez de l'esprit & du cœur, qui les surpassassent absolûment dans la connoissance des Sciences & des Arts, on pourroit dire avec verité, que les langues de ces nations auroient la même superiorité au dessus de celles de toutes les autres : mais les choses ne sont pas ainsi ; Dieu a tellement partagé ses dons, qu'il n'y a point de Nation si disgraciée qu'elle n'ait des qualitez naturelles, capables de la consoler de quelques autres qu'elle n'a pas ; comme aussi il n'y en a point de si avantageusement partagée qui n'ait des défauts capables de l'empêcher de se glorifier des avantages qu'elle peut avoir ; ainsi comme les talens naturels sont partagez, on peut dire que les avantages des langues le seroient de même. Il faut remarquer que je parle des peuples policez ; car on ne connoît presque point les autres, & on ne sait pas de quoi ils seroient capables s'ils usoient de leur raison.

Pour être assuré de la verité de ce que je dis, il ne faut que se souvenir que la parole est le miroir de l'ame, comme le dit Seneque en quelqu'endroit ; & que l'homme se peint lui-même dans son langage. En effet, de quoi peut parler l'homme que de l'abondance de son cœur, de ce qu'il pense, de ce qu'il sait, & de ce qu'il aime ? Or il en est des peuples entiers comme d'un homme particulier ; leur langage est la vive expression de leurs mœurs, de leur genie & de leurs inclinations ; & il ne faudroit que bien examiner ce langage pour pénétrer toutes les pensées de leur ame, & tous les mouvemens de leur cœur. Chaque langue doit donc nécessairement tenir des perfections & des défauts du peuple qui la parle ; c'est le jugement le plus vrai & le plus certain que l'on puisse faire des langues.

Si

Si les Grecs ont été plus honêtes & plus polis, leur langue ſera auſſi plus propre à peindre les mœurs; ſi les Romains ne penſoient qu'à ſe rendre les Maîtres du monde, leur langage doit être plus propre à faire des Loix & à commander. Si les François ſont plus chaſtes & plus modeſtes, leur langue doit être ennemie de tout ce qui bleſſe la pudeur, ſoit dans les paroles, ſoit dans les choſes; c'eſt-à-dire, qu'elle ne veut point d'obſcenitez ni de libertez, ni d'équivoques dans les termes ni dans les expreſſions. Enfin, s'il y a quelque nation dont le genie ait une plus vaſte capacité pour tout; comme on le peut dire des François, ſur l'experience qui s'en fait tous les jours, quoi qu'ils ayent moins de talent pour quelque choſe en particulier, la langue de cette nation aura auſſi plus d'étenduë, quoi qu'elle ſoit moins propre à quelques ſujets particuliers.

C'eſt ſur ce fondement que certains Critiques des Langues, ont prétendu que la Gréque eſt plus propre pour le chant, la Romaine pour la guerre, la Syriaque pour le deüil, l'Hebraïque pour l'élocution, l'Aſſirienne pour la priere. Et que quelques autres ont dit, que Dieu avoit parlé Eſpagnol à Adam, lorſqu'il lui avoit impoſé la Loi, par laquelle il lui défendoit de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal: que le diable parla à Eve en Italien, pour lui perſuader d'en manger, nonobſtant la défenſe; & qu'Adam & Eve parlerent à Dieu en François, pour excuſer leur deſobéïſſance, & pour en obtenir le pardon. Monſieur de Furetiere a remarqué que la Langue Arabe eſt la plus abondante, la Langue Latine la plus générale, la Françoiſe la plus douce, l'Eſpagnole la plus grave, les Langues Germaniques les plus rudes: car tous ces différens caractéres naiſſent du naturel, de l'étenduë &

dir commerce des Nations qui parlent ces langues.

Mais après tout, s'il y avoit quelque raiſon de diſputer du mérite des langues, c'eſt à ſa langue naturelle que chacun doit donner l'honneur de la préférence, comme à celle qu'il doit le mieux ſavoir, & celle qu'il doit le plus ſouvent parler. Ciceron * diſoit, qu'il faloit que chacun parlât ſa langue naturelle, parce que c'eſt celle qu'il ſait le mieux; on pourroit ajoûter que c'eſt celle ſeule que l'on ſait parfaitement. Il eſt ſi vrai que l'on ne ſauroit bien ſavoir que ſa langue naturelle; que les hommes qui ſe tranſplantent dans des païs étrangers, & qui par une longue habitude ſe forment parfaitement les organes à la langue du païs, oublient la leur au moins en partie: ils en perdent la veritable prononciation, & cela ne ſauroit ariver autrement, la bouche ne pouvant pas poſſeder en même temps la facilité d'articuler des prononciations ſi différentes, comme le ſont celles des différentes langues, ni l'oreille avoir le goût de la veritable prononciation de chacune, ni l'imagination même conſerver tous les traits des unes & des autres. De ſorte que quand on nous dit qu'un homme parle un grand nombre de langues, comme le Roi Mithridate, qui en parloit vingt-deux, à ce que l'Hiſtoire raporte; cela ſe doit entendre modeſtement, c'eſt-à-dire, qu'il les parloit un peu.

Mais peut-être que nous n'eſtimons pas nôtre langue, parce que nous la connoiſſons bien, & que les choſes qui nous ſont les plus familieres ſont ordinairement les moins eſtimées: comme perſonne n'eſt Prophete dans ſon païs, nous nous imaginons que nôtre langue ne ſeroit pas propre à faire parler les Prophetes.

Je

* Of. 1.

Je finirai ce petit Traité comme je l'ai commencé, en disant, que je ne l'ai fait que pour détourner de ces questions frivoles des esprits capables de meilleures choses. *His enim hæc scripta sunt qui litteris sæcularibus eruditi bonæ ingenia in nugis conterunt.*

Au reste, comme j'ai cité le Ménagiana, & que j'ai l'honneur d'être neveu par alliance de feu Monsieur l'Abbé Ménage; je croi être obligé de déclarer au public, qu'aucun de sa famille n'a eu part à cet ouvrage, qui fait plus de tort que d'honneur à la memoire de ce grand homme. Et ceux qui se sont mêlez de faire ce ramas ou n'étoient gueres de ses amis, ou ne savoient gueres ce que l'on doit à l'amitié, dont une des règles la plus inviolable est de ne publier, de ce que nos amis nous ont dit, que les choses que la prudence ne défend pas de publier. Mais si on leur doit le secret, c'est sur tout à l'égard de celles qui peuvent blesser des personnes pour qui on doit avoir de la considération & du respect. Enfin, celui qui publie la médisance en doit être regardé comme l'Auteur.

FIN

Aprobation de M. Pavillon, de l'Académie Françoise.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit intitulé, *Traité des Langues, &c.* Rien en ce genre ne peut être plus digne d'être donné au public. A Paris, le treizième jour d'Octobre 1700.

Signé, PAVILLON.

61623946